

Université de Montréal

Entre similitudes et différences. Le sexe et le genre en question

par
Brigitte Mougeot

Département d'anthropologie
Faculté des arts et des sciences

Mémoire présenté à la Faculté des arts et des sciences
en vue de l'obtention du grade de maîtrise
en anthropologie

Août 2010

© Brigitte Mougeot, 2010

Université de Montréal
Faculté des arts et des sciences

Ce mémoire intitulé
Entre similitudes et différences. Le sexe et le genre en question

présenté par :

Brigitte Mougeot

a été évalué(e) par un jury composé des personnes suivantes :

Deirdre Meintel
président-rapporteur

Karine Bates
directrice de recherche

Kevin Tuite
membre du jury

Résumé

Les différences hommes/femmes sont un présupposé que nous considérons souvent comme une évidence. Les similitudes, en revanche, sont présentées comme des particularités propres à certains individus. Elles ne sont souvent pas perçues comme une caractéristique humaine intrinsèque. Il existe cependant un rapport entre similitude et différence. Ce qui sépare fondamentalement les similitudes des différences c'est le point de vue de l'observateur : celui qui décide ce à quoi il va accorder de l'importance, non pas en fonction de critères scientifiques et objectifs, mais plutôt en fonction de croyances et de présupposés. Les scientifiques, eux-mêmes, ne sont pas à l'abri de ce biais, et ce, en dépit du fait que les différences sont scientifiquement observables et mesurables. L'importance qu'on leur accorde n'est pas plus réelle que les similitudes auxquelles on accorde, en revanche, beaucoup moins de valeur, d'attention et que l'on étudie beaucoup moins, mais qui seraient néanmoins mesurables.

Mots clés

Sexe, genre, différence, similitude, stéréotype, altérité, habitus, valence différentielle

Abstract

Gender differences are a presupposition that we often take for granted. Similarities, however, are presented as the particular traits of individuals. Often they are not perceived as an inherent human characteristic. But there is a relationship between similarity and difference. What fundamentally separates the similarities from the differences is the viewpoint of the observer: The importance accorded to the one or the other is not based on scientific and objectives criteria, but rather the observer's beliefs and assumptions. Scientists themselves are not immune to this bias, even though the differences are scientifically observable and measurable. The significance of differences is no more real than that of similarities which, nonetheless, are granted much less value, attention, and are less often studied, although they are measurable.

Key words

Sex, gender, difference, similarity, stereotype, otherness, habitus, differential value

Table des matières

Table des matières.....	iv
Dédicace	viii
Remerciements	ix
Introduction	1
1- Définition des concepts.....	6
1.1 Le sexe et le genre	6
1.1.1 Le sexe.....	10
1.1.1.1 Le sexe génétique	11
1.1.1.2 Le sexe gonadique	12
1.1.1.3 Le sexe hormonal	12
1.1.1.4 Le sexe phénotypique.....	12
1.1.2 Le genre	15
Conclusion.....	19
1.2- L'Altérité.....	20
1.3- Les stéréotypes	24
1.3.1 Origine du concept.....	25
1.3.2 Visions contemporaines	27
1.4 Définition des concepts : Différence et similitude	31
1.4.1 Considérations générales sur les différences	31
1.4.2 Considérations générales sur les similitudes	32
1.4.3 Les catégories	33
Conclusion :.....	34
2- Cadre théorique	35
2.1- L'habitus	35
2.1.1 Les conditions préexistantes	35
2.1.2 Les catégories sociales	35
2.1.3 Les modèles de comportement.....	37
2.2- La valence différentielle des sexes.....	39
2.2.1 Le naturel	40
2.2.2 Valeur sociale différente selon le sexe.....	48
Conclusion.....	51

3- Différences et similitudes une question de contexte.....	53
3.1 Différences et similitudes appliquées au concept de genre.....	55
3.1.1 Différences et similitudes physiques.....	55
3.1.1.1 La taille.....	56
3.1.1.2 La force.....	62
Conclusion.....	68
3.1.2 Différences et similitudes, émotions et comportements.....	70
3.1.2.1 La violence et l'agressivité.....	70
3.1.2.2 Les émotions.....	74
Conclusion.....	76
3.1.3 Différences et similitudes sociales.....	77
3.1.3.1 Mathématiques, femmes et les sciences.....	78
3.1.3.2 Paternité, maternité.....	86
3.1.3.3 Les tâches ménagères.....	91
Conclusion.....	96
4- Différences, similitudes réalités et artéfacts.....	99
4.1 L'attitude envers les différences.....	100
4.1.1 La reconnaissance de la valorisation des différences.....	100
4.1.2. L'objectivité.....	101
4.1.2.1 Les statistiques.....	102
4.1.3 Le pourquoi.....	103
4.1.4 Le comment.....	106
4.1.5 La diversion.....	108
4.1.6 L'acharnement.....	108
4.4.3 La négation.....	110
Conclusion.....	110
4.2- Nature des différences.....	112
4.2.1 Invariants.....	112
4.2.2 Variations.....	112
4.2.3 Modification des variations.....	115
4.3 Les similitudes.....	117
4.4 La récupération de la recherche scientifique.....	120
Conclusion.....	123
5- Le terrain.....	124

5.1 Les généralités.....	125
5.1.1 Le sexe et le genre.....	125
5.1.2 Description des hommes et des femmes	126
5.1.3 Féminité/virilité	129
5.1.4 Les rôles sexués	131
5.1.5 Image dans les médias	133
5.2 À la maison	135
5.2.1 Les travaux ménagers.....	135
5.2.3 Les soins aux enfants.....	136
5.2.4 Les fils substitués	137
5.3 La biologie.....	138
5.3.1 Le recours à la biologie	138
5.3.1 La force, les muscles.....	138
5.4 Les émotions et le comportement.....	139
5.5 Le travail	141
5.5.1 La perception des stéréotypes de patrons au travail.....	141
5.5.2 Les métiers traditionnels	142
5.5.3 Les métiers non traditionnels	143
5.5.4 Le leadership.....	144
5.6 Différences et similitudes : une seule réalité ?.....	145
5.6.1 Les différences et les similitudes.....	145
5.6.2 Variabilité.....	147
5.6.3. L'influence de la société, de la culture.....	148
5.6.4 L'évolution de la société	149
5.6.5 L'évolution des mentalités et l'effet de balancier	150
Conclusion	151
Conclusion	154
Bibliographie	157
Annexe I	x
Annexe II.....	xi
Annexe III	xii
Annexe IV.....	xiii
Annexe V.....	xiv

Dédicace

Aux deux êtres humains formidables que sont mes parents Roger Mougeot et Jacqueline Tency, sans qui rien n'aurait été possible.

Remerciements

Je tiens à remercier mes fils Éolien et Tao pour les invitations à souper, le dépannage informatique, leur présence et leur affection, mon ami Nicolas pour m'avoir ouvert les yeux sur la nécessité d'entreprendre un parcours universitaire à quarante-six ans, mon beau-frère Bertrand, pour son soutien informatique toujours apprécié et son affection non moins appréciée, ma belle-sœur Johanne, pour son hospitalité, son écoute attentive et son affection, mon amie Pier pour son hospitalité, nos bonnes discussions et son amitié, ma sœur Marie-Catherine pour son aide précieuse et son affection, ma sœur Isabelle pour son affection, mon amie Carmen, pour son amitié et nos longues discussions sur ce sujet qui me passionne tant, mon amie Suzanne pour notre complicité, son indéfectible affection et notre quasi sororité, mes collègues étudiantes de maîtrise : Mireille, Roxane et Amélie pour leur support, leur écoute, leur partage dans notre petit groupe d'étude, d'entraide et de réflexion qui m'ont permis de faire en sorte que ce mémoire voit le jour dans un délai raisonnable, toutes les personnes qui ont généreusement accepté de participer à mon enquête et ma directrice de recherche Karine Bates pour l'intérêt qu'elle montrait pour ma recherche, ses critiques et ses suggestions toujours pertinentes, son soutien dans les moments difficiles et son grand professionnalisme.

Introduction

Les hommes, les femmes sont fondamentalement différents, c'est du moins ce à quoi nous fait penser le sens commun. La science, relayée par les médias populaires, appuie souvent cette idée. Les similitudes sont quant à elles assez largement ignorées, délaissées ou minimisées. C'est cette différence d'importance qui m'a poussée à vouloir étudier ces deux aspects, et de façon plus importante, la relation existant entre similitudes et différences tant dans le discours scientifique que dans le discours de simples citoyens.

Si nous doutons qu'il existe des différences entre les hommes et les femmes, nous pouvons nous référer aux images construites à notre intention par les médias populaires. L'analyse de Goffman remontant à l'année 1979 est un modèle d'analyse des différentes mises en scènes des genres dans la publicité. Sa méthode d'analyse est encore utilisée et son étude largement citée. À titre d'exemple, voir l'analyse de Cyr concernant la publicité dans les médias québécois (Cyr, 1999; 2005).

Goffman montrait la façon dont étaient construites les images publicitaires qui dichotomisaient de façon non équivoque ce qu'il était admis de représenter comme attitudes masculines et comme attitudes féminines (Goffman, op. cit.). Comme le dit Cyr, les personnes dans les publicités sont schématisées afin de n'en présenter qu'un cliché, un stéréotype.

« Traditionnellement, l'homme occupe la position dominante au sein du couple et de la famille. [...] Plusieurs chercheuses et chercheurs ont étudié l'image de la femme dans les médias. Leur constat a été unanime, à savoir que le stéréotype de la femme est celui d'une femme soumise. »
(Cyr, 2005, op. cit. : 87)

Mais, même si on ne se réfère pas à des faits scientifiques, la majeure partie d'entre nous sait de façon certaine comment faire en sorte que son genre corresponde à son sexe, et ce, de façon tellement inconsciente qu'elle nous semble bien souvent absolument naturelle. Et, non seulement chacun d'entre nous sait comment faire pour être un homme ou une femme de sa culture, mais en plus, la majeure partie d'entre nous, veut qu'il en soit ainsi.

Ce qui permet d'introduire la théorie de l'habitus de Bourdieu qui est présentée à la section 2.1. Selon cette théorie, chacun d'entre nous est conditionné par son environnement social; non seulement par les institutions, mais aussi par les pratiques courantes de tous les êtres humains qui pourront croiser notre vie, que ce soient les gens qui sont responsables de nous, nos amis, ou simplement des

inconnus croisés au hasard. Chacun reproduit des schèmes de comportements qui voient à perpétuer la structure sociale telle qu'elle est. Ces modèles sont si bien intégrés, qu'ils sont inscrits dans les corps mêmes. De ce fait, l'habitus de chacun est si profondément ancré au sein de chacun de nous, qu'il ne paraît pas comme quelque chose de construit. (Bourdieu, 1980)

Afin de se présenter en tant que femme, celle-ci se maquillera, portera des bijoux particuliers, teindra et/ou bouclera (ou défrisera) ses cheveux selon la mode et se vernira les ongles. Elle portera des vêtements féminins, même si ceux-ci ne sont pas toujours des robes. Un jeans de femme est reconnaissable. Il ne s'achète pas dans la section masculine des magasins. La coupe sera légèrement différente, mais aussi les ornements seront différents. Nous le savons. Si nous voulons acheter des sandales, nous achèterons celles que le fabricant a créées pour notre sexe et rares sont ceux qui dérogeront à cette fabrication de la présentation de soi. Malgré qu'il soit plus généralement admis qu'une femme y déroge qu'un homme. Si une femme porte les sandales beiges destinées aux hommes, personne ne verra rien à redire, si par contre un homme porte les sandales roses destinées aux femmes, il sera la cible de commentaires sarcastiques. « Ceux qui ne peuvent pas prouver qu'ils "en ont" [qu'ils sont virils], sont alors menacés d'être déclassés et considérés comme des dominés, comme les femmes. [...] Et, ils vont être traités comme des femmes, servir de boucs émissaires, être violentés par les autres hommes. » (Welzer-Lang, 2007 : 44)

Ce qui permet d'introduire la notion de valence différentielle des sexes telle que pensée par Héritier et dont la théorie est présentée à la section 2.2. Selon cette théorie, les hommes ont une plus grande valeur sociale que les femmes, et cela se reflète dans les rôles de genre, mais aussi dans la façon dont la société perçoit ses membres selon leur sexe (Héritier, 1996). C'est pourquoi des sandales roses portées par un homme seraient dégradantes pour lui parce qu'elles l'identifieraient aux femmes qui ont une moindre valeur sociale.

Cependant, il peut être intéressant de se demander ce que sont les hommes et les femmes, en dehors des stéréotypes imposés par leur socialisation, leur désir de conformité et des inégalités sociales basées sur le sexe. Car, si l'on regarde de plus près, les hommes et les femmes sont loin de former deux groupes homogènes n'ayant rien d'autre en commun que leur humanité.

De nombreux chercheurs se penchent sur les différences qui tracent les frontières des sexes et des genres, comme le démontre la méta-analyse *Sex differences. Summarizing more than a century of scientific research* (Ellis et al., 2008). Les scientifiques participants à cet ouvrage proviennent de disciplines diverses comme : la sociobiologie, la psychologie et l'anthropologie, avec toutefois, une importante surreprésentation en psychologie. Cet ouvrage présente environ 18 000 études qui sont traitées d'une façon un peu différente de ce qui se fait habituellement dans les méta-analyses: on n'y fait pas de statistiques. C'est cependant, une analyse d'analyses. Chaque thème est divisé en de nombreux sujets et sous-sujets et chacun fait l'objet d'un tableau (1920 tableaux) visant à déterminer l'existence ou l'absence différences entre les sexes, chaque tableau étant comptabilisé selon que les résultats des recherches convergent ou non. Chaque sujet reçoit un certain pointage. Plus un sujet compte de résultats contradictoires, moins son pointage est élevé. Les auteurs ont aussi considéré la méthodologie employée, rejetant parfois certaines études à cause de cela. Enfin, pour un sujet donné, les auteurs n'ont pris en ligne de compte que les études non contredites et pour lesquelles il existe au moins dix études différentes. À la fin, les auteurs ont rassemblé les résultats de leur décompte, ne conservant que les sous-sujets ayant la note parfaite. Ils les présentent sous forme de liste ayant pour titre les « Most certain universal sex differences ». (Ibid. : 938). Cette méta-analyse est importante, car elle donne la mesure de l'importance accordée aux différences entre les hommes et les femmes dans le monde scientifique.

Cependant, des chercheurs, moins nombreux, ou moins publiés, s'intéressent aussi à ce qu'il est convenu d'appeler des similitudes entre les sexes. Ce genre de recherche n'est pas sans soulever la controverse, car il va dans le sens opposé aux recherches traditionnelles dans lesquelles, la différence est un présupposé. Et ceci en dépit du fait que certains auteurs (faisant de la recherche sur les différences) reconnaissent que les similitudes sont soit nombreuses, soit plus nombreuses que les différences (par exemple : Mealey, 2000; Hines, 2004) leur argument étant que les différences sont plus importantes parce que *nous* leur accordons plus d'importance. Un autre problème au sujet des similitudes, est que « [...] researchers may be more likely to publish findings in which significant sex differences are found than those in which no such differences are found. » (Ellis et al., op. cit. : xv). Ce fait n'est pas

anodin et pourrait éventuellement réduire la liste des « Most certain universal sex differences » de Ellis et al., si toutes ces études non publiées l'étaient.

Ce qui est intéressant dans la présentation des études d'Ellis et al., c'est qu'il n'existe pas de ligne dans les tableaux pour établir qu'il existe une similitude. Il y a simplement une ligne qui indique qu'il n'y a pas de différence significative. Il serait intéressant tout d'abord de se demander pourquoi il n'y a pas de ligne pour les similitudes, puisque celles-ci pourraient être considérées comme n'étant pas des différences. Mais il est aussi intéressant de se demander ce que représente l'absence de différence significative. En effet, selon un principe qui discrimine le semblable du différent, la logique voudrait que ce qui n'est pas absolument différent soit relativement similaire.

Mais, que pourrait-on entendre par une similarité relative ? Dans l'esprit des gens, les choses sont simples lorsqu'elles sont noires ou blanches, différentes ou semblables, hommes ou femmes. Il convient alors de se pencher sur les concepts de différence et de similitude, sur ce qu'inclut leur champ sémantique, mais aussi sur l'interprétation que nous faisons des faits scientifiques, non seulement en tant que scientifique, mais aussi en tant que simple citoyen. Il est important de faire le lien entre la recherche scientifique, les croyances populaires et les stéréotypes afin de voir lesquels sustentent lesquels. L'importance accordée à l'heure actuelle aux moyennes dans la science officielle fait en sorte rendre invisible le chevauchement des répartitions. Or ces chevauchements pourraient être quelque chose se rapprochant des similitudes, laissant aux seuls extrêmes la charge d'établir les différences. Selon un tel scénario, la frontière entre similitude et différence se dissout dans l'expérience vécue individuellement puisque la moyenne n'est non seulement représentative de personne, mais de plus, comme les chevauchements concernent la majeure partie de la population, les non-chevauchements concernent les extrêmes très peu représentatives au sein d'un sexe donné.

Afin de rendre compte de ce vécu individuel, je vais présenter ici les résultats de mon enquête de terrain au cours de laquelle, j'ai rencontré des Québécois et des Québécoises auxquels j'ai posé des questions sur leur vécu d'être humain sexué. J'ai tenté d'aborder le thème de la naturalité des traits ainsi que les stéréotypes, mais toujours en rattachant ce questionnement au vécu de chacun.

Dans la première section seront présentés les concepts clés que j'utiliserai tout au long de mon texte. Je ferai une présentation des concepts de sexe et de

genre, parfois si proches et parfois si éloignés. Je ferai le point sur le concept d'altérité afin de déterminer si dans la pensée contemporaine, la femme est toujours cette Autre, différente de l'être humain générique... qui est un homme. Je verrai aussi le concept de stéréotype, tel qu'il est utilisé en sciences sociales. Ces stéréotypes sont ces images que nous véhiculons sans nous en rendre compte et qui sont partagées par de nombreuses personnes, mais qui ne reflètent pas toujours la réalité ou pas une réalité entière. Finalement, je présenterai les deux concepts de similitude et de différence pour tenter de les définir, sans déterminer si ces définitions sont immuables.

Dans la seconde section, je vais présenter mon cadre théorique. Celui-ci est constitué de la théorie de l'habitus de Bourdieu et de la valence différentielle des sexes d'Héritier que j'ai présenté un peu plus haut.

Dans la troisième section, je vais présenter les similitudes et les différences dans différents contextes. Je vais voir comment on peut les percevoir sous l'angle biologique, émotionnel ou social.

Dans la quatrième section, je tenterai de voir pourquoi et comment on valorise les différences et pourquoi on ignore souvent les similitudes dans les recherches scientifiques.

Dans la cinquième section, je présenterai les résultats de mon enquête de terrain.

Ma recherche vise donc à tenter d'établir un pont entre similitudes et différences afin de voir si cette nouvelle vision pourrait être plus représentative du vécu des hommes et des femmes qu'une dichotomisation nette de l'humanité en deux groupes opposés ou du moins, différents.

1- Définition des concepts

1.1 *Le sexe et le genre*

Il paraît difficile d'étudier les relations entre les hommes et les femmes sans se pencher sur les concepts de sexe et de genre tels qu'ils sont utilisés aujourd'hui.

Contrairement à ce que véhicule le sens commun, la perception des hommes et des femmes comme membres de deux groupes différents et complémentaires n'est pas une vérité fondamentale et n'a pas existé en tant que telle ni pendant la période historique ni dans toutes les sociétés humaines, et on ne sait rien de la période préhistorique malgré le fait que les relations de genre préhistoriques soient souvent dépeintes comme le calque des relations de genre occidentales contemporaines (Adovasio, Soffer, Page, 2007; Owen, 2005). Dans *The Invisible Sex*, Adovasio, Soffer et Page (Ibid.) remettent en question la reconstruction traditionnelle du passé de l'humanité et font une nouvelle proposition en mettant les femmes au centre de la vie sociale, les dépeignant non seulement comme les créatrices du langage, de la vannerie et du cordage, mais aussi comme des créatrices d'armes et des chasseuses admirées et respectées (ibid.). Cependant, leur théorie dépeint, malgré tout, et de façon conventionnelle, une différenciation notable des rôles masculins et féminins. De son côté, Owen fait tout d'abord une critique de la vision androcentriste traditionnelle en analysant les données produites puis fait une proposition qui semble plus originale en posant la possibilité d'un passé préhistorique au sein duquel les hommes et les femmes avaient sans doute une égale répartition des tâches.

De l'époque antique jusqu'au XVIII^e siècle, les Grecs de l'antiquité et plus tard les penseurs occidentaux ont vu, pour les hommes et les femmes, un sexe unique. C'était, tel que décrit par Laqueur, une sorte de continuum dans lequel les hommes et les femmes étaient situés. « [...] l'expression « deux sexes » ne renvoie pas aux catégories claires et distinctes auxquelles nous songerions sans doute quand nous parlons de sexes opposés, mais plutôt aux délicates nuances du sexe unique, qu'il est si difficile de lire. » (Laqueur, 1992 : 75) Cependant, comme on le sait, le fait que les uns et les autres aient été vus comme ayant des organes identiques (et portant les mêmes noms), ils étaient loin d'être égaux. Ce qui différenciait les hommes et les femmes c'était la façon dont sont placés leurs organes « [...] les femmes sont inverties et, partant, moins parfaites que les hommes. Elles possèdent exactement

les mêmes organes que les hommes, mais exactement aux mauvais endroits. » (Ibid: 43). Et dans ce continuum, l'idéal masculin est, tout en haut, le modèle de perfection, l'idéal féminin tout en bas, aspirant à la perfection.

Faisant référence au travail de Laqueur, Lips résume le fait ainsi

« It is not necessarily natural to think of women and men as opposites, however. Historians have noted that in Western culture the "opposites" tradition succeeded an equally strong "hierarchical" one in which women and men were considered to be similar, with women less advanced than men along the same continuum of perfection. » (d'après Laqueur 1990 dans Lips, 2008 : 3).

Avec la notion d'opposition, chacun des sexes se voit relié à sa nature, chacune des deux étant innée et opposée à l'autre. Cependant avec l'avènement du féminisme, certaines femmes se sont penchées sur ce qui avait l'apparence de l'évidence et elles en sont venues à la conclusion que cette séparation des sphères d'activités, de comportements, de droits et de devoirs entre les hommes et les femmes n'avait rien de naturel, mais qu'elle découlait plutôt de longs modelages du comportement et d'apprentissages familiaux, culturels, et sociaux. On en discute encore aujourd'hui. (Gardey et Löwy, 2000; Mennesson, 2006; Lips, 2008, op. cit. ; Préjean, 1994)

Le terme *gender*, créé par le psychanalyste R. Stoller en 1968 pour « [...] rendre compte du cas de certains de ses patients mal à l'aise à cause de l'écart qu'ils ressentaient entre leur sexe biologique et le sexe vécu socialement. Le terme a été repris ensuite par la sociologue Ann Oakley (1972) puis par l'historienne Natalie Zemon Davis en 1974. » (Méjias; 2005 : 10). La notion de genre a donc été créée pour suppléer la notion de sexe qui ne répondait pas adéquatement à cette nouvelle théorie qui voulait que le sexe et le genre puissent être des aspects différents de la réalité de l'être homme et l'être femme. « It is largely under the impetus provided by the feminist movement that social scientists have begun to consider gender as something that is socially constructed rather than biologically inevitable. » (Lips, op. cit.: xii). Le terme a par la suite atteint la sphère francophone, quoique moins aisément, car le mot genre était déjà, en français, très polysémique, certains pensèrent alors qu'il pourrait donc porter à confusion, à cause de significations comme le genre grammatical, littéraire, le comportement, le style, etc. (Löwy, Rouch, 2005 : 5).

Au tout début de l'utilisation de la notion de genre, la séparation entre le sexe et le genre était assez claire, d'une part, il y avait des données physiques,

biologiques, anatomiques qui étaient naturelles à celles-ci on identifiait le sexe, d'autre part il y avait des données culturelles qui étaient construites à celles-là on identifiait le genre.

« Ce concept [de genre] permet de distinguer le sexe biologique du sexe social, en mettant l'accent sur le caractère construit, culturellement et historiquement, des modèles de comportements sexués. Il conduit à analyser ce qui est en jeu dans la division entre le masculin et le féminin, telle qu'elle s'organise à un moment donné et dans un espace social particulier. En ce sens, il dénature la conception du masculin et du féminin et va ainsi à l'encontre d'une certaine vulgate selon laquelle « la nature » imposerait « de tout temps » des rôles et des comportements aux hommes et aux femmes. (Méjias, op. Cit.)

D'un côté, il y avait donc le sexe : soit on était femme, soit on était homme. Ce sexe était reconnaissable par les sens: une femme a une vulve, un vagin, un homme, un pénis, des testicules. De l'autre côté, il y avait le genre: soit féminin soit masculin, chacun de ceux-ci était reconnaissable par le raisonnement, par exemple : elle pleure donc c'est une fille, il est violent donc c'est un garçon.

Cette nouvelle vision de ce qu'étaient les hommes et les femmes répondait à une prise de conscience de l'influence de l'environnement sur les personnes. Mais cela devait aussi avoir d'autres vertus :

« Il était désormais possible, par exemple, de dissocier des faits considérés comme ne pouvant être remis en cause, tels que la faible force musculaire des femmes, d'autres faits ne pouvant trouver de justification dans ces « constats » : moins capables que les hommes de soulever des charges lourdes, les femmes n'en sont pas pour autant nécessairement plus aptes que leurs compagnons mâles à manier la serpillère ou moins douées qu'eux à prendre la parole dans une session parlementaire. Cette distinction entre le sexe biologique et le sexe social avait des vertus pédagogiques importantes, elle a aidé à questionner des stéréotypes et à remettre en question des habitudes mentales. » (Gardey, Löwy, op. cit. : 16)

Un point intéressant, que ne semblent pas avoir pris en compte Gardey et Löwy, est que certaines des évidences à propos du sexe biologique sont elles aussi remises en question comme étant en tout ou en partie redevable à un certain conditionnement social et culturel (Delphy, 2003). On avance par exemple que si les femmes sont moins fortes que les hommes, c'est en partie parce que leur biologie les fait, en moyenne plus petites que les hommes et en partie parce que l'on n'encourage pas les petites filles à être aussi sportives que les petits garçons. « La primauté accordée par les médias aux pratiques typiquement masculines ne favorise pas l'intérêt des groupes d'adolescentes pour ce domaine d'activités. » (Menesson, op. cit. : 16)

On n'encourage pas les femmes à faire du sport de la même façon que les hommes et on ne donne pas aux sportives le même financement, la même attention médiatique ni même une valeur identique aux performances féminines que ceux que l'on accorde aux sportifs masculins, et ce, même quand des femmes pratiquent des sports traditionnellement masculins comme la boxe, l'haltérophilie ou le football (soccer) (Mennesson, *ibid.*) On peut donc raisonnablement penser que si les femmes sont plus faibles que les hommes c'est peut-être simplement que leur taille est en moyenne plus petite, mais on peut aussi raisonnablement se demander ce qui pourrait arriver dans une société où l'on ne catégoriserait pas les gens selon un seul aspect de leur biologie, mais où l'on mettrait dans les mêmes catégories, par exemple les sportifs par taille. Les femmes se trouveraient-elles aussi faibles, aussi peu intéressées par le sport et aussi peu présentes dans les représentations médiatiques et par là dans le panthéon des héros admirés et reconnus. Car en ce qui concerne les gens « faibles » il existe un précédent social et culturel où l'on tient compte de cette « faiblesse ». En effet, pour les boxeurs, il existe des catégories dans lesquelles le poids des sportifs est le critère de sélection. Il y a peu de chances que l'on considère qu'un boxeur de poids plume soit « faible » cependant il ne se bat pas contre des boxeurs de poids moyen ou lourd.

Selon la valence différentielle des sexes (section 2.2) les femmes ont moins de valeur sociale que les hommes, ainsi, il serait dégradant pour un homme de se battre contre une femme, même si celle-ci est aussi forte que lui comme le démontre l'enquête de Pruvost à propos des élèves policières pratiquant la boxe avec des confrères (en France). À force égale, une femme pourra se battre contre un homme, elle sera notée pour sa performance, lui ne le sera pas. De plus, aucun homme ne veut avoir une femme comme adversaire attitré, même si celle-ci est aussi forte et compétente que lui. (Pruvost, 2007 : 70). La chercheuse en conclut que :

« L'absence de compétition mixte en boxe française et la très récente admission des femmes en compétition de boxe anglaise témoignent de cette difficulté sociale à mettre en scène la violence féminine et son éventuelle supériorité sur celle des hommes de même poids et de même taille. » (*Ibid.*)

Il est aussi intéressant de se pencher sur la recherche effectuée par Peyre, Wiels et Fonton sur la population des Grossgartach qui vivait au IV^e millénaire avant le présent. Les chercheuses ont déterminé que :

« [...] les femmes Grossgartach sont à l'instar des « Noires » actuelles moins distantes que les « Blanches » des hommes de leur groupe.

Des femmes « Noires » actuelles et des Françaises d'il y a 6000 ans présentent des caractéristiques sexuelles semblables qui les opposent aux femmes « Blanches » actuelles [...]. Nous interpréterons un tel phénomène dans le cadre déjà très argumenté de l'influence du milieu sur le phénotype : lorsque les postures ou les mouvements ne discriminent pas les femmes des hommes, la distinction morphologique osseuse sexuelle est moins marquée. [...] Nous ne pensons pas d'un point de vue scientifique [...] que ce changement observé chez les « Blanches » soit irréversible! Ce peut simplement être un aspect social perdurant depuis plusieurs millénaires qui a joué à chaque génération sur un caractère biologique. » (Peyre et al., 2003 : 41)

Si l'on tient compte de la possible influence de la société et de la culture sur la fabrication des corps tels que nous les connaissons aujourd'hui, il devient alors beaucoup plus difficile de maintenir l'idée que les sexes sont une donnée exclusivement biologique et de là, il devient compréhensible que des chercheuses comme Guillaumin pensent que le genre précède le sexe (Guillaumin, 1992) et pour d'autres, il n'est pas souhaitable de faire la distinction entre sexe et genre, car cela revient à naturaliser le sexe et par là en fixer les limites et les limitations (Delphy, op. cit.)

Ainsi, avec les années, la notion de genre a évolué. Elle s'est transformée, elle a même éclaté donnant naissance à une multitude d'interprétations du terme. Bien sûr, nombreux sont ceux qui se servent toujours des notions de sexe et de genre telles qu'elles ont été élaborées séparant le biologique du culturel. Cependant, de nombreuses questions, concernant cette dichotomisation, ont été soulevées au cours des décennies, certains de ces questionnements seront évalués dans les paragraphes suivants.

1.1.1 Le sexe

Si les archétypes des corps féminins et masculins semblent bien correspondre à la définition de sexe, il est apparu au cours du temps que de très nombreuses personnes ne pouvaient être en adéquation avec leur définition. Des recherches ont été menées depuis des décennies afin de déterminer le point de départ irréductible de la nature sexuée du corps des êtres humains, mis à part la simple observation du corps nu, car il est apparu que cette observation primaire ne rendait pas compte de certains cas.

Les recherches en biologie ont permis de déterminer plusieurs aspects de la nature des corps physiques humains et chacun des aspects a, tour à tour, été pensé comme étant la source irréductible, la source la plus élémentaire sur la base de

laquelle on pouvait faire reposer la différenciation des sexes, ces aspects sont « [...] le sexe *génétique* soit le sexe *chromosomique* et le « sexe *génique* » ; le sexe *gonadique* ; le sexe *hormonal*; le sexe *phénotypique* (interne et externe). » (Kraus, 2000 : 192)

1.1.1.1 Le sexe génétique

Cette première division comprend deux aspects : le sexe chromosomique et le sexe génique. Le premier fait référence aux chromosomes X et Y. Chez l'individu standard on en trouve deux soit : XX ou XY. Mais de nombreuses variations sont possibles allant d'un seul (et unique) X à une composition allant jusqu'à 5 X et jusqu'à 3 Y (le Y n'étant pas exclusivement réservé aux mâles) (Ibid. : 205). Ce qui fait dire à l'auteure :

« Il semble donc que les termes « mâle » et « femelle » désignent moins deux objets distincts que deux ensembles d'objets. Cela dit, il importe de noter qu'en soi, le sexe chromosomique n'autorise aucun classement par sexe, puisque le critère n'est pas la présence ou l'absence du chromosome Y : un même caryotype – qu'il soit standard ou non – peut résulter en un sexe gonadique mâle ou femelle. » (Ibid.)

Il faut noter que ces différences ne sont pas rarissimes, elles sont aussi courantes que certaines autres anomalies génétiques comme la trisomie 21, ou même plus courantes (le double) que la mucoviscidose. (Wiels, 2006 : 74). Il faut aussi noter que ces variantes ne sont pas toutes pathologiques et concernent donc des individus « normaux ».

Le second aspect fait référence aux gènes. La recherche scientifique a voulu tenter de déterminer ce qui différenciait les mâles des femelles soit : la *présence* des testicules. Certains voient là un biais androcentriste : les ovaires ne sont pas considérés comme ayant une valeur en soi, ils ne sont que l'expression de l'absence des testicules (Wiels, ibid. : 77) Ce que l'on s'attendait à trouver on l'a nommé inducteur de différenciation testiculaire (en anglais : testis-determining factor (TDF), ou gène TDF). Ce serait sa présence ou son absence (ou son inactivation) qui serait déterminante pour séparer l'humanité en mâles et en femelles. Différentes propositions ont été faites au cours du temps, mais « [...] aucun des différents candidats successifs au rôle de TDF [...] n'a permis, jusqu'à présent du moins, de tracer de frontière absolue entre les deux sexes [...]. » (Kraus, op. cit. : 207)

Wiels note que certains scientifiques ont cependant commencé à voir le biais d'une telle approche et ont commencé à chercher le facteur déterminant le

développement des ovaires ou celui bloquant le développement des testicules. Les recherches se poursuivent afin de déterminer ce qu'est le gène nommé Z. (Wiels, op. cit. : 80)

1.1.1.2 Le sexe gonadique

Si les individus standards ont chacun deux ovaires ou deux testicules, c'est loin d'être une règle absolue, car « [...] cela n'exclut pas le développement de tissus de sexe opposé. » (Kraus, op. cit. : 205). Certaines personnes pouvant être porteuses tout à la fois d'ovaires et de testicules séparés ou combinés. Ces personnes sont souvent nommées des hermaphrodites ou hermaphrodites vrais. Mais là encore, la diversité est la norme « L'écart parmi les vrais hermaphrodites peut alors être aussi grand qu'entre mâles et femelles standard. » (Ibid.) Par écart, il faut entendre une grande variabilité.

1.1.1.3 Le sexe hormonal

Lors du développement du fœtus, l'enfant, quel que soit son sexe, a des récepteurs d'androgènes et a, à un certain stade, « [...] la même capacité à répondre à l'action de la testostérone. » (Ibid. : 204). De plus, quel que soit son futur sexe, l'enfant reçoit de la testostérone et de l'œstradiol, les hormones dites masculinisante ou féminisante et ce en quantité variable et relative (Ibid.). Ce qui fait dire à Kraus :

« Le développement d'un phénotype mâle ou femelle ne dépend donc pas de la présence ou de l'absence de testostérone et d'œstradiol, mais de la quantité de ces hormones. À l'instar de la couleur de la peau, le sexe hormonal, déterminé par la valeur supérieure d'une des hormones, est une catégorie quantitative. » (ibid.)

1.1.1.4 Le sexe phénotypique

Le phénotype correspond à l'ensemble des traits physiques découlant du génotype. Il peut y avoir un phénotype externe auquel correspondent, par exemple, le pénis, les seins, etc. et le phénotype interne auquel correspondent des organes comme les gonades, l'utérus, etc. Les deux n'étant pas toujours en adéquation. C'est à la première de ces deux expressions de la biologie humaine que l'on accorde, généralement, la plus grande importance familiale, sociale et culturelle, et ce fait n'est pas anodin, car il conditionne la majeure partie des mythes et croyances reliées à la séparation de l'humanité en deux groupes distincts, s'excluant mutuellement (du moins dans les cultures ayant ce genre de croyance).

Quels que soient les individus, chacun est catégorisé selon l'aspect de sa biologie directement perceptible à l'œil.

« La conviction que les différences biologiques entre les sexes sont irréductibles à la construction sociale et qu'elles renvoient en ultime instance à une dichotomie naturelle est particulièrement tenace. Elle structure le sens commun qui voit dans l'indéniable différence entre le pénis et le vagin la preuve d'une frontière biologique absolue entre deux et seulement deux sexes. » (ibid. : 187)

Cette dichotomisation de la population humaine commence dès l'instant où l'enfant sort du corps de sa mère.

« Dans toutes les sociétés, tous les enfants sont, à leur naissance, situés dans l'une ou l'autre des deux classes sexuelles, le classement étant accompli par l'inspection de l'enfant nu, et plus particulièrement de ses parties génitales, celles-ci étant visiblement dimorphes [...]. Ce classement selon la configuration physique permet une identification par un étiquetage lié au sexe. » (Goffman, 2002 : 42)

Et ce classement que l'on pourrait croire objectif est en fait basé sur l'observation d'une seule chose : la présence d'un pénis, ce qui permet de classer, par exemple, les enfants ayant une ambiguïté sexuelle. La longueur de l'organe pouvant être identifié comme pénis/clitoris fait office d'organe différenciateur. S'il est long, ce sera un garçon, s'il est court ce sera une fille, peu importe la valeur des autres aspects du sexe de l'enfant. « Ainsi, un enfant qui a toutes les caractéristique sexuelles d'un garçon (formule chromosomique XY, présence des testicules) mais qui possède un pénis trop petit sera transformé en fille. » (Gardey, Löwy, op.cit : 25) « L'essence de la masculinité est en effet définie comme la capacité de pénétrer une femme, et il est plus facile d'enlever un organe imparfait que d'en créer un à la place. » (Fausto Sterling, 1997 dans Gardey Löwy, op. cit. : 25)

Il s'en suivra des chirurgies afin de faire correspondre le sexe socialement déterminé avec les organes qui l'identifient. « [Ces] mutilations [sont] rationalisées au nom du droit à « avoir l'air normal », logique mobilisée par les médecins pour justifier ces actes chirurgicaux. » (Butler, 2006: 81). Il est tout à fait plausible de penser que la logique des médecins est non seulement dictée par la société, mais aussi par les attentes des parents qui désirent un enfant normal. Le problème étant bien souvent de déterminer ce qui sera considéré comme un droit par la personne mutilée une fois qu'elle sera devenue adulte. Ce droit défendu par les médecins ressemblant plus à l'imposition d'une normativité sociale établie par les adultes, mais qui pourrait être contesté par les personnes qui le subissent enfant.

Et il serait faux de penser que ces cas sont rarissimes, puisqu'un peu plus de 2 % de la population naît avec une ambiguïté sexuelle, ce qui représente tout de même environ 1 million de personnes sur le territoire français. (Wiels, op. cit. 74)

Suite à l'expérience menée sur Bruce-Brenda-David (souvent nommé le cas John-Joan dans diverses publications), Money, l'instigateur de la réassignation en fille du petit garçon au pénis mutilé, a affirmé haut et fort que « [...] l'absence de phallus complet justifie d'élever l'enfant en tant que fille, alors que d'autres tel Diamond, affirment que la présence d'Y est une preuve indéniable qui se vérifie à travers la persistance de sentiments propres à la masculinité et qui ne peut être conçue autrement. » (Butler, op. cit.: 82). La suite de la vie de Bruce-Brenda-David pourrait sembler avoir donné raison à Diamond puisque vers l'âge de quinze ans, après sa réassignation sexuelle en fille, l'adolescent a demandé à redevenir un garçon. Cependant, aucun des auteurs ne semble avoir tenu compte de l'environnement et du contexte dans lesquels s'est déroulée l'expérience fatale. Les diverses influences, pressions et interactions familiales (l'inévitable connaissance du fait qu'il est né garçon), fraternelle (il avait un vrai jumeau resté garçon), médicale, médiatique, sociale, culturelle, toutes ont été soigneusement évacuées afin de ne faire ressortir que ce qui semble servir la cause de l'une ou l'autre des théories. La suite des événements ne semble plus aussi clairement donner raison à Diamond, en effet, le suicide de David (alors dans la fin trentaine) ne prouve pas que sa réassignation en garçon ait pu faire de lui un homme comblé de correspondre enfin à sa « vraie nature ».

Il semble finalement que la médecine, la psychologie et les croyances véhiculées par la société ne soient pas en mesure de faire une place pour les personnes qui, d'une façon ou d'une autre, ne correspondent pas aux archétypes du féminin ou du masculin. « Le suivi des enfants pseudo-hermaphrodites traités dès la naissance a révélé [...] qu'ils ont souvent mal vécu l'identité sexuelle qui leur a été donnée par les médecins. » (Gardey, Löwy, op. cit. : 25)

La chose principale qui ressort de ce cas est que l'attribution (et la construction si nécessaire) d'un sexe le plus normalisé possible est socialement primordiale et qu'il faille indubitablement construire un genre qui lui corresponde, mais que cette construction n'est pas sans risque, et est loin d'être naturelle, même si le sexe qui la commande est naturalisé.

1.1.2 Le genre

Une fois assigné, le sexe physique doit être mis en adéquation avec un ensemble croyances et de pratiques sociales qu'il est souvent convenu de nommer genre. Préjean nous en offre sa définition :

« Dès le commencement de leur vie, les personnes qui sont classées dans la classe des hommes et celles qui sont classées dans celle des femmes, reçoivent un traitement différent, acquièrent une expérience différente, se réjouissent ou souffrent différemment en rencontrant des attentes sociales différentes. De sorte que se superpose à ce que l'on peut appeler l'héritage biologique (la distinction mâle/femelle, les caractères sexuels primaires et secondaires, ces derniers pouvant être rehaussés, niés ou contrés) une façon spécifique à chaque sexe de paraître, d'agir et d'éprouver des émotions. » (Préjean, op. cit. : 51)

Il est très difficile de déterminer en quoi consiste le genre, car il s'agit de pratiques locales et situées dans le temps. L'adhésion aux contraintes qu'il impose peut aussi dépendre du tempérament personnel de chacun. La définition du genre peut aussi dépendre des orientations ou des biais des personnes qui font une telle définition. Selon les époques et les lieux, ce qui peut sembler être l'attribut d'un genre pourrait avoir été l'attribut de l'autre ou d'aucuns des deux comme l'exemple dans la citation suivante :

« La conception qu'une société a du « masculin » et du « féminin » est un construit historique et social, et non une donnée « naturelle ». Il n'y a rien de plus contraignant et de plus arbitraire que les modèles de comportements sexués. Par exemple, se maquiller, porter des rubans et de la dentelle étaient des comportements... typiquement aristocratiques, y compris pour les hommes au XVIIIe siècle. » (Méjias, op.cit. : 38)

Cependant, malgré le fait qu'il n'y ait pas de règles officielles, et ceci est le point important, chacun a, individuellement, une idée assez arrêtée et claire, un cliché de ce à quoi doit correspondre un homme ou une femme dans une société donnée. Les transgressions (inadmissibles) de ces définitions implicites peuvent donner lieu à des repréailles sociales tant de la part des individus que des institutions.

« À chaque occasion où une personne identifiée et classée dans un groupe de sexe commet un écart par rapport aux normes, une transgression du code ou d'un interdit en vigueur, toutes les institutions sociales (famille, État, école, Église, médecine, entreprise) et les agents défendant le respect des catégories de sexe et de leurs propriétés déploient une panoplie de mécanismes punitifs contre l'être à l'identité sociosexuelle dès lors perçue comme « déviante ». » (Ibid. : 41)

Il n'existe aucune liste des obligations, aucune règle écrite officielle à laquelle chacun serait tenu de se soumettre. La meilleure façon de définir les normes qui

définissent les genres est qu'elles sont implicites et arbitraires, Löwy les nomme des évidences invisibles (Löwy, 2006). Elle résume en quelques mots certaines attentes liées au genre des femmes : « Les femmes sont censées être séduisantes, charmantes, fines, douces, pleines de compassion, douées pour le *care* et ne jamais aspirer ouvertement à l'exercice du pouvoir sur les hommes, surtout pas sur les hommes dans leur vie. » (Löwy, *ibid.* : 44)

Chacun doit donc apprendre ces règles lors de sa socialisation en petit garçon ou en petite fille, soit par l'observation, la pression des pairs, les conseils des adultes, et par le système de punition récompense. Et cet apprentissage s'il est intégré dans l'enfance, se réactualise chaque jour.

Les institutions relaient le travail des êtres humains comme : les mythes religieux (exemple : Ève est née de la côte d'Adam), les mythes contemporains (Exemple : le sexe des héros les plus populaires), les conventions sociales (les femmes ne se baladent pas les seins nus), l'école (exemple : le sexe des professeurs, la représentation des hommes et des femmes dans les manuels), les médias (exemple : les chefs d'antenne, la différence par sexe du temps d'antenne consacré aux événements sportifs professionnels), les entreprises privées (exemples : les livres, les jouets, la publicité), l'art (exemple : les artistes les plus connus, les mieux cotés, les sujets (Exemple: femme sujet/muse, homme peintre, la représentation des hommes et des femmes dans les chansons), la culture (Exemple : les hommes célèbres dans les dictionnaires, les citations d'auteurs dans les dictionnaires), la science (ce que l'on étudie, valorise, récompense par exemple : le ratio homme/femme des prix Nobel), l'histoire (Exemple : le sexe des personnages dont on véhicule les exploits ou les actes), etc.

À titre d'illustration, voici une anecdote relatant une expérience que j'ai vécue il y a quelques mois concernant l'apprentissage de la différenciation arbitraire fille/garçon : Je vais à la garderie chercher mon petit-fils de trois ans. Lorsque j'arrive, il joue sur un tas de neige. Comme le soleil a fait fondre la neige dans le reste de la cour, la monitrice a sorti deux petites autos à pédales l'une rose et mauve, l'autre rouge et grise, dans chacune d'elle, une petite fille joue. Je discute de la journée avec la monitrice quand, tout à coup, je vois mon petit-fils courir en bas du tas de neige et se précipiter vers l'une des deux autos à pédales, puis il s'escrime à vouloir extirper la petite fille qui est dedans et celle-ci résiste tant bien que mal; elle n'a que dix-huit mois. Je viens vers eux pour savoir de quoi il retourne. C'est à ce

moment qu'il m'explique que cette auto, la rouge et grise est pour les garçons, donc la petite fille doit la quitter. Il n'y a aucune logique, pas de raisonnement, simplement une constatation. Il considère avoir un droit privilégié sur ce jouet et entend le faire respecter. Le plus étonnant, c'est que l'auto en question ne l'intéressait même pas. J'ai mis fin à la dispute, mon petit-fils est retourné sur son tas de neige et la petite fille a pu continuer à jouer dans l'auto à pédale. Comme j'étais ébahie par ce comportement qu'il n'avait jamais eu auparavant, je retourne voir la monitrice et lui raconte l'histoire. Elle m'explique en riant que c'est elle qui, dans l'après-midi, avait dit aux enfants que l'auto rouge et grise était pour les garçons. La leçon a été rapidement intégrée. Depuis ce jour, j'ai remarqué que mon petit-fils fait parfois des références à ce que les garçons ou les filles font, et pas seulement au fait que les garçons, comme lui ont, par exemple, un pénis.

C'est un exemple de socialisation secondaire. Il va sans dire, nous, les membres de sa famille nous avons fait de mon petit-fils un garçon, et ce, depuis le jour de sa naissance. Les jouets que nous lui offrons, les vêtements que nous lui mettons, les émissions que nous lui proposons, la coupe de cheveux que nous lui faisons, tout absolument tout ce que nous faisons pour cet enfant est teinté par le genre que nous voulons lui inculquer. Et ce, même si ses parents ne sont pas des gens particulièrement stéréotypés et que je sois pour ma part quelqu'une qui porte une attention particulière aux relations de genre. Les choses se font de façon simple, mais surtout, sans que l'on en prenne conscience la majeure partie du temps. Mais en réalité chacun se fait un devoir de correspondre grosso modo à ce que son genre représente au sein de sa société et de sa culture, et ce, même sans tomber dans les extrêmes.

Le contexte, la société, la culture envahissent la sphère familiale. Ils imposent un dictat auquel la majorité s'empresse de répondre, car rares sont les personnes qui désirent faire l'expérience de ce qui arrive à ceux et celles qui transgressent les normes admises.

Cependant, il arrive que certains ne répondent pas à ces impératifs, des gens comme les homosexuels ainsi que les transsexuels qui, s'ils rentrent généralement assez bien dans les catégories de sexe à la naissance selon les critères en vigueur, ne semblent pas pouvoir correspondre au genre (ou du moins à toutes ses caractéristiques) qui leur est assigné. D'autre part, il existe aussi des gens nommés intersexuels ayant une ambiguïté sexuelle à la naissance, ce qui rend difficile leur

classement dans l'une ou l'autre des deux classes sexuelles, mais que l'on classe malgré tout de façon relativement arbitraire afin de pouvoir leur donner un genre. Ces faits font ressortir de façon très aiguë le côté artificiel des distinctions de genre. La présence de ces gens au sein de la société est très éducative en soi et montre les limites de la construction et de l'adéquation sexe-genre.

Il existe aussi des cas où, dans certaines cultures, des hommes ou des femmes ayant un sexe tout à fait « normal », se voient attribuer un genre opposé soit par leur famille ou leur communauté, ou encore, ils s'attribuent eux-mêmes un genre différent de celui correspondant à leur sexe. Selon Bernard Saladin d'Anglure, chez les Inuits il existe une tradition qui veut que, si l'on a pour enfants plusieurs filles ou plusieurs garçons, l'on élève l'un d'entre eux selon le genre opposé à son sexe. De même avec les jumeaux ou les jumelles identiques l'un est élevé en fille l'autre en garçon. Et même les couples stériles qui adoptent deux fillettes (selon leur volonté) en élèvent une en fille et l'autre en garçon, plutôt que d'adopter un garçon et une fille. (Saladin d'Anglure, 2006)

En Inde, les Hijras sont généralement des hommes qui vivent en femmes. Antérieurement, ils se mutilaient en se tranchant le pénis et les testicules. De nos jours, cette pratique se perd, mais des hommes continuent à se vêtir en femmes et à vivre selon les règles tacites qui régissent la vie de cette classe sexuelle. Cependant, ils ne vivent pas une vie de femme en tant que telle, ils ne se marient pas avec des hommes, mais vivent généralement entre eux. Ils ont un certain statut religieux et président à des cérémonies de mariage ou lors de la naissance d'un enfant. « [...] hijras are phenotypic men who wear female clothing and, ideally, renounce sexual desire and practice by undergoing a sacrificial emasculation [...] dedicated to the goddess Bedhraj Mata. Subsequently, they are believed to be endowed with the power to confer fertility on newlyweds or newborn children. » (Reddy, 2005 : 3)

Plus encore, il existe aussi des gens ni transsexuels, ni homosexuels, qui ne se sentent pas à l'aise avec les exigences de leur genre. Ils ont alors des attitudes que l'on attribue habituellement à l'autre genre. Lorsqu'elles apparaissent dans l'enfance, ces différentes transgressions sont assez bien tolérées chez les petites filles, beaucoup moins chez les petits garçons. « Les transgressions sont assez rares et davantage tolérées pour les petites filles que les petits garçons. Elles peuvent jouer aux billes, il est plus mal accepté qu'ils veuillent jouer à la poupée, par crainte irraisonnée de l'homosexualité masculine, semble-t-il. » (Méjias, op. cit. : 39)

Pour les adultes, la chose n'est pas plus simple, par exemple pour les femmes tentant de se tailler une place dans des activités traditionnellement réservées aux hommes le parcours est semé d'embûches. Si l'on exige des hommes qu'ils aient des qualités « d'homme » comme la compétitivité, l'agressivité on estime par ailleurs que cela ne convient pas à une femme, le tout est de savoir comment obtenir un poste qui exige ce genre de qualités. (Löwy, op. cit. : 184). Parlant de l'accès aux sphères du pouvoir Bourdieu parle du double standard qui affecte les femmes « [...] si elles agissent comme des hommes, elles s'exposent à perdre les attributs obligés de la « féminité » et elles mettent en question le droit naturel des hommes aux positions de pouvoir; si elles agissent comme des femmes, elles paraissent incapables et inadaptées à la situation. » (Bourdieu, 1998 : 96)

Ces faits mis à part, les hommes ou les femmes, que l'on pourrait qualifier d'ordinaires, ne semblent pas non plus pouvoir s'adapter parfaitement au genre qui leur est attribué. Chacun s'y conforme plus ou moins selon son tempérament, son milieu social, son milieu familial, son milieu scolaire, son milieu culturel, etc. Ce qui semble les différencier principalement semble être la volonté de l'observateur de ne retenir que ce qui correspond aux « bonnes » caractéristiques.

Conclusion

Il semble assez difficile de tracer une ligne claire entre les notions de sexe et de genre sans tomber dans un débat politique.

« We cannot cleanly and clearly separate "sex" and "gender" [...]. Cultural expectations for women and men (gender) are not separable from observations about women's and men's physical bodies (sex). Conversely, history illustrates that even the most obvious biological "facts" about sex are susceptible to misperception and misinterpretation when they violate investigators' assumptions about gender. [...] We cannot, then, use the terms *sex* and *gender* to represent separate, nonoverlapping concepts. » (Lips, op. cit. : 6)

Il serait toujours possible d'éliminer l'un ou l'autre des termes, mais cela semble difficile puisque chacun a maintenant un champ sémantique qui le confine l'un à la nature l'autre à la culture.

Ainsi, dans son ouvrage *Sex and Gender*, Lips utilise le terme de *gender* comme une notion largement inclusive et elle réserve le terme de *sex* pour parler exclusivement d'anatomie (Ibid.). Cette façon d'utiliser les deux termes sera celle que j'appliquerai aussi dans le présent mémoire, cela permet de conserver au terme de sexe le plus petit dénominateur commun pour tout ce qui a trait à l'anatomie et

plus particulièrement à la reproduction, laissant de côté d'autres différences qui tout en étant biologiques pourraient être influencées par le social, comme, par exemple la force physique.

1.2- L'Altérité

Nombreux sont ceux qui ont déjà lu ou entendu la très célèbre phrase de Simone de Beauvoir « On ne naît pas femme on le devient. » (1949 : 285). Cependant, rares sont ceux qui ont lu ce qu'elle écrit quelques lignes plus bas : «Seule la médiation d'autrui peut constituer un individu comme un Autre. » (Ibid.) Elle écrit aussi « C'est là ce qui caractérise fondamentalement la femme : elle est l'Autre au cœur d'une totalité dont les deux termes sont nécessaires l'un à l'autre. » (Ibid.: 21)

Dans son explication du phénomène, elle affirme que c'est « l'ensemble de la civilisation » (Ibid.) qui fait que les femmes deviennent ce qu'elles sont. On pourrait donc penser que Beauvoir voit dans la famille, la culture, la société, l'origine de la création des femmes telles qu'elles étaient en 1949. On n'est donc pas Autre par essence ou par nature, on l'est parce qu'il est loisible à certains de nous créer Autre. Et celui qui peut créer l'Autre est celui qui s'est institué en modèle ou en générique à partir duquel il peut définir ce qui différencie l'Autre de lui-même.

L'altérité est au cœur de l'anthropologie, l'observation de cet Autre que l'on perçoit si différent de nous-mêmes nous a entraînés à vouloir l'étudier afin de rendre compte et de déterminer non seulement les différences qui nous séparent, mais aussi ce qu'en sont les conséquences. Cependant, cette altérité est relative (Godelier, 2009 : 52). Elle est relative puisqu'elle est créée par la rencontre de l'anthropologue (ou de l'observateur) avec les gens qu'il observe. Elle est aussi relative aux différences perçues entre les deux. (Ibid.)

Ainsi, sans rencontre, point d'Altérité, chacun est un et se perçoit comme « naturellement » adéquat dans son milieu.

Dans la littérature concernant l'altérité, on peut discerner une valeur soit positive soit négative du même concept, car le contact avec ceux que l'on considère comme des étrangers n'est pas quelque chose d'univoque. « Toute société est faite de tendances d'acceptation de ce qui vient de l'extérieur et de refus des échanges, qui la conduit à se protéger contre de qui, lui apparaissant comme l'altérité absolue, est vécu comme une menace d'altération. » (Laplantine, 2009 : 22)

À priori, on pourrait penser que le concept d'altérité est neutre, ni bon ni mauvais ou les deux à la fois, mais en réalité, il n'apparaît que lorsque le contexte pose un problème ou est perçu comme *pouvant* en générer.

« 'Identity' and 'alterity' are concepts with a past. They have had different meaning throughout history, and they have created history by their application to different objects. When applied to imperialistic expansion, identity and alterity are primarily defined in terms of race or ethnicity. [...] When applied to changing gender roles they are defined in terms of sexuality. In other words, 'identity' and 'alterity' pertain to concrete historical situations and to the preoccupations relevant to each of those historical situations. » (Alphen, van, 1991 : 1)

On peut voir l'altérité comme quelque chose de positif qui nous permet de voir l'Autre dans ces différences pour pouvoir le respecter et l'accepter (dans ce qui est aujourd'hui convenu de parler d'un contexte multiethnique ou multiculturel). C'est en quelque sorte une reconnaissance et une acceptation de la diversité humaine. Mais on peut aussi voir l'altérité comme quelque chose de négatif, comme ce qui nous différencie et qui met en danger notre façon d'être ou de vivre (et qui nécessite par exemple : des accommodements raisonnables (pas toujours perçus comme également raisonnables de part et d'autre)). Par cette seconde perception de l'altérité, on peut bâtir un système de catégorisation et de hiérarchisation dans lequel l'Autre est vu comme inadéquat, moins avancé, ou plus bas dans une échelle que l'on crée soi-même. Au cours de l'histoire, on a fait valoir la raison ou la nature pour entériner les hiérarchies et justifier leur caractère inévitable. À titre d'exemple, on peut se souvenir de l'époque où l'on a voulu prouver qu'il existait une hiérarchie entre les races. Certaines étaient plus avancées, plus intelligentes, d'autres étaient tout en bas de l'échelle. (Gould, 1997). Dans son livre Gould explique la façon dont s'y sont pris les scientifiques du XIX^e siècle afin de « démontrer » l'infériorité intellectuelle des Noirs et des Indiens, la craniométrie devant prouver de façon indubitable la supériorité des Blancs. Mais là encore, il ne faut pas perdre de vue ce que signifie le terme « les Blancs », on veut, bien sûr, dire « les hommes blancs ». Car dans le même élan, on a fait les mêmes mesures sur les femmes afin de les comparer aux hommes et on en est arrivé au résultat que les hommes, ayant des cerveaux plus gros, étaient forcément plus intelligents (ce qui, en fait, était le présupposé). (Ibid.)

Le concept de l'altérité n'a jamais été très loin du concept des races humaines. Du moins tel que le terme était compris lorsqu'il était socialement admis

que les races existaient. Si à l'heure actuelle il n'est plus politiquement correct de parler de races, l'idée de race continue à être utilisée de façon subtile ou non.

On ne dit plus la race noire, mais on dit « les Noirs », comme si cela faisait du partage d'une certaine caractéristique un groupe homogène. De même, on dit « les hommes » ou « les femmes », comme si cette dénomination devait désigner un ensemble cohérent de personnes dont les caractéristiques font qu'ils sont « naturellement » exclus du groupe opposé. Ces deux aspects de l'Altérité sont pensés par Jodelet :

« D'une part, « l'altérité du dehors » qui concerne les pays, peuples et groupes situés dans un espace et/ou un temps distants et dont le caractère « lointain » voire « exotique », est établi en regard des critères propres à une culture donnée correspondant à une particularité nationale ou communautaire ou à une étape du développement social et technoscientifique. D'autre part, « l'altérité du dedans », référant à ceux qui, marqués du sceau d'une différence, qu'elle soit d'ordre physique ou corporel (couleur, race, handicap, genre, etc.), du registre des mœurs (mode de vie, forme de sexualité) ou liée à une appartenance de groupe (national, ethnique, communautaire, religieux, etc.), se distinguent à l'intérieur d'un même ensemble social ou culturel et peuvent y être considérés comme source de malaise ou de menace. » (Jodelet, 2005 : 26)

Le concept d'altérité s'applique donc extrêmement bien à l'image des femmes au sein de la population humaine, car à peu près tout ce qu'on a pu dire ou écrire à propos des Noirs, des Indiens ou des peuples considérés « barbares » (à une certaine époque) peut s'appliquer à l'Autre en tant que femme. Comme en témoigne l'analyse de Gould :

« De toutes les comparaisons établies entre les groupes, c'est sur le cerveau des femmes, analysé dans ses rapports avec celui des hommes que Broca rassembla le plus de données. [...] Les groupes « inférieurs » sont interchangeable dans la théorie du déterminisme biologique. Ils sont sans cesse juxtaposés, et l'un sert de substitut à tous les autres -- car la proposition générale énonce que la société suit la nature et que le rang social découle de la valeur innée. » (Gould, op. cit. : 137)

Il y a donc d'un côté ceux qui peuvent se déterminer comme êtres génériques et de l'autre côté, ceux que l'on établit comme Autres, car chez ceux-ci on détermine des différences qui rendent impossible le fait de les envisager dans le même groupe que soi-même.

« [...] l'Autre est celui à qui je ne peux pas -- ou je ne veux pas -- m'identifier pour la raison qu'il nous manque des points communs, des appartenances communes, des lieux de rencontre possibles... L'altérité résulterait donc de ce constat : ce qui nous différencie est plus important que ce qui nous unit. » (Woźniakowski, 2008 : 255)

Lorsque Simone de Beauvoir indique que c'est la médiation qui crée l'Autre, cela ne s'applique pas à l'homme en tant qu'être humain masculin, car celui-ci étant la référence c'est le différent du générique qui sera l'Autre. Et ce soi masculin, qui semble exister de toute éternité, est le modèle à partir duquel on juge les non masculins : les femmes sont plus petites, sont plus faibles, manquent de rationalité, etc. On se retrouve donc entre soi, excluant le dissemblable et le créant tout à la fois. On se trouve aussi à définir et à redéfinir le soi masculin afin d'avoir non seulement une identité, mais aussi afin de circonscrire l'identité de l'Autre « [...] il est permis d'affirmer que l'altérité est le produit d'un double processus de construction et d'exclusion sociale [...] » (Jodelet, op. cit. : 43)

Il est alors permis de se demander comment, on peut ainsi bâtir un Autre qui ait un nombre incalculable de caractéristiques différentes des nôtres en dépit du fait qu'il existe effectivement quelques différences objectives (malgré que la science ne puisse tracer une ligne de démarcation qui justifierait une telle division entre soi et l'Autre.). Selon Roanet, il est tout à fait possible de bâtir l'Autre en prenant pour appui des mythes ancestraux. Ainsi, on bâtit l'Autre pour qu'il corresponde à une idée préconçue que l'on en a selon des associations d'idées non fondées sur la raison, mais sur des croyances. (Roanet, 2001)

Mais cette possibilité de création de l'Autre semble toujours émerger d'un contexte de déséquilibre des forces où celui qui a le plus de pouvoir crée l'Autre en poursuivant des buts (plus ou moins conscients).

«Le mauvais sauvage est [...] un fantasme ethnocentrique. Sa fonction est de justifier l'expansionnisme et le colonialisme européens, de même que la fonction du bon sauvage a été de critiquer les institutions de l'Europe. [...] Dans le mythe du mauvais sauvage, il projette sur l'Autre toutes les qualités indésirables qu'il ne peut accepter en lui-même. L'Autre est toujours déformé, soit en le rehaussant, soit en le rabaissant.» (Roanet, ibid. 10).

Il est possible de décalquer cette proposition de Roanet sur l'image des hommes et des femmes; on pourrait dire par exemple que : La volonté de maintenir la différenciation entre les sexes et les femmes dans l'éternelle position de l'Autre, est un fantasme androcentrique et que sa fonction serait de justifier le maintien du statu quo dans lequel les hommes ont toujours des privilèges que les femmes n'ont pas encore (comme par exemple l'accès au principaux postes du pouvoir politique et économique, la plus grande reconnaissance sociale pour des faits scientifiques, culturels et sportifs, etc.).

Mais quelle que soit l'origine ou le fonctionnement du mécanisme de création de l'Autre, dans la dualité homme/femme, très nombreux sont ceux qui adhèrent à l'idéologie qui crée l'un et l'autre comme des différents. Que l'un soit le générique et l'autre, l'Autre, ne semble pas faire de différence quant à l'obligation de se situer dans un des deux groupes. Chacun semble tout à fait prisonnier de la vision dualiste et réductionniste qui exige une identification claire du semblable et du dissemblable et

«Quand le sentiment de similitude de l'autre risque de conduire à une identification et une assimilation qui l'inscriront de plain-pied dans la matrice sociale, il devient nécessaire de construire et affirmer par tous les modes d'expression sociale, une altérité qui devient celle de tous ceux qui s'en sentent proches. Ainsi se multiplient les barrières matérielles et symboliques qui ne peuvent tenir debout que parce qu'elles s'étaient mutuellement. » (Jodelet, *ibid.* 42)

1.3- Les stéréotypes

Lorsqu'on parle d'hommes et de femmes, il est difficile de laisser de côté le concept de stéréotype.

Les stéréotypes ne sont pas quelque chose de simple à appréhender, car même si, en occident, on s'entend généralement sur le fait qu'ils existent, ils sont, tout de même, difficiles à définir. En effet le principe même du stéréotype étant de passer pour une vérité fondamentale, d'une part parce qu'il reproduit une partie de la réalité (souvent adaptée, tronquée ou déformée) et d'autre part, à cause de ce lien avec la réalité, il est souvent naturalisé et passe inaperçu en tant que construction sociale.

De plus, le stéréotype peut être fonction de ceux qui l'énoncent, le construisent ou le vivent, et du contexte dans lequel il se manifeste. (Leyens et al., 1996 : 31)

Finalement, si les stéréotypes sexuels sont souvent perçus négativement de la part des féministes, ils peuvent aussi dans un autre contexte être perçus positivement puisque « Le contenu des stéréotypes peut être plaisant ou déplaisant, flatteur ou dérogatoire, basé sur des observations correctes ou inexacts. Le processus de stéréotypisation est, par définition, une généralisation et peut être utile aussi bien que nuisible en fonction des conditions de son usage. » (*Ibid.* : 30)

1.3.1 Origine du concept

Autrement que dans le contexte de l'imprimerie¹, le terme « stéréotype » a été conceptualisé en tout premier par le journaliste Walter Lippmann. En 1922, il écrit *Public Opinion*, livre dans lequel il emploie pour la première fois le terme dans le sens qu'on lui accorde encore aujourd'hui pour définir des images prédéfinies que nous avons intégrées comme des vérités et qu'il nomme : les images dans nos têtes.

« The subtlest and most pervasive of all influences are those which create and maintain the repertory of stereotypes. We are told about the world before we see it. We imagine most things before we experience them. And those preconceptions, unless education has made us acutely aware, govern deeply the whole process of perception. They mark out certain objects as familiar or strange, emphasizing the difference, so that the slightly familiar is seen as very familiar, and the somewhat strange as sharply alien. They are aroused by small signs, which may vary from a true index to a vague analogy. Aroused, they flood fresh vision with older images, and project into the world what has been resurrected in memory. » (Lippmann (1922) 2008 : 89)

Lippmann avance l'hypothèse que nous utilisons des stéréotypes par souci d'économie d'effort. Nous mettons en relation les ressemblants et en faisons des identiques dans un processus actif. Selon lui c'est au sein de la famille et des institutions que nous apprenons les stéréotypes, et ce, dès l'enfance. Mais les stéréotypes ne semblent pas être des fins en soi, il reste, en effet, toujours la possibilité de définir ce que nous voyons et non de voir ce que nous avons défini, le tout dépendant de notre malléabilité. (ibid.)

Lippmann avance aussi l'idée que

« There is another reason, besides economy of effort, why we, so often, hold to our stereotypes when we might pursue a more disinterested vision. The systems of stereotypes may be the core of our personal tradition, the defenses of our position in society. They are an ordered, more or less consistent picture of the world, to which our habits, our tastes, our capacities, our comforts and our hopes have adjusted themselves. They may not be a complete picture of the world, but they are a picture of a possible world to which we are adapted. In that world people and things have their well-known places, and do certain expected things. We feel at home there. We fit in. We are members. We know the way around. There we find the charm of the familiar, the normal, the dependable; its grooves and shapes are where we are accustomed to find them. And though we have abandoned much that might have tempted us before we creased ourselves into that mould, once we are firmly in, it fits as snugly as an old shoe. » (Ibid. : 93)

¹ Au départ le stéréotype est un terme d'imprimerie. « Lorsque le mot a été formé en 1798, il désignait un bloc obtenu par le moulage d'une page entière d'un ouvrage composée en caractères mobiles et pouvant servir à plusieurs tirages. » (Leyens et al., op. cit. : 22)

De plus, ces stéréotypes ne sont pas non plus des images neutres, ce ne sont pas uniquement une manière simple de mettre de l'ordre dans le chaos, ou un raccourci, c'est aussi « [...] the guarantee of our self-respect; it is the projection upon the world of our own sense of our own value, our own position and our own rights. The stereotypes are, therefore, highly charged with the feelings that are attached to them. They are the fortress of our tradition, and behind its defenses we can continue to feel ourselves safe in the position we occupy. » (Ibid. : 94)

Des caractéristiques du stéréotype, Lippmann dit qu'il précède la raison, que ce qui est perçu est déjà caractérisé avant même d'atteindre l'intelligence. Le stéréotype s'impose comme une vérité par-dessus l'évidence alors même que l'on voudrait s'assurer de son existence. Si l'expérience que l'on vit va dans le sens du stéréotype, elle le renforce pour une utilisation future, dans le cas contraire, il y a deux possibilités : Soit la personne est rigide dans ses croyances, et considère le cas comme une exception qui confirme la règle, soit la personne est malléable et se permet de modifier son image mentale et par le fait même transforme le stéréotype. (Ibid. : 96)

Malgré le fait que nous acceptons les stéréotypes comme étant la réalité, celle-ci n'est pas nécessairement celle que nous voudrions qu'elle soit, mais seulement celle que nous nous attendons qu'elle soit. (Ibid. : 100)

Malgré tout ce que Lippmann dit des stéréotypes, il conclut que le processus n'est pas nécessairement erroné. (Leyens et al., op. cit. : 23) Cependant ses successeurs mettront en exergue le côté négatif des stéréotypes et récupéreront l'idée d'erreur de perception, ceci ayant pour conséquence de limiter les stéréotypes à l'aspect cognitif. (Ibid.) Les auteurs soulignent la différence d'interprétation avec la pensée originale de Lippmann puisque celui-ci avait « [...] suggéré que les stéréotypes trouvent leur origine dans la société [...] ». (Ibid.)

Ces auteurs ajoutent :

« Il est [...] frappant de constater à quel point Lippmann a anticipé un grand nombre des idées actuelles dans le domaine. Pour lui, les gens sont des observateurs actifs de la réalité. Ils ne sont pas seulement modelés par elle, ils l'affectent aussi. Ce processus de filtrage n'est pas anormal, ni nécessairement erroné. Il porte aussi des valeurs. » (Ibid.)

1.3.2 Visions contemporaines

Les préoccupations de Lippmann², lorsqu'il fait état des stéréotypes, sont principalement illustrées par des faits sociaux de son époque : les relations avec les Allemands, les relations entre les pays européens, les Américains ou des relations entre classes économiques. Si tous ces exemples peuvent toujours aujourd'hui servir d'illustrations pour les stéréotypes, le concept a cependant été largement récupéré depuis pour qualifier certaines images véhiculées par la société concernant les hommes et les femmes.

Selon de nombreux chercheurs en science sociale les stéréotypes sont un outil permettant soit de justifier la naturalisation (ou selon le terme modernisé, une biologisation) des différences (par exemple : Nelson et Robinson, 2002; Gould, 1997), soit de maintenir le statu quo : « One function of stereotype is to bolster the status quo, so it is not surprising that dominant groups are stereotypically credited with more competence and intelligence than subordinate groups are, and that groups with low social power are more likely to be stereotyped as emotional and incompetent than their higher power counterparts are. » (Lips, op. cit. : 4)

Les stéréotypes sont décriés par les minorités visibles ou la majorité invisible parce qu'elles les considèrent comme des visions réductrices de ce que sont les personnes individuellement, que cela diminue ou élimine les différences intragroupe et augmente ou exacerbe les différences intergroupes, et ce, même si les deux genres de différences peuvent être objectivement observées.

Selon Leyens et al., les stéréotypes sont des

« [...] croyances partagées concernant les caractéristiques personnelles, généralement des traits de personnalité, mais souvent aussi des comportements, d'un groupe de personnes. [...] Utiliser un stéréotype donné revient à considérer que tous les membres d'une catégorie telle qu'un groupe ethnique partagent les attributs contenus dans le stéréotype. Par exemple, les Allemands sont ordonnés, travailleurs et intelligents. D'autre part, le processus de stéréotypisation des individus consiste à leur appliquer un jugement -- stéréotypique -- qui rend ces individus interchangeables avec les autres membres de leur catégorie. Par exemple, Yanelia est une introvertie et présente donc tous les comportements typiques des introvertis. » (op. cit. : 24)

² Pour Lippmann, la réalité est très complexe, trop même pour être appréhendée en son entier par le commun des mortels, pour cette raison, chacun se bâtit un pseudo-environnement simplifié. Chacun se construit des cartes (stéréotypes) afin de traverser confortablement la réalité. (Lippmann, op. cit. : 27) Comme Lippmann était journaliste, les faits sociaux dont il fait mention sont souvent en rapport avec la politique, les personnages célèbres du moment, la guerre ou des faits sociaux qui pourraient avoir fait l'objet d'articles dans la presse de son époque.

Mais « Le stéréotype présente un double avantage : 1) celui d'être l'expression folklorique et spontanément accessible d'une grammaire de reconnaissance, 2) celui de faire partie de ces normes diffuses, empreintes du sceau de l'acceptabilité et sémantisées dans des usages quotidiens. » (Khouri, 1990 : 203)

Il est cependant difficile de tracer une ligne claire entre ce qu'on considère être le stéréotype et ce qui fait partie de la réalité, car « [...] beaucoup de stéréotypes s'enracinent dans la réalité, même s'ils en constituent une exagération ou sont dépassés par la réalité qui a contribué à leur développement. » (Leyens et al., op. cit. : 29).

Le stéréotype a cela de pernicieux qu'il peut être représentatif de certaines caractéristiques d'une partie de la population visée ou faire partie de certains aspects du comportement des personnes visées dont on dit qu'il sont représentatifs. Ainsi, le stéréotype «[...] donne l'impression, et la satisfaction, à qui le prend comme caution de prolonger l'ordre naturel dans l'ordre social. » (Khouri, op. cit.)

Mais comme pour toutes les tendances à la généralisation ou pour tout trait dont on dit qu'il est représentatif d'un groupe en particulier, cette tendance ou ce trait se retrouve également chez le groupe non visé par le stéréotype. Par exemple si l'on dit que les hommes sont forts, il est tout de même assez aisé de trouver non seulement des femmes qui soient fortes (et/ou plus fortes que certains hommes), mais aussi des hommes qui ne soient pas forts (et/ou moins forts que certaines femmes). Mais ces faits ne sont soit jamais pris en considération lors de l'utilisation de stéréotypes, soit ils sont minimisés.

On peut alors se demander si certaines caractéristiques du stéréotype ne sont pas, justement, des observations objectives, comme, par exemple le fait que l'on dise que les hommes soient plus grands que les femmes. Afin d'appuyer (de prouver) le fait que les hommes sont considérés plus grands que les femmes, on peut faire appel aux statistiques et en particulier aux moyennes. Pour cet exemple particulier, les hommes québécois sont en moyenne plus grands que les femmes. Selon l'institut de la Statistique du Québec, l'homme québécois moyen mesure 177,5 cm, la femme québécoise moyenne mesure 164 cm (Institut de la Statistique du Québec, 2007). C'est un fait.

C'est alors que se posera la question difficilement contournable de la signification statistique. En effet, les stéréotypes reposent parfois (mais pas toujours) sur un fait empiriquement observable, comme, par exemple le fait que les hommes

soient plus grands que les femmes. Les statistiques le prouvent, c'est-à-dire que la moyenne des hommes est plus élevée que celle des femmes et que ceci est statistiquement significatif, c'est-à-dire que le résultat a très peu de chance d'être dû au hasard. Cependant, si statistiquement parlant un résultat est significatif, cela ne peut certainement pas être garant du fait que le résultat est lui-même socialement significatif. De même, ça ne justifie nullement le fait de penser que les hommes sont plus grands que les femmes, car la différence étant très petite, il est tout à fait courant, ordinaire et normal pour des hommes de côtoyer des femmes plus grandes qu'eux et vice versa.

De plus, on peut aussi se demander ce que l'on veut prouver lorsqu'on établit de telles moyennes. En effet on pourrait vouloir savoir par exemple la taille des individus faisant partie du groupe le plus homogène et estimer ce groupe à 50% de la population, puis faire la moyenne de ce groupe. On aurait ainsi la taille moyenne générale la plus courante au sein de la population et considérer que le reste de la population n'est pas représentatif, car marginal. Au Québec, on arriverait à un chiffre tournant entre 162 et 169 cm. Ce serait aussi un fait, car c'est réel. Le Québécois moyen a cette taille et ce, quel que soit son sexe.

Ce qui revient à se poser des questions sur la valeur des statistiques en tant qu'outil (parmi d'autres) servant au maintien des stéréotypes, par le fait que les personnes qui les conçoivent ne sont pas neutres et aussi par le fait que la culture au sein de laquelle on les élabore n'est pas neutre elle non plus.

Le fait de comptabiliser les différences entre les hommes et les femmes et d'en faire des moyennes que l'on peut comparer, fait fi des ressemblances intersexes qui sont parfois très grandes et des variations intrasexe qui sont règle générale très grandes elles aussi.

Cette facette est importante pour l'élaboration du stéréotype. En effet, il importe d'uniformiser la perception des groupes tels qu'ils sont socialement bâtis afin de leur donner une existence réelle. Pour y parvenir, il faut, à chacun, se soumettre à un processus de mise en application du stéréotype pour faire en sorte que l'image que l'on donne de soi corresponde au groupe auquel on appartient (ou désire appartenir).

Selon l'étude de Prentice et Carranza (2002, dans Lips 2008, op. cit.), les stéréotypes ne sont pas uniquement descriptifs, mais ils sont aussi prescriptifs et proscriptifs. Selon le genre d'une personne, elle doit, peut, ne devrait pas ou ne doit

pas avoir tel ou tel comportement ou caractéristique. Par exemple, un homme doit être athlétique, une femme intéressée par les enfants, un homme peut être amical, une femme mature, un homme ne devrait pas être jaloux, une femme naïve, un homme ne doit pas être émotif et une femme contrôlante (Voir le tableau Annexe I).

Le problème dans une dichotomisation des attentes et des comportements qui s'y rattachent, c'est l'obligation de s'y conformer parce que

« [...] any movement away from the stereotype of one group is, by definition, a movement toward that of the other group. For instance, a man who acts less rational than the male stereotype is seen not only as less masculine but as more feminine; a woman who acts less emotional than the female stereotype is viewed not only as less feminine but as more masculine. » (Lips, op. cit. : 3)

Cette obligation étant toujours relative à notre désir de ressembler ou non au stéréotype de genre en vigueur dans notre culture. Mais le désir est généralement assez fort même si parfois la chose est impossible. Si par exemple, un homme ne mesure que 155 cm. Il sera considéré petit et donc il pourra remettre en cause son image de lui-même et sa masculinité ou même sa virilité. S'il ne le fait pas, d'autres le feront pour lui, ce qui pourrait lui donner plus de difficulté pour trouver une conjointe par exemple.

Malgré leur apparente rigidité, les stéréotypes sont toujours en mouvement car ils sont créés par les membres de la société, ainsi ils évoluent avec elle, mais toujours dans le cadre des limites qu'on leur impose en les créant. (Lips, ibid.)

Car selon Leyens et al., les stéréotypes peuvent être de deux sortes, ceux que l'on crée soi-même afin de correspondre à une attente culturelle (ou familiale, sociale, etc.), et ceux qui sont créés et véhiculés pour et par la culture. Ils estiment, en effet, que les stéréotypes ne sont pas également partagés, mais que c'est le degré de consensus social sur des stéréotypes individuels qui en font des stéréotypes sociaux partagés (op. cit. : 25), même s'ils considèrent que le processus de stéréotypisation est individuel (Ibid. : 26).

En conclusion, il est possible de dire que les stéréotypes ne reposent pas sur une observation scientifique et objective de la réalité même s'ils peuvent reposer parfois sur une observation empirique et personnelle d'une certaine réalité. Le stéréotype repose généralement sur une association d'idée dépendante de la socialisation individuelle de chacun, du contexte dans lequel il peut s'exprimer et sur un environnement social et culturel au sein de laquelle évoluent ceux qui jugent.

Il est aussi possible de dire que les stéréotypes peuvent être soit positifs soit négatifs, dépendant des mêmes critères que ceux énoncés ci-dessus.

1.4 Définition des concepts : Différence et similitude

1.4.1 Considérations générales sur les différences

La différence n'est souvent pas pensée en tant que concept plutôt que comme une évidence chez de nombreuses personnes et parmi elles de nombreux scientifiques comme par exemple Geary : « There is no longer any question whether men and women differ in patterns of cognitive abilities or in aspects of brain organization; today scientists are focused on the origin, magnitude, and practical importance of these differences. » (Geary, 2010 : 345). D'ailleurs l'entièreté de l'ouvrage de Geary s'efforce de faire le point sur toutes les différences possibles entre les êtres humains, du moins en ce qui concerne la biologie et la psychologie, faisant ensuite des liens avec les comportements qui selon lui en découlent.

De façon plus générale, ce qui est blanc n'est pas noir et inversement, chacun peut percevoir les différences, mais toutes n'ont pas le même intérêt. La différence en tant que concept n'offre même pas un intérêt pour les auteurs qui ont dirigé le *Dictionnaire de l'ethnologie et de l'anthropologie* (Bonte et al., 2004). Il n'y a aucune entrée pour le concept de différence et ce qu'il représente.

Bien sûr l'idée de différence peut s'appliquer à tout ce qui nous entoure dans la vie quotidienne et qui a tout de même des points en commun, comme, par exemple : les légumes qui sont différents des fruits, l'hiver qui est différent de l'été, le cinéma qui est différent des livres. On peut aussi dire que l'hiver est différent du cinéma, mais, malgré que ceci soit vrai, cette comparaison est somme toute inutile parce qu'évidente et qu'il n'existe entre eux pas de points communs. Donc toutes les différences ne soulèvent pas les passions et ne sont pas remises en question.

Cependant, il est intéressant de se demander si toutes les catégories qui sont si courantes à nos yeux ne sont pas objet d'interprétation, d'ajustement ou de controverse. Par exemple dans notre contrée nordique, nous avons une idée claire de ce sont l'été et l'hiver. L'été est la saison chaude. Les plantes poussent et les êtres humains cherchent de l'ombre ou un endroit pour se baigner lorsqu'ils ne sont pas au travail. L'hiver est la saison froide. Les plantes sont au repos, la neige couvre le sol et les gens s'emmitouffent chaudement pour se prémunir du froid. La différence est flagrante et il serait surprenant que quelqu'un remette en question la

différence entre les deux saisons. Cependant, en Australie, l'hiver est la saison chaude et l'été la saison froide et dans certains autres pays il n'y a pas quatre saisons et on sépare l'année en saison sèche et mousson ou encore d'autres divisions en fonction de la réalité locale. Ainsi, le calendrier républicain, imposé en France en 1792 (Référence), qui comportait par exemple les mois de Pluviôse (période des pluies) et Fructidor (période des fruits) (Référence), n'aurait pu être imposé universellement, puisqu'il n'était représentatif que d'une réalité locale, et ce même si la Révolution française avait des prétentions à l'universalité.

D'autres catégories ne sont pas reliées à des réalités locales et peuvent tout de même porter à confusion ou à interprétation.

Par exemple les tomates sont-elles des fruits ou des légumes ? En fait, elles sont les deux, le tout dépendant du point de vue où l'on se place. D'un point de vue botanique ce sont des fruits, d'un point de vue culinaire, ce sont des légumes. (Référence)

Les différences semblent donc être assujetties aux catégories auxquelles elles font références, et surtout aux notions qui les définissent, afin de classer, d'opposer ou de séparer.

1.4.2 Considérations générales sur les similitudes

Il est très difficile d'aborder la notion de similitude parce qu'elle disparaît bien souvent sous le sceau de la normalité. Il est, en effet, possible de se demander quel est l'intérêt de se pencher sur le semblable, puisque théoriquement, chacun des semblables est interchangeable puisqu'ils possèdent tous les mêmes qualités qui en font des semblables.

En réalité ce n'est pas sur le semblable qu'il faut se pencher, mais plutôt bien sur la notion de similitude, car ce qui identifie les semblables, ce sont leurs similitudes alors que ce qui sépare les différents sont justement leurs différences.

Il convient donc de différencier, différence de similitudes afin de pouvoir classer les uns comme semblables, les autres comme différents.

Si la chose est simplement exprimée, elle est beaucoup plus difficilement appliquée, comme l'exemple des tomates présenté au point précédent qui montre que selon certains critères, on peut être classé comme semblable et selon d'autres critères on peut être classé comme différent. Le tout est alors de savoir, sur quoi on se base pour établir les critères et la justification du choix de critères, et parfois, les

buts poursuivis quand on invoque cette justification, car ils peuvent parfois, sous le sceau de l'évidence, être en réalité des préjugés inavoués.

C'est cette possibilité qui donne toute sa complexité à la notion de similitude tout comme à celle de différence. On en vient en effet à pouvoir considérer que le semblable peut en réalité être un différent et vice versa, selon les critères retenus pour l'analyse.

1.4.3 Les catégories

Quels que soient les cultures ou les groupes humains, on classe ce qui existe dans notre environnement.

« La tendance actuelle des études sur le comportement des organismes vivants est de considérer que classer les éléments de l'environnement est un aspect fondamental de leurs qualités adaptatives. L'homme le fait de manière spécifique dans le cadre de pratiques techniques et symboliques, d'une part par une mise en ordre de l'ensemble des objets de l'environnement et l'attribution de termes d'appellation. D'autre part par une catégorisation d'éléments appartenant à des domaines différents, en établissant entre eux des corrélations de type analogique, symbolique et métaphorique. » (Friedberg dans Bonte et al., op. cit. : 153)

Il semble donc naturel à l'être humain d'établir des catégories qui différencient les éléments présents dans l'environnement. D'après Friedberg c'est une opération de « mise en ordre » et « d'appellation » suivie d'une opération de « catégorisation ». L'étape de catégorisation étant celle qui fait intervenir divers éléments d'ordre intellectuel et/ou culturel.

L'auteure fait plus loin la distinction entre la classification effectuée par les scientifiques et la classification effectuée par les non-scientifiques. Elle en dit :

« La différence fondamentale entre les classifications populaires et la classification scientifique est que cette dernière correspond à une volonté délibérée d'instituer un ordre, alors que les premières sont le reflet d'opérations rarement explicitées et qui sont exécutées au fur et à mesure des besoins. » (Ibid. : 154)

Il s'agit bien sûr là d'une comparaison qui ne diminue en rien le fait que les êtres humains cherchent à faire des catégories en dépit du fait que celles-ci soient parfois plus ou moins obscures pour ceux qui les étudient et qui ont établi une logique en fonction de laquelle ils cherchent à les comprendre ou les interpréter. Cette logique même étant parfois l'obstacle pouvant mener à la compréhension de la catégorie dans le contexte où elle est présente.

C'est donc par le biais de la création de catégorie que l'être humain se place en juge afin de discriminer ce qui fait partie de la catégorie de ce qui n'en fait pas partie, et ce, sur la base de critères qui peuvent lui paraître évidents, mais qui peuvent laisser déconcerté quelqu'un ne partageant pas les mêmes connaissances empiriques de la vie.

C'est à propos de cette compréhension de la nature des catégories d'autres cultures par les professionnels de l'étude de l'Autre que Friedberg dit : « [...] l'ethnologue ne dispose souvent, pour [...] saisir [le phénomène classificatoire] que du seul système d'appellation. » (Ibid.). La logique des Uns n'étant pas toujours la logique des Autres, certaines catégories chez les premiers peuvent ne pas être des catégories chez les seconds ou les catégories étroitement séparées chez les premiers peuvent se trouver tout à fait éclatées dans le système de classification des seconds ou même se trouver mêlées à d'autres catégories qui rendent la compréhension difficile pour qui n'est pas connaissant de ce système.

Conclusion :

Même s'il est possible de différencier et d'opposer comme différent à peu près tout ce qui nous entoure, il semblerait que la différence à laquelle on accorde de l'importance est celle qui peut être remise en question, celle-ci menant à un questionnement sur la légitimité des catégories en cause.

Dans un tel contexte, il semble alors très difficile d'établir une frontière solide entre similitude et différence. On pourrait même en arriver à penser que similitudes et différences sont une seule et même chose.

2- Cadre théorique

2.1- L'habitus

2.1.1 Les conditions préexistantes

Naître dans une société donnée dans une culture donnée n'est pas sans conséquence. Chaque personne, naissant dans un groupe humain, se trouve confrontée à de l'Histoire ou même à des Histoires. Il y a l'Histoire politique, l'Histoire économique, l'Histoire culturelle et dans chacune se trouve inévitablement intégrée l'Histoire des relations de genre.

Un passé historique lie les individus à des pratiques qui préexistent à leur naissance et leur survivront se régénérant d'elles-mêmes de par le simple fait de leur utilisation par les membres de la communauté qui reconnaissent souvent à ces pratiques une valeur de normalité. « [...] elles paraissent comme allant de soi, naturelles, et universelles. » (Bourdieu, 2003 : 80) On ne naît donc pas dans un univers neutre au sein duquel on pourrait déployer nos potentialités. On naît au sein d'un réservoir de connaissances et de pratiques préintégrées qu'il nous revient d'actualiser afin que se perpétue une façon de vivre qui est propre au groupe auquel nous nous identifions ou au sein duquel nous sommes situés. « On n'est jamais un être humain à l'état pur. À peine né, et parfois même avant grâce à l'échographie, le nouvel être humain se voit assigner un principe d'identité qui le distinguera à vie de l'autre moitié de l'humanité. Il lui faudra s'y soumettre tout au long de l'existence. » (Baudelot, Establet, 2007 : 41).

Ces connaissances et ces pratiques n'ont pas d'existence en soi, elles n'existent que parce qu'elles sont situées et produites dans un environnement donné par les gens qui y trouvent une place. Cet environnement pourrait être considéré comme une catégorie sociale.

2.1.2 Les catégories sociales

Dépendant des catégories sociales que l'on observe, on peut évaluer qu'il existe plusieurs ensembles de comportements qui leur correspondent, Bourdieu nomme *champ* chacune des catégories sociales dont il dit

« Dans un champ, les agents et les institutions luttent, suivant les régularités et les règles constitutives de cet espace de jeu (et, dans certaines conjonctures, à propos de ces règles mêmes), avec des degrés divers de force et par là, des possibilités diverses de succès, pour

s'approprier les profits spécifiques qui sont en jeu dans le jeu. Ceux qui dominent dans un champ donné sont en position de le faire fonctionner à leur avantage, mais ils doivent toujours compter avec la résistance, la contestation, les revendications, les prétentions, « politiques » ou non, des dominés. » (Bourdieu, 1992 : 78).

Bourdieu parle souvent des classes économiques comme champs, il parle aussi de la classe politique, mais il n'est certainement pas faux de penser au genre comme un champ au sein duquel s'affrontent les individus et dans lequel les jeux de pouvoir sont très présents.

Cependant, les champs ne sont pas des entités fixes et définitives leurs frontières sont mouvantes sans cesse en redéfinition. Jamais créés, jamais planifiés, les champs semblent être une cogénération sociale comme si les joueurs s'entendaient pour faire en sorte que le champ (ou le jeu) persiste afin qu'ils y aient une place familière par laquelle ils se définissent et ce en dépit du fait que sa persistance n'implique pas une possibilité d'élimination, mais simplement des possibilités de transformation.

« Tout champ constitue un espace de jeu potentiellement ouvert dont les limites sont des *frontières dynamiques*, qui sont un enjeu de luttes à l'intérieur du champ lui-même. Un champ est un jeu que nul n'a inventé et qui est beaucoup plus fluide et complexe que tous les jeux qu'on peut imaginer. » (Ibid. : 80)

Malgré le fait que la pérennité du champ se fasse de concert entre tous, chaque joueur tend soit à transformer ou modifier le champ, soit à agir afin de tenter d'assurer sa persistance tel qu'il est. Bourdieu voit là le jeu des rapports de forces entre ceux qui retirent des privilèges du champ tel qu'il existe et ceux qui tendent à transformer le rapport de force qu'ils jugent désavantageux pour eux. Le « [...] champ d'action socialement construit [est un lieu] où les agents dotés de ressources différentes s'affrontent pour conserver ou transformer les rapports de force en vigueur. » (Bourdieu, 2001 : 72)

L'avènement du féminisme permet d'exemplifier cette redéfinition des champs, en ce que les rapports de forces ont été modifiés, mais le champ lui-même demeure, et ce, en dépit du fait qu'on ait pu voir un certain réagencement du pouvoir en son sein.

Malgré tout, même la notion de lutte et de rapport de force ne peut être considérée comme une prédiction du comportement qu'aura ou n'aura pas un dominant ou un dominé au sein du même champ. Comme le rapporte Löwy « Un

groupe discriminé qui a intériorisé la discrimination peut prendre une part active à sa perpétuation et réprimer les membres du groupe qui se révoltent contre les pratiques discriminatoires. » (Löwy, op. cit. : 238). Ainsi le champ des rapports de genre est loin d'être un lieu où la dichotomie simplifie les choses, au contraire, il permet de faire état de toutes les subtilités qui peuvent découler d'une socialisation particulière en fille ou en garçon et de la combinaison des habitus.

2.1.3 Les modèles de comportement

À chacune des catégories correspond un ensemble plus ou moins hétérogène d'obligations de comportements et de pratiques, ces ensembles forment le corps de l'habitus tel que décrit par Bourdieu :

« Les conditionnements associés à une classe particulière de conditions d'existence produisent des habitus, systèmes de dispositions durables et transposables, structures structurées prédisposées à fonctionner comme structures structurantes, c'est-à-dire en tant que principes générateurs et organisateurs de pratiques et de représentations qui peuvent être objectivement adaptées à leur but sans supposer la visée consciente des fins et de la maîtrise expresse des opérations nécessaires pour les atteindre, objectivement « réglées » et « régulières » sans être en rien le produit de l'obéissance à des règles, et, étant tout cela, collectivement orchestrées sans être le produit de l'action organisatrice d'un chef d'orchestre. » (Bourdieu, 1980, op. cit. : 88)

L'habitus, c'est la construction sociale de notre façon de penser et d'agir dans un champ donné. L'habitus se bâtit sur nos expériences de vie. Celles-ci modèlent notre esprit tout autant que nos corps. L'ensemble étant appelé par Bourdieu un « Système de dispositions » (Ibid. : 88).

Les dispositions affectent le corps et l'esprit qui les intériorise de façon généralement inconsciente. Ces dispositions peuvent être des façons d'agir, de se comporter, de penser, de percevoir, d'interpréter, de ressentir, etc., qui sont modelées par le vécu d'une personne dans son environnement social spécifique, de ce fait, chacun est acteur au sein d'un jeu qui permet le renouvellement du champ, par le changement ou le non-changement. « La notion d'habitus a été inventée [...] pour rendre compte de ce paradoxe : des conduites peuvent être orientées par rapport à des fins sans être consciemment dirigées vers ces fins, dirigées par ces fins. » (Bourdieu, 1987, op. cit. : 20)

Les dispositions de l'habitus sont plutôt résistantes au changement ce qui a pour effet d'offrir une certaine continuité au cours de la vie, mais aussi une unité de style entre les personnes partageant le même champ social, ou comme dirait

Bourdieu, qui jouent le même jeu. « Pour qu'un champ marche, il faut qu'il y ait des enjeux et des gens prêts à jouer le jeu, dotés de l'habitus impliquant la connaissance et la reconnaissance des lois immanentes du jeu, des enjeux, etc. » (Bourdieu, 1980, op. cit. : 114).

Ces dispositions sont transposables ce qui implique que ce qu'une personne apprend dans un certain contexte, elle pourra à loisir l'appliquer dans un contexte différent. (Bourdieu, 1987, op. cit. : 147)

Mais l'habitus n'est pas un ensemble d'habitudes « L'habitude est considérée spontanément comme répétitive, mécanique, automatique, plutôt reproductive que productrice. Or, je voulais insister sur l'idée que l'habitus est quelque chose de puissamment générateur. » (Bourdieu, 1980, op. cit. : 134). Ainsi, s'il est persistant l'habitus n'est pas immuable, il peut évoluer ou changer selon certaines circonstances et en fonction de nouvelles expériences, il peut être modelable et il n'est pas inhabituel de voir une personne modifier son habitus suite au vécu de nouvelles expériences, si les circonstances se prêtent au changement.

« L'habitus n'est pas le destin que l'on y a vu parfois. Étant le produit de l'histoire, c'est un système de dispositions ouvert, qui est sans cesse confronté à des expériences nouvelles et donc sans cesse affecté par elles. Il est durable, mais non immuable. Cela dit, je dois immédiatement ajouter que la plupart des gens sont statistiquement voués à rencontrer des circonstances accordées avec celles qui ont originellement façonné leur habitus, donc à voir des expériences qui viendront renforcer leurs dispositions. » (Bourdieu, 1992, op.cit. : 108)

Ce qui fait que les dispositions de l'habitus sont souvent autoréalisatrices, en effet on peut dire que selon Bourdieu, la plupart du temps, on veut ce que l'on peut et l'on ne veut pas ce que l'on ne peut pas : « [...] les pratiques les plus improbables se trouvent exclues, avant tout examen, au titre d'impensable, par cette sorte de soumission immédiate à l'ordre qui incline à faire de nécessité vertu, c'est-à-dire à refuser le refusé et à vouloir l'inévitable. » (Bourdieu, 1980, op. cit. : 90), et ce que l'on a déjà expérimenté conditionne ce que l'on voit comme possible (ibid.) ainsi, le passé garantit l'avenir.

Mais contrairement aux croyances naturalistes ou biologisantes, il n'existe aucun grand architecte derrière la façon dont les gens se comportent. Ils font simplement ce qu'ils ont à faire, de par leur habitus, sans avoir l'impression ni de se soumettre à une quelconque volonté autre que la leur propre, ni à un arrangement qui serait préalable à ce qu'ils vivent, et très souvent, ils n'ont pas non plus la

connaissance ou l'impression de participer à la perpétuation d'un état de fait. Ils ne font qu'être sans arrière pensée, presque sans volonté, car leurs comportements ne sont pas décidés ou réfléchis. « Si cette contrainte [extérieure à la personne elle-même] est suffisamment bien intériorisée, elle peut ne pas être ressentie comme telle, mais au contraire comme l'expression d'un caractère personnel [...] » (Bereni, Chauvin, Jaunait, Revillard, 2008 : 75).

Par exemple, il est courant de penser que les femmes (et les filles) ne sont pas douées pour les mathématiques malgré que les statistiques prouvent le contraire. « La variation sensible des écarts entre les sexes selon les pays suggère que les différences entre les jeunes hommes et les jeunes femmes ne donnent pas forcément lieu à des différences de performance et que des politiques et pratiques adaptées peuvent remédier à ce que l'on a longtemps considéré comme des conséquences normales des différences de centres d'intérêt, de styles d'apprentissage, voire de capacités intrinsèques entre les deux sexes. » (OCDE, 2007 : 349). Mais comme la société et leur environnement ne perçoivent pas les filles comme potentiellement bonnes en mathématiques, celles-ci ne s'orientent que très rarement vers des filières devant les mener à des études en mathématique ou vers les sciences pures. On pourrait donc penser que

« Les filles incorporent, sous forme de schèmes de perception et d'appréciation difficilement accessible à la conscience, les principes de la vision dominante qui les portent à trouver normal, ou même naturel, l'ordre social tel qu'il est et à devancer en quelque sorte leur destin, refusant les filières ou les carrières d'où elles sont exclues, s'empressant vers celles auxquelles elles sont en tout cas destinées. » (Bourdieu, 1998, op. cit. : 131)

Cependant, Bourdieu ne considère pas l'habitus comme un destin (Bourdieu, 2001, op.cit. : 89), ce sont plutôt les joueurs qui le perçoivent ainsi à cause du fait qu'ils ne voient pas leur propre participation active à la construction de l'habitus et au maintien des champs tels qu'ils sont.

2.2- La valence différentielle des sexes

Les êtres humains vivent en général dans des sociétés où les hommes et les femmes sont perçus différemment. De plus, la valeur sociale des uns et des autres n'est ni égale, ni équivalente.

Cette non-équivalence de statut a provoqué en occident, un mouvement des femmes afin de tenter d'y mettre fin. Le féminisme est né de la colère ou de la

frustration des femmes à sentir que leur société les percevait et leur renvoyait l'image d'êtres humains incomplets, imparfaits, inadéquats ou inférieurs et de tout ce qui découlait de tels présupposés. Parmi ces conséquences on peut noter, par exemple, l'incapacité juridique et politique des femmes, la possibilité limitée de posséder des biens en propre et/ou d'en disposer à leur guise, l'impossibilité d'hériter au même titre que leurs frères, l'impossibilité d'accéder à des postes à statut élevé tant en ce qui a trait à l'entreprise privée qu'en ce qui a trait à la politique, la soumission au mari.

De très nombreuses sociétés ont créé un modèle de l'être humain parfait et ce modèle archétypal existe encore aujourd'hui : « [...] l'homme représente à la fois le positif et le neutre au point qu'on dit en français « les hommes » pour désigner les êtres humains [...]. La femme apparaît comme le négatif si bien que toute détermination lui est imputée comme une limitation, sans réciprocité. » (Beauvoir, op. cit. : 14). L'idée que l'homme puisse-t-être l'être humain de référence remonte loin dans le temps. Les femmes, elles, devaient se contenter de n'en être que de pâles reflets. En occident, les Grecs de l'antiquité avaient déjà une idée assez précise de la valeur qu'ils désiraient leur accorder, « La femelle est femelle en vertu d'un certain *manque* de qualités. [...] Nous devons considérer le caractère des femmes comme souffrant d'une déféctuosité naturelle. » (Aristote dans Beauvoir, op. cit : 15)

Il est donc raisonnable de se demander pourquoi, ou comment un tel état de fait peut exister.

2.2.1 Le naturel

L'idée que les hommes et les femmes puissent être naturellement ce qu'ils sont est une très ancienne idée. Qu'ils aient été créés par leur dieu -- par exemple dans le mythe judéo-chrétien de la Genèse, c'est le dieu qui crée les deux premiers humains -- ou qu'ils aient été créés par la nature, les êtres humains ont souvent été pensés comme ayant des caractéristiques différentes provenant de leur nature profonde, innée. Les mythes et les histoires sacrées de nombreuses religions indiquent clairement ce que sont les hommes et les femmes de par la place et l'importance relative de chacun au sein des histoires. On peut voir les présupposés et les préjugés culturels implicites dans les actions que les auteurs de ces mythes font poser à chacun, comme une confirmation d'un état de fait : « C'est que le mythe ne parle pas de l'Histoire : il véhicule un message. Sa fonction est de légitimer l'ordre social existant. » (Héritier, 1996, op. cit. : 218)

Plusieurs traditions racontent comment les femmes avaient du pouvoir sur les hommes, mais à cause de leur manque de jugement, de sagesse, ou d'une autre qualité, les hommes ont été obligés, ou ont été amenés à prendre le pouvoir sur elles, chose qui implique inévitablement que ces mêmes hommes possèdent naturellement ce qui manquait aux femmes. Comme, par exemple dans le mythe judéo-chrétien de la chute du Paradis. Au départ, Adam et Ève semblent égaux, même si Adam a été créé le premier et Ève à partir de sa côte (Source : Genèse 2)³. Ève commet une erreur, Adam la copie, pour cela il aura le pouvoir sur elle, car l'auteur du mythe considère pire le fait que ce soit elle qui se soit laissée tenter par le démon, alors qu'Adam ne s'est laissé tenter que par Ève (ibid. : Genèse 3, 12 à 17) malgré le fait qu'en agissant ainsi il désobéit à un ordre explicite de son dieu s'adressant à lui seul puisque lors de cette interdiction Ève n'était pas encore créée (ibid. : Genèse 2, 17). Héritier résume les mythes des traditions Ona, Baruya, Dogon, véhiculant la même idée. Chez les Ona les hommes étaient soumis à leurs femmes et les servaient. Celles-ci avaient le pouvoir et s'en servaient mal. Les hommes ont donc pris le pouvoir. Chez les Baruya, les femmes ont créé l'arc (mais s'en servent mal (Héritier, 1996, op. cit.: 225)) et la flûte cérémonielle. Les hommes ont volé la flûte dans la hutte menstruelle, depuis ce jour ils dominent les femmes. Chez les Dogons, les hommes s'emparent aussi d'objets particuliers afin de s'assurer d'avoir du pouvoir sur les femmes. (Ibid. : 216-218) L'auteure ne dit pas que ce genre de mythes est universel, mais ils sont, en tout cas, représentatifs de la justification d'une prise de pouvoir par les hommes, qui, dans ces cas, vivent dans des sociétés très inégalitaires.

Dans la société occidentale contemporaine, la sociobiologie trouve, inscrite dans les gènes, l'origine de nos comportements, tout comme celui des animaux. (Wilson, 2000). Il est possible de voir là une continuité de l'idée que les hommes et les femmes sont différents et surtout, naturellement ou biologiquement différents (pas uniquement en ce qui a trait au sexe ou à la reproduction) et que la science, ou un certain angle de la science pourrait le « prouver ».

Même si la sociobiologie est un domaine de recherche controversé, l'intérêt pour cette vision de ce que pourraient être les fondements biologiques du comportement ne se dément pas comme le prouve la réédition en 2000 du livre de

³ Texte hébraïque d'après la version massorétique. Traduction française sous la direction du Grand-Rabbin Zadoc Kahn, 1978; *La Bible édition bilingue*, Paris, Librairie Colbo, 1384 p.

Wilson : *Sociobiology : The New Synthesis*, ainsi que le foisonnement de domaines de recherches qui s'en réclament plus ou moins, comme l'écologie behavioriste, l'anthropologie darwinienne ou la psychologie évolutionniste, assurant une pérennité à cette philosophie. Les prémisses des recherches de ces disciplines sont à peu près les mêmes : L'évolution, et donc le succès reproductif, est à la base de tous les comportements animaux ou humains. Entrent ensuite en ligne de compte toute sorte de subtilités propres à chaque domaine particulier. L'idée fascine et continue d'intéresser une partie de la communauté scientifique, alors qu'elle est décriée par une autre partie.

Il est pour l'instant impossible de savoir si les thèses de la sociobiologie (ou de ses disciplines-filles) sont exactes, cependant, il est difficile de nier d'une part que ces thèses vont dans le sens de ce qu'Héritier nomme la légitimation de l'ordre social existant et que, d'autre part, elles se trouvent aussi justifier par la biologie ce que d'autres, comme Bourdieu, considèrent être des constructions sociales, comme la domination masculine (Bourdieu, 1998, op. cit.).

L'effet sur la société de ces thèses et d'autres leur étant apparentées, est que des auteurs les reprennent et/ou s'en inspirent de près ou de loin afin de produire des livres destinés au grand public ayant un large lectorat qui deviennent souvent des best-sellers. À titre d'exemple on peut noter : *Les hommes viennent de Mars, les femmes viennent de Vénus* (Gray, 2003), *Why Men don't iron, The Fascinating and Inalterable Differences between Men and Women* (Moir, Moir, 2000), *Pourquoi les hommes n'écoutent jamais rien et les femmes ne savent pas lire les cartes routières* (Pease, Pease, 1999). Ces livres sont majoritairement une justification par la biologie de stéréotypes et présupposés sexuels conventionnels. C'est pourquoi ils trouvent un large écho au sein de la population qui sait retrouver dans ces images caricaturales et unidimensionnelles un certain reflet de leurs comportements et de ce que la société leur renvoie comme un miroir. On ne peut pas reprocher à leurs auteurs de représenter (une partie de) la réalité. Ce que l'on peut par contre leur reprocher, c'est de tout relier à une nature humaine sexuée innée en évacuant tout ce qui peut avoir été induit, créé, provoqué culturellement et socialement. Si certains auteurs font références à de telles créations, c'est toujours pour n'en faire qu'une courte mention d'une ligne ou deux, ne menant à aucune réflexion, ni présentation objective du phénomène jetant de ce fait un discrédit sur ces thèses ou les relativisant comme un phénomène négligeable ou marginal.

Si certains voient dans la nature et l'évolution darwinienne, l'origine de pratiquement tout ce qui sépare les hommes et les femmes en deux groupes distincts, comme Wilson, d'autres voient autrement l'impact de la nature ou de la biologie, comme, par exemple Héritier.

Celle-ci voit plutôt la ségrégation des hommes et des femmes comme découlant de l'observation des corps nus, l'observation des différences physiques (qui sont biologiques). « [...] c'est l'observation de la différence des sexes qui est au fondement de toute pensée, aussi bien traditionnelle que scientifique. La réflexion des hommes, dès l'émergence de la pensée, n'a pu porter que sur ce qui leur était donné à observer le plus proche : le corps humain et le milieu dans lequel il est plongé. » (Héritier, 1996, op. cit. : 19). C'est une hypothèse qui vaut la peine d'être prise en compte, malgré que l'on puisse en faire quelques critiques. En effet, si l'observation des différences physiques entre les hommes et les femmes était à l'origine de la réflexion des êtres humains, et ce, dès l'émergence de la pensée, cela ferait remonter, au moins, à plusieurs centaines de milliers d'années, et plus certainement à quelques millions d'années (tout dépendant de la façon dont on interprète : l'émergence de la pensée), la séparation de l'espèce humaine en deux groupes sexuels distincts. Ce qui permettrait de justifier une très ancienne origine la séparation de l'humanité en deux groupes sexués, celle-ci pouvant par exemple justifier à son tour une très grande ancienneté à la division sexuelle des tâches ainsi que les reconstructions théoriques conventionnelles des sociétés ancestrales dépeignant les hommes comme des chasseurs, les femmes comme des cueilleuses trop occupées par le soin des enfants pour participer à la création de la société humaine et de ses enjeux.

Même si ce modèle est encore à l'heure actuelle le modèle dominant, il est sans cesse remis en question par des chercheurs qui doutent d'une image ancestrale un peu trop semblable à de nombreux préjugés, présupposés et stéréotypes contemporains. C'est d'ailleurs la mise en garde que fait Voss (2006 : 109), ou encore Wylie « Feminist critiques of androcentrism in archaeological research [...] draw attention not just to the absence of any consideration of women and gender but also to the projection on to prehistory of prescientist and ethnocentric assumptions about sexual division of labour and the status and roles of women in prehistory [...] » (2007 : 99) L'auteure ajoute que le fait de plaquer des présupposés contemporains sur l'étude du passé va déterminer « [...] what range of reconstructive models will be

considered but also what sorts of data will be recovered and how they will be interpreted as evidence. » (Ibid.)

À titre de contre-exemple au modèle dominant, on peut lire l'étude sur les Grossgartach qui s'installèrent il y a six mille ans dans la région de l'Alsace, mais auraient probablement contribué au peuplement de tout le quart nord-est de la France (Peyre et al., op. cit. : 38). Les chercheurs ont découvert que cette société était égalitaire et que les activités des femmes et des hommes ne différaient pas. Ils étaient tous bien nourris et avaient le même type de sépultures. Il semblerait que les Grossgartachs ne connaissaient pas de ségrégation des sexes quelle qu'ait été l'activité ou la fonction observée. (Ibid. : 48).

Héritier continue en affirmant qu'en plus de cette simple observation physique, nos ancêtres avaient aussi attribué à cette différence un côté plus subjectif qu'objectif : « Le corps humain, lieu d'observation de constantes -- place des organes, fonctions élémentaires, humeurs --, présente un trait remarquable, et certainement *scandaleux*, qui est la différence sexuée et le rôle différent des sexes dans la reproduction. » (Héritier, 1996, op. cit. : 19) (L'italique est de moi, car ce mot me semble poser problème).

Il est difficile de souscrire les yeux fermés à cette prémisse, tout d'abord parce que le fait de trouver scandaleux le fait que les femmes reproduisent l'espèce (donc le pareil et le différent), ne pourrait être présentée ainsi que par des hommes (ce qui pourrait laisser percevoir qu'Héritier a fait sienne une certaine vision androcentriste, souvent considérée comme *la* vision objective de la science), et ensuite parce qu'il faudrait que ces hommes soient déjà dominants pour penser que leur vision est la vision générique. En effet, il est difficile d'imaginer que les femmes et les hommes (mais surtout les femmes) vivant dans une société égalitaire puissent trouver scandaleux le fait que ce soit elles qui portent les petits et pas les hommes.

Pour pouvoir trouver scandaleuse la différence dans la reproduction, il faudrait déjà qu'il existe une valence différentielle des sexes qui accorde une plus grande valeur au masculin, qui dès lors ne pourrait supporter que le « privilège » de la reproduction lui échappe. À ce moment-là, on pourrait voir que, selon la pensée masculine, il est scandaleux que les femmes aient le privilège de reproduire l'espèce.

Il est possible qu'il existe chez Héritier une sorte d'intériorisation du modèle androcentré tout comme une sorte d'ethnocentrisme diachronique. Elle projette sur nos très anciens ancêtres ce qu'elle connaît des relations entre les hommes et les

femmes d'aujourd'hui, en cela, elle n'innove pas (voir les citations de Wylie un peu plus tôt dans cette section), même si elle dit :

« Il m'est apparu qu'il s'agissait là [la différence des sexes et le rôle différent des sexes dans reproduction] du butoir ultime de la pensée, sur lequel est fondée une opposition conceptuelle essentielle: celle qui oppose l'identique au différent, un de ces *thémata* archaïques que l'on retrouve dans toute pensée scientifique, ancienne comme moderne, et dans tous les systèmes de représentation. » (op. cit. : 20)

L'un des principaux reproches que l'on puisse faire à cette prémisse est l'absence de possibilité de phénomène progressif. C'est comme si tout d'un coup la lumière s'était faite dans l'esprit des ancêtres et que toutes sortes de conséquences allaient en découler. En réalité, il est fort plus probable, même si c'est moins parcimonieux, de penser que les choses se soient passées sur une très longue période et que la conceptualisation de la différence ait suivi des changements sociaux qui eux aussi suivaient une gradation et avait toute sorte de facettes selon les lieux à la surface du monde peuplé par les êtres humains en devenir (puisque l'on sait que la variabilité est une caractéristique des sociétés humaines).

En effet, il est tout à fait concevable de concevoir le scénario suivant comme je le fais, mais ceci sans plus de preuves qu'Héritier n'en a, ce qui est le propre des reconstructions préhistoriques : À partir de la différence observée sur les corps physiques liée au fait que la reproduction de l'espèce soit une exclusivité féminine, il se pourrait que les ancêtres se soient tranquillement rendu compte de l'apparente utilité des femmes pour le groupe et par conséquent de l'apparente inutilité et de l'interchangeabilité des hommes, puis aient établi une dualité sur la base du pareil et du différent. Certains hommes auraient pu vouloir augmenter leur valeur sociale pour le groupe. Ainsi, afin de compenser leur apparente inutilité, ils auraient pu créer des activités, différentes des activités courantes (essentiels ou non), auxquelles, ils auraient, entre eux, accordé de l'importance, attirant d'autres hommes à voir les choses ainsi, puis de plus en plus d'importance et de plus en plus d'hommes attirés par la possibilité d'augmenter leur valeur sociale, puis finalement, toute l'importance que leur permettait leur pouvoir de réflexion, et rallier tous les hommes (d'un groupe donné, pas tous les hommes de toute la terre). Ainsi on se serait retrouvé avec les femmes qui continuaient à perpétuer l'espèce et recevaient tout le crédit et le prestige rattaché à cette « activité » reconnue comme socialement importante et d'un autre côté, les hommes se seraient retrouvés à avoir un crédit et un prestige pour des activités artificiellement construites pour lesquelles ils se seraient employés à créer

de l'importance afin d'avoir une meilleure perception de leur rôle au sein du groupe, d'où la création de mythes et croyances reliées à leur importance en tant qu'hommes et au prestige, créé artificiellement, accordé aux produits de leur chasse ainsi qu'aux combats (ou à la guerre). Par la suite on peut aisément imaginer que les femmes ne pouvaient pas augmenter leur valeur sociale liée à la reproduction de l'espèce, par contre elles auraient pu l'augmenter en participant aux nouvelles activités de production de prestige social. Il se pourrait qu'une certaine jalousie ait un jour émergé de la part des hommes qui pourraient avoir voulu se réserver l'exclusivité de la chasse et de la guerre, il aurait donc fallu qu'ils les dominent. Ce qui aurait pu dégénérer en ce que nous connaissons aujourd'hui.

Ce serait une hypothèse assez nouvelle que de voir en la différenciation des sexes non pas, comme on le fait habituellement, une volonté de prise de possession du pouvoir reproductif des femmes par les hommes, mais simplement, une volonté pour chacun d'accroître sa valeur sociale, valeur que chacun possède au sein du groupe, mais qui peut augmenter ou diminuer selon les circonstances. Éventuellement les femmes pouvaient accroître cette valeur en offrant des petits au groupe (ce qui au départ se limitait à cette possibilité), mais les hommes n'avaient rien d'équivalent et c'est la prise de conscience de manque à gagner en valeur sociale pour eux-mêmes qui aurait été à l'origine d'une volonté de se démarquer, afin d'accroître leur prestige et leur valeur au sein du groupe.

Il se pourrait qu'au tout début de cette transformation, faisant partie du même groupe, les femmes aient partagé la vision de leur utilité et de l'inutilité de leurs compagnons, aussi auraient-elles pu compatir et participer à la reconnaissance de la nouvelle importance et du nouveau prestige des hommes simplement par esprit d'empathie, ce qui aurait permis à la dualité de s'installer, non pas comme une révolution, mais à petits pas, la domination n'ayant été ni planifiée, ni pensée au préalable, mais s'étant installée au fil des millénaires suite à l'ambition des hommes d'avoir toujours plus de ce prestige social nouvellement acquis. Ceci pourrait même être à l'origine de la création de classes sociales et de castes prouvant toute l'importance que l'être humain accorde toujours au prestige social et à ce qui en découle. Le fait que les femmes aient eu de l'empathie pour les hommes et que ceux-ci aient été créatifs afin de changer leur position sociale ne doit surtout pas être interprété comme une impossibilité des hommes de ressentir de l'empathie ou des

femmes d'être créatrices, seulement dans ce contexte, seuls les hommes avaient besoin de l'empathie des femmes et de leur propre créativité.

Il est aussi nécessaire de prendre en considération que cette proposition ne peut s'envisager dans un passé très lointain, en effet, il est difficilement possible de croire que la mise en place d'une telle conceptualisation de l'humanité ait été compatible avec la vie des préhumains, peut-être même pas avec la vie des premiers êtres humains anatomiquement modernes. L'idée même de cette séparation des sexes et de la division sexuelle des tâches comme étant universelle et remontant aux origines de l'humanité a fait couler beaucoup d'encre, mais est remise en question par plusieurs chercheurs comme : Peyre, Wiels 1997; Peyre, Wiels, Fonton 2003; Holt, 2003; Picq, 2006; Peyre 2006 qui avancent des preuves pouvant servir à interpréter le passé de l'humanité, en ce qui concerne les sexes, comme des groupes plutôt unifiés que divisés et plutôt égalitaires que hiérarchiques jusqu'à un passé récent variable, mais représentant environ quelques milliers d'années tout au plus.

On voit très bien qu'avec un tel scénario, on peut arriver à la création d'une valence différentielle des sexes d'une façon qui relève un peu plus de la logique voulant que la séparation des sexes progressive et non planifiée plutôt que de la prise de conscience instantanée et universelle d'une scandaleuse injustice qui aurait tout à coup éclairé les esprits de nos ancêtres ouvrant ainsi la porte de la réflexion. Il semble plus logique que la réflexion ait été à l'origine de la création de l'altérité et de la valence différentielle des sexes que l'inverse.

À partir de la théorie d'Héritier, on peut cependant conserver l'idée qu'à l'origine (quelle que soit cette origine) ce qui fait la différenciation entre les hommes et les femmes, c'est d'abord et avant tout une question d'observation de la biologie, et laisser de côté le jugement de valeur qu'une des deux parties aurait pu attribuer à cette observation. Car le côté scandaleux de l'injustice n'est pas nécessaire à la création d'inégalités sociales. La simple l'altérité, une fois créée, est suffisante pour créer et justifier toutes les inégalités, tous les abus et toute la domination possible.

En conséquence, même si on peut ne pas être d'accord avec les présupposés sur lesquels Héritier bâtit sa théorie, cela n'enlève rien à la valeur de la théorie en elle-même, il s'agit seulement de concevoir que d'autres possibilités ont pu être à l'origine de ce qu'elle nomme la : Valence différentielle des sexes.

2.2.2 Valeur sociale différente selon le sexe

Ce qui a donné à Héritier, anthropologue de la parenté, l'intuition de sa théorie, c'est le fait que dans toutes les traditions qu'elle a étudiées, elle n'a jamais trouvé de mot devant désigner un rapport de domination des sœurs aînées sur leurs frères cadets. (Héritier, 1996, op. cit.)

Elle en conclut donc que le rapport de domination doit remonter très loin dans le temps (au début de la pensée) pour que la conceptualisation des relations entre les hommes et les femmes au sein de la famille n'ait jamais fait état d'une suprématie des femmes sur les hommes, mais en plus, que cet état de fait était universel puisqu'aucun système de parenté connu, ne montre ce rapport de domination des femmes sur les hommes. (Ibid.) Ceci lui a permis d'invoquer les prémisses précisées au paragraphe précédent.

Mais ceci lui a aussi permis de créer la théorie de la valence différentielle des sexes.

Elle explique que les données biologiques sont à l'origine d'une certaine diversité en ce qui a trait à

« [...] la construction des systèmes de parenté (terminologie, filiation, alliance) que pour les représentations du genre, de la personne, de la procréation, tout part du corps, dans le biologique et le physiologique, observables, reconnaissables, identifiables en tout temps et tout lieu; ces unités sont ajoutées et recomposées selon diverses formules logiques possibles, mais possibles aussi parce que pensables, selon les cultures. L'inscription dans le biologique est nécessaire, mais sans qu'il y ait une traduction unique et universelle de ces données élémentaires. » (Ibid. : 22)

Elle part de la biologie pour expliquer l'origine des institutions sociales et les représentations symboliques et pense que « [...] toutes les combinaisons logiquement possibles [...] ont été explorées et réalisées par les hommes en société. » (Ibid. : 23). Elle ajoute toutefois une restriction : « Il est un domaine, cependant, où il est probable qu'il n'y ait eu qu'une traduction de ce donné biologique, c'est ce que j'appelle la « valence différentielle des sexes. » (Ibid. : 24), en effet, malgré les autres possibilités, comme la domination des femmes sur les hommes, ou l'égalité des deux sexes, la valence différentielle des sexes se traduit toujours par la domination des hommes sur les femmes.

De cette valence différentielle des sexes Héritier en dit que c'est « [...] un artéfact et non un trait de nature. » (Ibid.), elle voit donc là un construit social et non le reflet de qualités ou de défauts intrinsèques à l'un ou l'autre sexe. « Cette valence

différentielle exprime un rapport conceptuel orienté, sinon toujours hiérarchique, entre le masculin et le féminin, traduisible en termes de poids, de temporalité (antérieur/postérieur), de valeur. » (Ibid.). C'est là, résumé en quelques mots, l'idée maîtresse de la façon dont Héritier perçoit les différences sociales entre les hommes et les femmes. Et ces différences, elle les relève dans de nombreuses cultures et de nombreuses époques et sous des formes diverses et variées. (Héritier 1996, op. cit., 2002). La valence différentielle des sexes est une sorte de principe en vertu duquel les hommes sont en haut dans la hiérarchie qui les place au-dessus et les femmes en dessous et donc leur position justifie le pouvoir qu'ils exercent sur elles.

« [...] la « valence différentielle des sexes » [est] à la fois pouvoir d'un sexe sur l'autre ou valorisation de l'un et dévalorisation de l'autre. [...] la valence différentielle des sexes fait que le rapport masculin/féminin est construit en général sur le modèle parent/enfant, aîné/cadet et, plus globalement, sur le modèle antérieur/postérieur où l'antériorité vaut supériorité et autorité, selon le principe de la différence des générations, et non sur le simple modèle de la complémentarité. » (Héritier, ibid. : 17)

Le même principe explique non seulement la polarisation des êtres humains en deux groupes distincts, mais aussi des attributs, rôles, qualités, émotions qui sont répartis entre les deux sexes selon une logique qui veut que ce qui relève du masculin soit valorisé et ce qui relève du féminin soit dévalorisé, d'où le nom de valence différentielle des sexes.

Comme Héritier fait sienne la théorie lévi-straussienne qui veut qu'il y ait eu à l'origine de la société : « [...] prohibition de l'inceste, exogamie, lien égal unissant les groupes (mariage) et répartition sexuelle des tâches. » (Ibid.) cela implique que la valence différentielle des sexes justifie (ou du moins supporte) le fait que les hommes pouvaient utiliser les femmes de leur propre groupe comme des objets afin de les échanger contre d'autres femmes pour leurs propres besoins. Ce qui fait dire à Héritier « La valence différentielle des sexes est donc là dès l'origine du social. » (Ibid. : 18)

Un dernier reproche que l'on pourrait faire à Héritier est que, dans sa conceptualisation de la valence différentielle des sexes, elle ait négligé la notion d'agentivité des femmes (tout comme Lévi-Strauss d'ailleurs), non seulement dans sa mise en place, mais aussi dans sa transformation, parce que dans le second tome de *Masculin/féminin* (2002, op. cit.), Héritier accorde toute son attention à la transformation de la relation hiérarchique qui unit les hommes aux femmes. Dans ce contexte, elle accorde à la contraception une valeur importante puisque ce serait,

selon elle, un des moteurs ayant permis aux femmes de libérer, dans une certaine mesure, du poids de la valence différentielle des sexes (ibid. : 143). Selon le schéma d'Héritier, en cela elle est la digne représentante de la pensée lévi-straussienne (même si lui considérait la possession des femmes par les hommes comme allant de soi naturellement) ce sont les hommes qui ont mis en place la valence différentielle des sexes afin de compenser leur incapacité à reproduire l'espèce et s'approprier le corps des femmes pour y remédier, ce qui leur a, entre autres, permis de faire les échanges de femmes (Ibid. : 134), les femmes n'y prenant aucune part active. Mais même la libération des femmes passant par l'avènement de la contraception et la reprise de possession du corps des femmes par elles-mêmes fait en sorte que ce soit les hommes qui aient été les agents actifs. Il faut se souvenir qu'à l'époque du tout début de la contraception moderne, ce sont des compagnies pharmaceutiques, gérées, dirigées, exploitées par des hommes qui ont « donné » aux femmes ce « moyen », c'est comme si elles avaient dû attendre pour obtenir leur libération que les hommes le leur offrent avec le concours de la science qu'ils dirigeaient presque exclusivement à l'époque. Selon ce schéma, les femmes n'auraient pas été les actrices de leur propre libération, mais se seraient plutôt contentées de profiter d'une occasion qui leur était offerte.

Par contre, selon l'hypothèse que j'ai présentée dans la section précédente, les femmes participent activement à la différenciation des sexes parce que celle-ci ne semble pas être mauvaise à l'origine. Si au départ, il n'y a pas de séparation des groupes humains selon le sexe, c'est donc qu'ils ont la même valeur et participent également à la création de la société humaine. Si plus tard, la progression des modifications apportées à leurs rapports sociaux vient à les défavoriser, il ne faut voir là, ni une planification ni une volonté active de domination planifiée d'une part et une passivité résignée d'autre part. Si l'on admet que les femmes sont des agents actifs au sein de leur organisation sociale, cela permet de comprendre pourquoi, une partie de la population féminine continue à supporter un système inégalitaire à leur endroit, car leur agentivité le leur permet. Elles ne sont pas passives et le maintien du système qui les désavantage ne repose pas uniquement sur la participation active des hommes.

De plus, si l'on perçoit les femmes comme des agents actifs, on peut alors largement concevoir que ce sont elles, de par leur propre capacité de réflexion et de par leur propre agentivité qui ont fait en sorte que survienne le féminisme, et

s'amorce leur libération, la contraception n'étant que l'un des éléments ayant concouru à transformer le rapport inégalitaire.

Par ailleurs malgré le fait que l'auteure souligne le caractère construit de la valence différentielle des sexes et que donc elle ne relève pas de la biologie, il est possible de voir dans son approche une sorte de fatalisme qui n'est pas sans rappeler le déterminisme biologique. Cependant, il faut aussi prendre en compte le livre qu'a ensuite produit Héritier (*Masculin/Féminin II*) dans lequel elle offre des pistes afin de se défaire de cette valence différentielle des sexes ou du moins comme le dit son sous-titre : *Dissoudre la hiérarchie*. Il apparaît donc que même si la valence différentielle des sexes donne une impression d'immuabilité, il se pourrait que ce ne soit pas le cas, comme le mouvement féministe peut donner à le croire, puisque depuis son avènement en occident, la valeur sociale des femmes s'est nettement améliorée, même si elle n'est toujours pas équivalente à celle des hommes.

Conclusion

Les différences entre les hommes et les femmes continuent d'être intimement liées à pratiquement tous les aspects de la condition humaine que ce soit de façon évidente ou plus cachée. Les scientifiques de toutes les disciplines se sont attachés à en découvrir les aspects et surtout à les quantifier ne s'intéressant que rarement aux similitudes.

Cet inégal intérêt des scientifiques pour ces deux aspects de la condition humaine a de quoi laisser perplexe. En effet, si d'indéniables différences entre les hommes et les femmes existent bel et bien, leurs ressemblances existent tout autant. La question revient alors à se demander pourquoi existe un tel engouement pour les différences et un tel désintérêt pour les ressemblances. Selon Hines, « Because it is more interesting to find a difference than to find no difference, the 19 failure to observe a difference between men and women go unreported, whereas the 1 in 20 finding of a difference is likely to be published. » (Hines, op. cit. : 6). Selon cette chercheuse, ce serait donc une question d'intérêt personnel des chercheurs ainsi que des éditeurs que de publier uniquement les résultats démontrant des différences et reléguant aux oubliettes les autres recherches. Si le fait devait s'avérer, on pourrait alors réellement penser que les différences (ou du moins une partie) sont construites par la science, car en mettant en exergue les résultats statistiquement significatifs portant sur des différences de moyennes réelles et en laissant de côté les

chevauchements des distributions des hommes et des femmes qui, on le sait, sont majoritairement plus importants que les différences de moyennes, et on donne une image tronquée de la réalité donnant aux différences une importance qui n'existe pas réellement, en dépit du fait que les différences de moyennes existent réellement.

Le côté insidieux d'une telle pratique est évidemment de renforcer les stéréotypes et les présupposés, permettant de maintenir ainsi une dichotomie entre les sexes artificiellement créée. En tenant compte du chevauchement entre les courbes (voir annexe II) on peut se rendre compte qu'il y a beaucoup plus d'hommes et de femmes semblables que d'hommes et de femmes complètement différents les uns des autres. La séparation des êtres humains en sexes et en genre, l'altérité basée sur le sexe et les stéréotypes se trouvent être justifiées par la science à une époque où celle-ci a une grande valeur sociale.

L'habitus de chacun ayant été formé dans un tel contexte, il n'est alors pas rare d'entendre chez les gens ordinaires un discours reproduisant les stéréotypes les plus communs, de même qu'agir ou ressentir les émotions convenant à leur genre. Cependant, il n'est pas rare non plus de voir des entorses aux rôles prescrits, néanmoins celle-ci sont beaucoup moins généralement reconnues comme telles, elles ne sont ni rapportées, ni comptabilisées et souvent occultées.

La valence différentielle des sexes a favorisé l'émergence de mythes et de symboles qui sont extrêmement résistants au changement et qui sont, somme toute, anciens (même si ce mot est relatif) et répartis sur une grande partie de la planète (voire toute la planète). La valence différentielle des sexes présente le rapport inégalitaire entre les hommes et les femmes et au sein de celui-ci, les hommes sont toujours les dominants et ceux à qui on accorde plus de valeur, quel que soit l'aspect analysé.

Malgré tout, la situation n'est pas immuable, comme le prouvent les changements survenus au cours du dernier siècle en occident, ce qui tendrait à invalider les thèses sociobiologiques et autres thèses voyant une origine biologique à la situation des hommes et des femmes au sein de la société humaine.

« Face à l'enracinement de la « valence différentielle des sexes » dans l'habitus des sociétés occidentales contemporaines et l'efficacité d'autoreproduction des pratiques discriminantes, la tentation est grande de baisser les bras en proclamant que « plus ça change plus c'est la même chose. Mais une telle affirmation est manifestement fausse. » (Löwy, op. cit. : 243)

3- Différences et similitudes une question de contexte

Quand on parle de sexe ou de genre, l'observation et/ou la découverte de différences sont la norme plutôt que l'exception.

« Daily, we hear how men and women are different. We hear that we come from different planets. They say we have different brain chemistries, different brain organization, different hormones. They say our different anatomies lead to different destinies. They say we have different ways of knowing, listen or different moral voices, have different ways of speaking and hearing each other. » (Kimmel, 2008 : 1)

Que ce soit d'un point de vue individuel ou scientifique, chacun peut observer des différences existant entre les hommes et les femmes. Ces évidences peuvent être remises en question par certains, non pas qu'ils affirment que les hommes et les femmes soient identiques, mais ils soulèvent les idées de la possibilité de similarité, la variabilité des différences et de leur importance relative, ou leur possible relativisation ainsi que la variation et les différences intrasexe (Fausto-Sterling, 2000; Kimmel, 2008, op. cit.; Travis, 1992; Löwy, 2006, op. cit.; Lips, 2008, op. cit.; Shibley Hyde, 2005) alors que pour d'autres les différences sont des évidences et leur importance est grande, voire primordiale, ils voient ces différences comme étant innées, biologiques et/ou génétiques (Geary; 2010, op. cit., (voir la citation de Geary dans la section 1.4), Mealey, op. cit.; Kimura 2007).

Il existe assez peu de travaux visant à avoir comme résultat de chercher, prouver, démontrer qu'il existe des similitudes entre les hommes et les femmes, comme le travail de Shibley Hyde (2005) dont il sera question dans la section : 5.1.2. Par contre, il existe un plus grand nombre de travaux portant sur la relativisation des différences ou faisant le lien entre des différences évidentes et le contexte social comme générateur de ces différences, comme le travail de Fausto-Sterling, 2000, op. cit.; Kimmel, 2008, op. cit.; Gaborit, 2009; Lips, 2008, op. cit., mais par-dessus tout, il existe un nombre incalculable de travaux qui visent à trouver des différences entre les hommes et les femmes comme le prouve *Sex differences. Summarizing more than a century of scientific research* (Ellis et al., op. cit.), dans lequel les chercheurs ont analysé de plus de 18 000 études sur le sujet.

Mais finalement, il semble apparaître que ce qui intéresse une majorité de chercheurs, ou du moins ceux qui sont publiés (voir la section 5.2 pour plus de détails) c'est l'étude des différences. Comme le mentionnent les chercheurs ayant dirigé l'ouvrage : *Sex differences. Summarizing more than a century of scientific*

research (ibid.), ce ne sont pas des similitudes que l'on peut voir dans certaines études qu'ils ont rassemblées, mais plutôt une absence de différence, soulignant de ce fait, soit que la recherche de la différence était le but, soit que le biais de ceux qui ont rassemblé ces études les ont classées comme telles. (ibid.). Le tout étant de savoir si une absence de différence est équivalente à une similitude.

Afin d'avoir un portrait objectif, il est absolument nécessaire de regarder tant les différences que les similitudes afin de prendre la mesure de ce dont on parle quand il s'agit de différences entre les hommes et les femmes, car si l'on donne aux similitudes autant d'attention qu'aux différences on peut voir que cette frontière entre différence et similitude est moins évidente qu'elle n'en a l'air lorsqu'on l'énonce. De nombreuses séparations entre des caractéristiques spécifiques attribuées aux uns comme aux autres semblent de plus en plus relever d'une construction sociale que de la réalité concrète.

« Les statistiques, les témoignages et l'expérience personnelle de chacun montrent, sans conteste, qu'hommes et femmes sont en train de modifier en profondeur l'image qu'ils se font d'eux-mêmes et de l'Autre. Leurs attributions respectives -- longtemps définies par la « nature » de chacun des sexes -- se distinguent de plus en plus difficilement. [...] Les critères se dissolvent en se multipliant, et nos repères commencent à faire défaut. » (Badinter, 1986 : 9)

Cette disparition des repères et cette dilution des frontières font suite aux transformations de la société qui découlent de l'avènement du féminisme. Mais, même chez les théoriciennes féministes, il n'existe pas d'unanimité. Chez les unes persiste une vision dualiste faisant l'éloge de la différence, chez les autres on fait la promotion de la similarité s'appuyant sur les modifications récentes de la société. Cependant, les deux tendances ne sont pas exemptes de risques.

Kimball définit les deux courants : la tradition des similitudes et la tradition des différences chacune défendues par des chercheuses différentes. (Kimball, 1995 : 2) De ces deux courants, elle dit :

« Both similarities and differences have political dangers and strength. [...] A clear risk of the differences view is that it is easy to engage in victim blaming. This is particularly true if women's agency and choice are seen to be limited to traditional roles. On the other hand, the emphasis on social forces and coercion in the similarities tradition risks reducing women to victims for whom agency, choice, and subjectivity are delusions. Difference theorists, in their attempt to valorize women's traditional activities, also risk valorizing oppression. On the other hand, by emphasizing the power of oppression, similarities theorists risk eliminating agency, choice, and subjectivity. » (Ibid. 17)

Cependant cette analyse vaut pour ce qu'elle est, c'est-à-dire une vision théorique de ce que peuvent être les différences et les similitudes. L'auteure considère sur le même plan, les deux visions. Mais dans la vie courante des gens, il est peu probable qu'elles aient le même poids. Car si la similarité est une construction sociale au même titre que la différence, cette dernière a pour elle le poids des traditions.

De façon pratique, si, dans les sociétés occidentales contemporaines, il existe un discours politique visant à faire reconnaître l'égalité ou l'équité entre les hommes et les femmes, ce n'est pas une revendication pour que les femmes soient reconnues comme similaires ou semblables aux hommes, il s'agit plutôt de revendications à caractère politique ou économique. Celles-ci visant à réduire, par exemple, l'écart de salaire toujours existant entre les sexes, l'absence chronique de femmes aux échelons élevés du pouvoir ou d'autres considérations du même type.

Ce genre de considération ne sera pas abordé ici, sauf si cela illustre des stéréotypes ou des préjugés de genre.

3.1 Différences et similitudes appliquées au concept de genre

Les différences et les similitudes entre les sexes sont très nombreuses, seules certaines facettes de quelques aspects seront abordées ici.

3.1.1 Différences et similitudes physiques

L'une des premières choses qui viennent à l'esprit lorsqu'on parle de différences entre les hommes et des femmes, immédiatement après le sexe physique (pénis, vagin), c'est que les hommes son plus grands (ou les femmes plus petites), ou que les hommes sont plus forts (ou les femmes plus faibles). Bien sûr on peut aussi penser au fait que de nombreux hommes deviennent chauves, les femmes non, les hommes ont de plus grands pieds que les femmes, les hommes sont plus poilus que les femmes, les hommes sont barbus, les femmes sont glabres, etc. Presque toutes ces différences pourraient être présentées et relativisées, mais, mis à part les parties sexuelles de l'anatomie, la taille et la force sont parmi les différences physiques qui sont les plus propres à générer de l'imaginaire et celles auxquelles on attache généralement une grande importance sociale.

Les hommes sont plus grands que les femmes. Les hommes sont plus forts que les femmes. Ce sont des constats d'une simplicité et d'une évidence que peu de monde songe à remettre en question. Au Québec, par exemple, d'après les statistiques de l'Institut de la statistique du Québec, on peut voir qu'en moyenne les hommes mesurent 177,5 cm et les femmes 164 cm (Laprise, Beauvais, 2007). Cette différence est indéniable et peut être généralement observée par tout un chacun. Plus généralement, il est admis que les hommes soient, en général, 10 % plus grands que les femmes (Mealey, op. cit.: 264), c'est ce que l'on appelle le dimorphisme sexuel. Celui des êtres humains est considéré comme étant petit à moyen (Ibid. : 262).

Mis à part les considérations mises de l'avant par les biologistes ou les sociobiologistes afin de justifier cette différence de taille chez les êtres humains, il est intéressant de se demander ce que représente cette différence de moyenne non pas en tant que calcul, mais en tant que fait, au quotidien.

3.1.1.1 La taille

Il est toujours possible de séparer l'humanité en groupe et en sous-groupes et à trouver des moyennes qui soient statistiquement significatives. Dans cette section sera exploré le genre de discours qui peut être fait en prenant en considération une certaine différence au sein même d'une des deux catégories sexuelles (soit la différence intragroupe entre les grands (moyens) et les petits hommes) afin de parvenir à des conclusions diverses.

Selon Herpin, qui a fait son étude sur les Français en France, les intellectuels sont plus grands que les travailleurs manuels et les employés agricoles (Herpin 2003 : 72).

Ce qui est intéressant dans ces résultats, c'est que l'on peut voir une division sociale entre le fait d'être « grand » et ce lui d'être « petit ». Herpin passe en revue ce qui peut être à l'origine des différences de taille entre les gens, mais plus particulièrement entre les hommes. Il mentionne que l'alimentation dans l'enfance a une incidence dans les pays pauvres (Ibid. : 73), mais dans les pays riches « [...] le travail précoce -- dont l'âge auquel la personne quitte l'école est l'indice -- a des effets néfastes sur la taille définitive pour les hommes [...]. » (Ibid. : 74), pour les femmes, on ne le sait pas puisqu'il ne le mentionne pas; on ne sait donc pas si les femmes qui restent à l'école sont plus grandes que celles qui quittent l'école jeunes, ou si les

femmes sont « petites » peu importe leur instruction. Mais le fait que les hommes resteraient à l'école plus longtemps qu'auparavant expliquerait, selon lui, le grandissement plus important des hommes depuis trente ans soit 4,5 cm pour les hommes et seulement 3 cm pour les femmes (Ibid. 73). Pourtant les femmes vont bien plus à l'école qu'avant.

Cependant dans son explication, Herpin explique que le fait que les hommes fassent des travaux moins durs aujourd'hui et restent plus longtemps à l'école justifie l'écart de grandissement moyen entre les hommes et les femmes. Mais il ne semble pas se pencher réellement sur ce qui touche les filles ou les femmes, on comprend donc difficilement sa remarque sur l'écart de taille.

Mais un peu plus loin, il mentionne que le fait que les filles commencent jeunes à travailler ne les empêche pas de grandir autant que les garçons parce que « [...] leur travail rémunéré ne nécessite pas autant de force que celui des hommes lorsqu'il commence avant la fin de l'adolescence. » (Ibid. 74). Il avance donc l'idée que ce serait plutôt le manque d'exigences de force physique du travail des jeunes filles (comparé au travail des jeunes garçons) qui prévalait auparavant et qui continue à prévaloir qui fait que les femmes ne gagnent pas autant que les hommes à rester sur les bancs de l'école.

Il ne parle pas non plus des garçons qui commencent un sport, demandant de la force, avant la fin de l'adolescence. Ceux-ci sont-ils plus petits que ceux pratiquant d'autres, pas ou peu de sports ?

Puis il arrête là les comparaisons entre les hommes et les femmes, ne cherchant pas à savoir si, par exemple dans le milieu ouvrier qu'il cite, les filles n'ont pas commencé à travailler aux tâches domestiques non rémunérées bien avant que les garçons ne commencent leur travail rémunéré et que ceci peut avoir une incidence sur leur croissance et si ceci serait toujours en vigueur. De plus, lorsqu'il parle de nutrition dans l'enfance comme n'ayant pas d'influence dans les pays riches, il ne mentionne nulle part les contraintes sociales imposées aux filles par l'entremise, de leurs pairs, de leur mère, des médias, de la publicité, de la mode, des top modèles, des actrices et le discours incessant sur la taille, la minceur, les régimes et les diètes, il ignore aussi le phénomène de l'anorexie. Or selon la biologiste et paléanthropologue Peyre, l'alimentation peut avoir une grande importance sur la stature des individus.

« D'une manière générale, le dimorphisme sexué est plus manifeste chez les groupes humains où garçons et filles, hommes et femmes ne se nourrissent pas de la même manière, car ces différences de régime alimentaire, surtout durant la croissance, laissent des traces importantes sur l'os. » (Peyre, op. cit. : 44)

Il est dès lors assez aisé de se demander s'il a suffisamment fouillé le sujet en ce qui concerne les femmes. Bien que son article porte sur l'influence de la taille sur la réussite des hommes, son article comporte de nombreux tableaux comparatifs entre les hommes et les femmes et il en parle à de nombreuses reprises. Il semble qu'il y ait une lacune dans son analyse concernant certaines données qui peuvent avoir de l'influence sur la taille des femmes. Il semble considérer la petitesse des femmes comme une évidence naturelle alors que la différence moyenne de la taille entre certains groupes d'hommes semble être socialement construite.

Selon son analyse, les hommes grands ont de meilleurs emplois, de meilleurs revenus et ont plus de chance de se retrouver en couple.

Selon lui, le plus grand succès au travail ou en amour dans la vie des hommes grands, semble dépendre de la capacité (de la volonté ?) des hommes à se maintenir sur les bancs de l'école assez longtemps pour devenir suffisamment grands.

Mis à part le fait qu'il aurait été intéressant d'avoir les mêmes statistiques pour les femmes, il serait aussi intéressant de comparer les petits hommes et les grandes femmes et voir lesquels réussissent mieux dans leurs études et leur vie professionnelle et en amour, afin de déterminer si la taille influe aussi la réussite des femmes ou d'autres comparaisons du même type, il y aurait certainement là des résultats statistiquement significatifs, qui pourraient justifier une théorie ou une autre.

En poussant aussi la comparaison dans le sens de certaines des affirmations d'Herpin, on pourrait aussi, éventuellement, avancer que si ce sont les hommes qui tiennent les rênes du pouvoir politique et celles de la finance c'est parce qu'ils sont en moyenne plus grands que les femmes. Herpin avance en effet que « La taille élevée d'un homme est perçue comme une aptitude à commander, compétence cachée que ne mesure pas la qualification scolaire, mais qui compte dans la poursuite d'une carrière professionnelle. » (Ibid. : 89)

Finalement l'article d'Herpin montre que dans la société française en général, il existe une discrimination envers les hommes de petite taille, que ce soit en ce qui a trait à l'emploi ou à la sélection d'un compagnon par les femmes.

Du côté du sport, on peut se rendre compte que la taille a une importance sociale en particulier la grande taille chez les hommes entre les hommes. Sur le site de Wikipedia, qui n'est pas un site à caractère scientifique et peut donc être considéré comme représentatif de l'opinion populaire, à la page « Human height » on écrit que « Epidemiological studies have also demonstrated a positive correlation between height and intelligence. » (Wikipedia, 2010), les administrateurs ont noté que c'était douteux et il n'y a pas de référence pour cette affirmation. Mais si on relie cette affirmation à l'article de Herpin, on pourrait être porté à croire que si les cadres supérieurs sont plus grands que tous les autres hommes, c'est parce qu'ils sont plus intelligents, ou qu'ils sont plus intelligents parce qu'ils sont plus grands et c'est pourquoi ils ont de meilleurs emplois. Il est possible de voir entre les deux perceptions une sorte de continuité entre le fait scientifique et la croyance populaire, bien qu'il soit fort peu probable que l'intelligence soit une caractéristique biologique des hommes grands, le fait est néanmoins générateur d'imaginaire.

Il semble que l'on puisse faire une équation qui pourrait donner à penser que pour réussir sa vie, il vaut mieux être grand, du moins quand on est un homme.

Sur même site de Wikipedia que cité plus haut, on peut aussi voir, sur la moitié de la section texte de la page (plus de la moitié si l'on extrait le très long tableau des tailles à travers le monde), l'intérêt des auteurs pour les sports où la grande taille est un avantage. On peut voir là une valorisation plus ou moins consciente de la grande taille. Les sports présentés sont les sports les plus connus en Occident. Il n'existe que deux sports sur dix-sept pour lesquels on mentionne des femmes, soit l'aviron et le tennis, et un seul sport pour lequel la petite taille est un avantage. Ce paragraphe ne comporte qu'une ligne et aucun athlète n'est présenté. Cette énumération des sports pour athlètes masculins de grande taille permet de voir l'intérêt populaire pour cet aspect de l'anatomie humaine ainsi que sa valorisation sociale. Les sports parmi les plus valorisés exigent que les athlètes soient de grande taille. Herpin dans son article, montre que dans ce domaine les déboires des petits hommes commencent très tôt « [...] les adolescents de petite taille ne sont pas, en moyenne, favorisés par la plupart des activités sportives obligatoires où la haute taille est souvent un avantage. » (Herpin, Op. cit. : 80), ce qui permet sans doute à l'adolescent petit d'anticiper la moindre valorisation des petits hommes en général.

En ce qui concerne l'amour, Herpin note un peu plus loin que les adolescents de petite taille sont aussi désavantagés par rapport à leurs collègues plus grands en ce qui concerne les filles, car ils ont l'air d'être plus jeunes. (Ibid.)

Cependant, il note que les ouvriers ne sont pas moins en couple que les cadres (Ibid : 74), car au sein même du découpage social qu'il a effectué, il note que la taille a une incidence sur la possibilité d'avoir une vie de couple. « La taille des hommes a donc bien des effets nets sur la vie de couple, effets qui ne se confondent pas avec ceux du milieu social. Être petit est un handicap pour la mise en couple quel que soit le niveau social [...] » (Ibid.)

Il note que l'homme « apporteur de ressource » est un critère important pour les femmes. Les statistiques qu'Herpin met de l'avant prouvent que les grands gagnent plus que les petits, ce qui nuit aux hommes petits pour se trouver une partenaire lorsqu'ils sont jeunes. Mais il dit douter que ce fait puisse être pris en compte par les gens (car ils n'en sont pas conscients). (Ibid. : 83). Cependant quelques lignes plus loin, il écrit que plus tard dans leur vie les petits « [...] ont fait la preuve de leur sérieux et apparaissent comme apporteurs fiables de ressource. » (Ibid) ce qui leur permet alors de se trouver une compagne. Mais c'est une déduction qui ne peut manquer d'étonner, car s'il n'y a aucun lien entre la taille et les ressources dans l'esprit des gens et donc des femmes lorsqu'elles voient un petit homme jeune, comment pourraient-elles prendre en considération le fait qu'il est un apporteur fiable de ressource quand il est plus âgé, puisque de toute façon, il aura moins de succès dans sa carrière qu'un grand et que cette perspective n'a pas changé au cours de son vieillissement ? Ne pourrait-ce être plutôt le fait que les femmes jeunes⁴ voient en ces hommes matures quelqu'un qui possède déjà des ressources alors que les hommes du même âge qu'elles (quelle que soit leur taille) n'en ont pas encore (plutôt que quelqu'un qui a prouvé qu'il pouvait en avoir). Il se pourrait aussi que les hommes petits plus âgés soient intellectuellement et émotionnellement plus matures que leurs concurrents plus jeunes ce qui pourrait être un attrait. Il se pourrait aussi, tout simplement, que le bassin de femmes jeunes est plus grand que celui des femmes plus âgées qui sont déjà en couple avec des plus grands, ce qui expliquerait que les petits ont plus de choix chez les jeunes femmes et donc se retrouvent plus souvent avec l'une d'entre elles.

⁴ il dit que les petits sont plus souvent que les autres avec des femmes jeunes (Ibid.)

Ce sont diverses possibilités que n'a pas envisagées Herpin (il n'envisage la maturité que sous l'angle de l'emploi (Ibid.)). Pour être certain que ce soit l'argent qui attire les jeunes filles vers les petits matures, il aurait fallu savoir si les petits matures et pauvres avaient moins de chance de se trouver en couple que les petits matures et riches.

En ce qui concerne l'amour, Herpin fait mention d'une norme sociale qui favoriserait les grands hommes (Ibid. 86). Cette norme exige que le couple soit assorti c'est-à-dire que l'homme soit plus grand que la femme. Ce qui favoriserait les grands dans une certaine mesure, mais il ne faut pas que l'écart soit trop grand. (Ibid.)

Cependant, il ne parle pas explicitement de norme sociale ou de stéréotypes sociaux favorables aux grands hommes. Il ne dit pas que cela pourrait jouer en ce qui concerne les possibilités d'emploi. Ce fait est particulièrement étonnant, car il explique que la taille ne joue pas pour les fonctionnaires qui doivent passer un concours et ne sont donc pas vus par leurs futurs employeurs qui les jugent sur les résultats d'examen écrits alors qu'elle joue pour les employés qui doivent se présenter en personne à une entrevue. (Ibid. : 81). Il ne tire aucune conclusion des faits qu'il présente et ne fait aucune recherche sur la possibilité que soit utilisé un filtre social, un préjugé négatif, qui discriminerait les petits (pas seulement en amour).

Pourrait-on penser que les hommes petits, qui ne sont pas en moins bonne santé (Ibid. : 83) ne sont pas moins travailleurs, ni moins forts, ni moins efficaces dans leur travail (Ibid. : 76), soient discriminés sur la seule base de leur taille parce que celle-ci les fait plus ou moins consciemment ressembler à des femmes puisque celles-ci sont considérées comme ayant le monopole de la petite taille et que pour un homme le fait d'avoir un attribut spécifiquement féminin les dévalorise socialement ?

Mais en allant plus loin, il est aussi possible de se poser la question à savoir si les femmes elles-mêmes, ne sont pas discriminées dans plusieurs domaines simplement sur la simple application générale de la règle qui veut qu'elles soient petites et que l'on attribue aux grands des capacités supérieures dans à peu près tous les domaines, et ce, en dépit du fait que les statistiques semblent démontrer qu'ils n'ont pas plus de capacités que les autres, comme le démontre l'étude d'Herpin sur les différences entre les petits hommes et les grands hommes.

3.1.1.2 La force

La force est l'image même de la masculinité voire de la virilité. Un homme est fort. Ce constat semble faire de la force une des différences majeures entre les hommes et les femmes ou du moins l'une des principales différences qui viennent spontanément à l'esprit.

Cependant, il faut se demander jusqu'à quel point cette évidence est vraie, jusqu'à quel point cette vision de l'homme fort est un stéréotype, jusqu'à quel point une femme peut ou ne peut pas être forte physiquement et si elle peut être forte, jusqu'à quel point elle sera acceptée socialement. Car comme le dit si bien Kimmel « Though our musculature differs, plenty of women are physically stronger than plenty of men. » (Kimmel, op. cit. : 2)

Yves Coppens raconte comment l'australopithèque afarensis, Lucy, dont il est le codécouvreur a été prénommée « [...] le prénom [de Lucy] s'est imposé à nous dans le camp pour nommer le petit squelette, lorsque sacrum, bassin et gracilité à la fois en ont fortement suggéré la féminité. » (Coppens, 1999 : 176). Les archéologues venaient de découvrir une nouvelle espèce, Lucy n'avait aucun frère, aucun père, aucun cousin, aucun mâle (ni même aucun autre représentant de son espèce) avec lequel les chercheurs auraient pu comparer le squelette, aucun de ses contemporains pour indiquer le degré de variabilité intrasexe et intersexe des squelettes tant masculins que féminins, alors que cette variabilité existe chez toutes les espèces, mais ils avaient décidé de sa féminité en partie sur la base de sa petitesse et de sa gracilité. Quant au sacrum et au bassin auxquels il est fait référence, qui sont différents de ceux des êtres humains ou des singes actuels, les archéologues n'avaient pas, non plus, de possibilité de comparaison. Comment dès lors affirmer la féminité du squelette sans tomber dans des clichés et des parallèles abusifs découlant de présupposés culturels? Comme le rapporte Peyre, il est très aisé de tomber dans des clichés.

« On a tendance à penser que les différences sont évidentes, avec à l'appui des arguments comme : " le bassin de la femme est plus large, son squelette est plus faible", "la stature de l'homme est plu haute, son crâne est plus vaste, ses dents sont plus grosses, ses canines plus grandes." » (Peyre, op. cit. : 35)

L'histoire de Coppens parle d'elle-même, les os n'avaient pas encore été analysés, ni réellement examinés, les scientifiques n'étaient pas à l'abri de présupposés, l'identité sexuelle du squelette était déjà établie éliminant toute

possibilité de voir en Lucy, un Lucien gracile et petit. Et cette constatation reste vraie en dépit du fait que Lucy était peut-être réellement une femelle, mais c'est un autre débat.

Les chercheurs qui se spécialisent dans la découverte de liens entre l'hérédité et le comportement voient dans la force physique supérieure des hommes le symbole même de leur succès reproductif et par là l'évidence de son existence et de son utilité. Le dimorphisme sexuel et de là, la plus grande force des hommes, aurait permis à nos ancêtres de pratiquer la polygynie.

« Since body-size dimorphism [...] is generally related to intrasexual selection based on male-male competition, human dimorphism in body size suggests that over evolutionary time, to the extent that our species has been somewhat polygynous, it was a system of polygyny based on male physical competition and **harem defense**. » (Mealey, op. cit. 307)

Ainsi selon ce courant scientifique, ce serait la force des mâles qui, à l'origine, garantissait la dissémination de leurs gènes (leur succès reproductif) par le plus grand nombre de femelles qu'ils pouvaient inséminer. Ce fait est illustré à titre d'exemple contemporain chez les mandrills⁵ où le mâle dominant un harem sera le père de 75 à 100% des petits nés des femelles de son harem. (Geary, op. cit. : 113). Chez les gorilles qui vivent aussi au sein de harems, et dont le dimorphisme sexuel est aussi très important, la proportion de petits engendrés par le mâle dominant est de 80 à 95 % (Ibid. 139). Selon Geary « There are potentially important similarities between families of low land gorillas and human families. » (Ibid.) Selon lui ces similarités sont qu'il y a une certitude quant à la paternité des petits et le fait que les mâles et les femelles forment souvent des relations à long terme. (Ibid.). Une inférence est donc établie qui lie les humains aux gorilles.

Cette observation de certains primates contemporains liés au fait que les êtres humains sont, somme toute, de relativement proches parents des gorilles permet, aux chercheurs engagés dans ce type d'étude, d'inférer par la suite une origine probable d'un grand dimorphisme sexuel chez nos ancêtres ainsi que la polygynie ou une certaine polygynie. Puisque les deux sont scientifiquement reliés (ainsi que la grande taille des canines) (Mealey. op. cit. : 263), ceci permet de proposer ou d'affirmer que les ancêtres masculins étaient proportionnellement bien plus lourds que les ancêtres féminines.

⁵ Les mâles mandrills font de 3 à 4 fois la taille des femelles et défendent un harem. (Geary, op. cit. : 111)

Cependant, tous les scientifiques ne s'entendent pas sur l'importance de ce dimorphisme sexuel, car la difficulté à attribuer des restes à une seule espèce rend difficile le fait de déterminer le sexe des êtres dont on retrouve des restes fossiles. Geary le résume ainsi : « These complications often result in disagreement about the magnitude of the sexually dimorphic traits. There is for instance, variability in the estimates of the body weight of male and female *A. afarensis* but also agreement that males were moderately to considerably larger than females. »⁶ (Geary, op. cit. : 133)

Il semble à l'heure actuelle difficile de déterminer si les ancêtres avaient réellement ce grand dimorphisme sexuel qui aurait favorisé la polygynie ou si c'est le stéréotype contemporain de l'homme fort aux nombreuses conquêtes qui biaise la vision de certains scientifiques qui veulent voir dans les ossements fossiles qu'ils découvrent la preuve de la force légendaire de nos ancêtres masculins et l'origine biologique de la polygynie, et par là justifierait la polygynie existant dans certaines sociétés humaines ainsi que la propension des hommes (vue comme évidente et naturelle) à avoir de nombreuses conquêtes.

Quel qu'ait pu être le dimorphisme sexuel de nos ancêtres et la force ou la faiblesse relative de chacun des sexes. Cette image du mâle fort reste l'objet d'un certain culte à l'heure actuelle, renforçant la nécessité d'envoyer des messages médiatiques très stéréotypés. Le type de l'homme viril est représenté avec force muscles et la femme féminine doit être d'une minceur la rapprochant dangereusement de l'anorexie et donc de la faiblesse physique portée au paroxysme.

Cette image sociale des femmes faibles est un handicap majeur pour les femmes désirant avoir des activités physiques qui muscleront leur corps. Les sports traditionnellement réservés aux hommes forts sont des domaines au sein desquels les femmes ont de la difficulté à se faire une place. Elles sont parfois même ostracisées du fait de leurs choix.

⁶ Geary fait là le résumé des recherches de Aiello 1994 et Richmond, Jungers 1995). Il est intéressant de noter que Geary indique un accord sur le fait que les mâles étaient de modérément à considérablement plus grand que les femelles. On peut néanmoins se questionner sur la valeur d'un tel « consensus ». Comment peut-on mettre sur le même pied d'aussi grandes possibilités de différences de taille? Si par exemple, tout le monde s'entend sur le fait qu'un mâle chimpanzé est modérément plus grand que la femelle de son espèce, et que le gorille mâle est considérablement plus grand que la femelle de la sienne, ça ne fait pas de similarité sur la taille de nos plus proches cousins, l'amalgame des deux dimorphismes est impossible, cette différence significative fait, qu'ils ont des comportements très différents, les premiers vivant dans des groupes multimâles/multifemelles, les seconds vivants dans des harems. Le seul consensus possible est que les deux espèces ont un plus grand dimorphisme sexuel que chez les humains, mais ça ne rend pas leur différence similaire.

L'article de Mennesson et Galissaire porte sur les femmes guides de haute montagne en France. Elles ne sont que 10 sur 1500 hommes (Mennesson, Galissaire, 2004 : 111). La présence infime est représentative d'une part de la difficulté pour les femmes de se faire une place parmi les activités perçues comme traditionnellement masculines et d'autre part de la difficulté pour les femmes d'avoir le goût de faire cette activité. Cependant, cette présence si petite est aussi le signe que cette activité fortement physique n'est pas réservée aux hommes du fait de leur constitution (force), cette présence de femmes montre que celles-ci peuvent aussi avoir la constitution qu'il faut.

Il est certain que si les femmes ne sont pas encouragées à faire des activités physiques qui muscleront leurs corps elles resteront graciles et relativement faibles. Mais avec l'entraînement approprié, leur corps peut répondre à des attentes de vigueur et de force, comme le prouvent par exemple les femmes culturistes. (Mennesson; op. cit., Roussel et Griffet; 2004)

Le sport illustre parfois la rigidité des cadres sexués imposés aux hommes et aux femmes, mais plus particulièrement aux femmes. Il y a là un double paradoxe, les femmes qui offrent une bonne performance sont considérées comme masculines et condamnées pour cela. Les femmes qui offrent une performance perçue comme féminine sont déconsidérées du simple fait de leur féminité. (Mennesson, Galissaire, op. cit. : 115) Leur réussite relative viendrait de leur capacité à jouer avec ce paradoxe ainsi que la construction de leur identité sexuée antérieure qui peut être plus ou moins féminine ou masculine. Selon Mennesson (2006, op. cit. : 127), certaines dispositions familiales, comme la présence d'un frère aîné sportif ou l'absence de frères, permettent à des femmes de construire leur identité sexuée comme un peu plus masculine et donc leur permettent de dépasser les inconvénients liés à leur sexe physique lors de leur pratique d'un sport considéré comme masculin.

Dans le cadre de leur enquête Mennesson et Galissaire ont pu déterminer que ce n'est pas tant l'accès à la montagne dans l'enfance qui a provoqué l'intérêt pour la profession de guide de haute montagne plutôt que les activités sportives de type masculines (Mennesson, Galissaire op. cit. : 120) dans l'enfance ainsi qu'une socialisation avec des frères dont elles partageaient les activités pour la majeure partie d'entre elles. Certaines, membres de fratricides de filles, ont aussi été des fils substitués pour les pères. (Ibid. : 122)

Si la majorité se définit comme ayant été des garçons manqués dans l'enfance (Ibid. : 123), les autres ayant été socialisées dans un milieu égalitaire avec leurs frères et provenant de milieu où le capital culturel est important, se définissent comme des filles normales, mais elles ne perçoivent pas les activités de haute montagne comme particulièrement masculine (Ibid.)

Les auteurs mentionnent donc que c'est la socialisation qui fait percevoir une certaine activité comme étant masculine ou féminine « [...] on ne peut pas dire que faire de la montagne soit masculin ou féminin. La nature sexuée de la pratique n'existe pas en soi, elle est construite par les processus de socialisation. » (Ibid. : 124)

Contrairement aux hommes qui se sentent à leur place dans cette profession, les femmes sentent sur elles le regard des hommes. Ces derniers les mettent parfois à l'épreuve ou leur donnent des conseils, chose qu'ils ne feraient pas à un homme. (Ibid. : 125) Certains, les plus vieux, ne voient pas d'un bon œil l'arrivée de ces femmes sur leurs lieux de travail. (Ibid. : 126)

Malgré leur place d'observateurs des femmes et les défis qu'ils leur jettent, les hommes, en montagne, savent rester professionnels et regardent leurs consœurs comme des professionnelles. Cependant une fois dans la vallée, les hommes ont un comportement différent : « Toutes les guides s'accordent sur l'importance de cette demande de « féminité » exprimée explicitement ou implicitement par leurs collègues masculins dès lors qu'elles ne sont plus en situation d'ascension. » (Ibid. : 126)

Il y a donc là une différence de traitement, les hommes peuvent être comme ils le veulent que ce soit au travail ou au repos, mais les femmes doivent selon leurs critères, à eux, être comme des hommes lorsqu'elles sont au travail, mais comme des femmes lorsqu'elles sont au repos. La possibilité pour ces dernières d'avoir les deux styles de comportements dépendant du contexte n'est pas sans faire penser à une origine construite de ces comportements ainsi qu'aux privilèges des hommes dans une telle situation : ils n'ont pas à changer de peau.

Plus encore que le travail effectué par les guides de haute montagne, les culturistes sont des personnes qui sortent de l'ordinaire. Mais cette étrangeté est plus accentuée chez les femmes culturistes parce que leurs corps en devenant musclés à l'extrême, fait disparaître les traits d'élégance, de minceur, de fragilité et de gracilité que le stéréotype le plus largement partagé exige des femmes. De plus, comme dans tout système où n'existe pas de juste milieu, s'éloigner de son pôle,

c'est devenir comme l'autre pôle: si une femme perd de sa féminité, c'est qu'elle gagne en masculinité et ce fait est souvent condamné dans une plus ou moins grande mesure.

La force est considérée le domaine exclusif des hommes, une sorte de symbole de la masculinité éternelle.

« Si le sport représente un symbole très convaincant de la masculinité hégémonique, c'est en partie parce qu'il incarne précisément l'apparente supériorité naturelle des hommes sur les femmes. Alors que la force physique a perdu beaucoup de son importance dans le maintien des idéologies de la supériorité masculine dans la plupart des institutions, la puissance brute proprement dite -- que de nombreux sports exigent -- demeure encore perçue comme une preuve matérielle et symbolique de l'ascendance biologique des hommes. » (McKay, Laberge, 2006 : 5)

Pour une femme tenter de s'accaparer une petite part de ce domaine n'est pas sans conséquence. « Si la musculature d'une sprinteuse peut encore être admise, le discrédit est jeté sur celle des femmes culturistes. » (Roussel, Griffet, op. cit. : 146)

En effet, le corps musclé d'une femme n'est pas perçu comme correspondant au stéréotype. Il n'est pas perçu comme quelque chose de naturel.

« ...[H]uman beings get defined as either male or female and from these definitions flow a succession of others dependent upon this primary difference. [...] Women's bodybuilding unavoidably raises questions about both the naturalness of the body and the meanings centered via the body upon sexual difference. » (Mansfield, McGinn, dans Jackson et Scott, 2002 : 433)

Mais le manque de naturalité d'un corps féminin musclé n'est pas le seul reproche que l'on fait aux femmes culturistes. Leur physique soulève aussi des questions plus sensibles mettant en cause une possible rivalité entre hommes et femmes et éventuellement la perte de privilèges pour ces derniers, s'ils venaient à perdre le monopole de la force. « The discourses involved in bodybuilding address the problem posed by the deviant and dangerous muscled female body by a differential construction of acceptable form between men and women. » (Ibid. 434)

Les auteurs Mansfield et McGinn expliquent que les reproches que l'on fait aux culturistes féminines se répercutent sur leur carrière : ce ne sont pas les plus musclées qui sont le plus récompensées, de plus, ces athlètes doivent se composer une image féminine afin de contre balancer le développement de leur musculature. (Ibid.) Finalement, même ce développement de musculature ne peut se faire selon les goûts de chacune ni selon les mêmes critères que les hommes, car ce genre de

décision mène droit à la défaite en dépit d'un développement musculaire phénoménal, comme l'a expérimenté Bev Francis. Afin de monter sur le podium, celle-ci a dû faire ressortir « [...] the 'details' of her musculature rather than concentrating on pure size or mass. ». Bev Francis a aussi dû mettre du vernis à ongles, se laisser pousser les cheveux, les teindre de couleur pâle et les boucler. (Ibid. : 435)

Les auteurs remarquent qu'afin de se faire reconnaître les culturistes féminines doivent porter des marqueurs traditionnellement féminins et même hyper féminins un peu comme le feraient les travestis afin d'être reconnues comme des femmes. (Ibid. : 436)

Conclusion

Si, pour de nombreuses personnes, il ne fait aucun doute que les différences de taille et de force entre les hommes et les femmes sont d'origine biologique et sont donc « naturelles », il est aussi possible de voir qu'au moins une partie de ces différences peuvent être d'origine culturelle et sont donc « artificielles ». La création des différences se fait au détriment de la mise en valeur des similitudes (ou simplement de leur reconnaissance) en encourageant les premières à se développer en fonction de croyances culturelles mises de l'avant par l'application d'un stéréotype de genre interprété comme une évidence naturelle.

L'étude de Herpin est intéressante pour prendre conscience de l'impact que peut avoir une croyance sur la vie des gens. Mais elle est aussi un parfait exemple de l'arbitraire qui peut être exprimé lorsqu'il s'agit de discriminer certaines personnes par rapport à d'autres. La différence de taille en est une, mais on peut imaginer facilement que la race en est une autre, certains pourraient même penser au sexe ou à d'autres traits moins courants (comme être roux ou gaucher), mais tout aussi discriminants. On pourrait très bien imaginer faire le même type d'étude qu'Herpin mais en comparant les gens sur leur beauté. On pourrait séparer l'humanité en beaux, ordinaires et laids et on trouverait certainement des corrélations entre le succès au travail et la beauté ou entre le succès en amour et la beauté. Ces critères ne révélant bien sûr rien en ce qui concerne la valeur morale, sentimentale ou intellectuelle du beau, de l'ordinaire ou du laid. Bien sûr, Herpin a pu utiliser pour son étude les statistiques disponibles dans son pays puisque les gens devaient inscrire leur taille sur le questionnaire où on leur demandait quel était leur statut matrimonial,

leur emploi, etc. Il est à peu près inconcevable d'imaginer que dans un tel questionnaire on demande aux gens d'évaluer leur beauté. Cependant, il est tout à fait possible d'établir des critères correspondant à certains archétypes de beauté dans une culture donnée. En Occident on valorisera, la symétrie pour les deux sexes. Pour un homme, on pourrait trouver la mâchoire carrée, les traits anguleux, une fossette au menton, le nez de taille moyenne et droit, pas de double menton, pas de joues rebondies. Pour une femme, on pourrait trouver les grands yeux, les longs cils, le petit nez et les lèvres pulpeuses. Un grand front pour tous et surtout pas de trace d'acné pour aucun des sexes. Une cicatrice discrète peut donner un air de virilité à un homme, mais est tout à fait proscrite pour une femme.

Löwy nous informe que la beauté est importante tant pour les hommes que pour les femmes et que les laids sont discriminés. (Löwy, op. cit. : 114),

« Les femmes ont cependant des marges plus étroites de définition de ce qui doit être une apparence physique acceptable; elles sont soumises à une contrainte plus importante de se conformer aux normes d'apparence en vigueur. Cette contrainte est incarnée par l'omniprésence d'images de mannequins aux corps et aux visages parfaits. » (Ibid.)

Selon Löwy, il n'y aurait pas de code de beauté officiel, mais la majorité des gens se conforme à ce qu'elle appelle « la conscience pratique » qui permet de rejeter les corps « dégoûtants » (Ibid. : 118). Ce seraient les changements sociaux permettant aux femmes d'être plus présentes dans des rôles traditionnellement masculins qui favoriseraient l'importance accrue accordée aux différences de physique et aux critères de beauté, permettant de maintenir une certaine infériorité féminine. (Ibid. : 119) Malgré que la beauté soit décrite comme neutre et qu'elle soit perçue comme l'expression de la variabilité humaine, Löwy voit dans le traitement différentiel des hommes et des femmes l'expression du « [...] statut de subalterne [des femmes] et reste un des obstacles majeurs au remplacement de l'« homme rationnel » par un « être humain rationnel ». (Ibid. 120)

En ce qui a trait à la force physique, ce n'est pas tant que les femmes ne peuvent pas être musclées et fortes, mais plutôt qu'une musculature développée chez les femmes est perçue négativement dans la société, surtout lorsqu'elle est très apparente comme chez les culturistes. Selon Molinier et Welzer-Lang la virilité ainsi que le masculin font que l'on accorde aux hommes les attributs sociaux suivants : « [...] la force, le courage, la capacité à se battre, le « droit » à la violence et aux privilèges associés à la domination de celles, et ceux, qui ne sont pas, et ne peuvent

pas être virils : femmes, enfants...» (Molinier, Welzer-Lang, 2004 : 77). De ce fait, une femme forte crée une remise en question de la virilité et des privilèges qui l'accompagnent.

Pour pouvoir réussir leur carrière, les femmes culturistes se doivent de développer des groupes de muscles différents des hommes (Roussel, Griffet, op. cit.), ceci est peut-être dû au fait de cette déconsidération de leurs corps par la société. Mais, d'une certaine manière, ceci permet éventuellement de continuer à tracer une ligne de séparation entre leur pratique et celles de leurs collègues masculins, maintenant l'illusion de différences fondamentales, non pas par l'impossibilité de pratique et de résultats similaires, mais en créant des pratiques qui rendront les résultats différents.

3.1.2 Différences et similitudes, émotions et comportements

Selon les stéréotypes en vigueur, les hommes et les femmes ne sont pas perçus comme ayant les mêmes comportements ni les mêmes émotions, ou du moins, comme pouvant les exprimer de la même façon. Et de fait, ils agissent souvent de façon différente. Dans cette section, ne seront abordés que deux thèmes potentiellement révélateurs de différences.

3.1.2.1 La violence et l'agressivité

Les hommes ont la quasi-exclusivité du comportement violent. Comme le disent Molinier et Welzer-Lang dans la citation de la conclusion du point précédent, les hommes sont reconnus comme ayant la capacité de se battre et avoir un certain « droit » à la violence envers ceux qu'ils dominent physiquement et en particulier les femmes (Molinier, Welzer-Lang, op. cit : 77). Si les hommes se sentent en droit d'exercer une telle violence et de se battre c'est que ce genre d'action est attendu de leur part, car c'est un comportement considéré comme normal et naturel pour eux. (Ibid.).

Dès lors, il devient condamnable pour une femme d'avoir le même genre d'action violente, car il serait considéré comme anormal ou pire comme déviant. Ceci pourrait trouver une confirmation dans la condamnation sans appel des culturistes femmes puisque celles-ci pourraient être le symbole de la perte de l'exclusivité de la force et donc du potentiel de violence. Selon Gilbert on dit des femmes violentes qu'elles sont anormales ou folles, mais de toute façon, elles sont déviantes par

rapport au modèle qui veut que ce soient les hommes qui soient violents. Elles ne correspondent pas à leur stéréotype qui les veut douces et passives (du moins pour les femmes occidentales blanches). (Gilbert, 2002).

Bien sûr les femmes peuvent être violentes malgré tout, mais leur violence sera interprétée différemment de celle des hommes. Selon Campbell, les femmes violentes sont perçues comme incapables de se maîtriser alors que les hommes violents sont perçus comme tentant de prendre le contrôle sur l'autre ou les autres. (Campbell, 1993 : 1)

Comme pour confirmer cette différence entre la violence masculine et la violence féminine, Gaborit fait remarquer qu'

« Il existerait dans le langage courant, notamment en anglais et en français, une distinction entre prendre le contrôle, qui serait un élément masculin, et perdre le contrôle qui relèverait davantage du féminin [...]. La violence tournée vers l'extérieur serait donc davantage une représentation de la violence masculine que la violence féminine. À l'inverse, la violence féminine s'apparenterait davantage à ce que Sigmund Freud nomme l'hystérie [...]. Pour les femmes, la menace provient donc de l'intérieur, alors que pour les hommes elle viendrait de l'extérieur. L'agression pour les femmes servirait à relâcher une tension interne, alors que les hommes pourraient retirer d'une possible agression un sentiment de supériorité, d'estime et de confiance en soi et même des bénéfices sociaux en terme de capital social. Les différentes représentations sociales sur le genre, la violence et la domination ont donc des répercussions au niveau social. » (Gaborit, op. cit. : 23)

L'agressivité des femmes s'extériorise plutôt verbalement alors que celle des hommes s'exprime plutôt physiquement. (Green, 1998 : 8). Mais Green ne pense pas que cette différence d'expression provient de nature différente, mais plutôt d'une socialisation différenciée selon le sexe. (Ibid.) Ce seraient les rôles de genre qui influenceraient le type de violence que l'on considère approprié pour notre sexe et celui auquel on recourra. (Ibid. : 11) Et le même schéma de comportement se retrouve chez les enfants du primaire, cette socialisation différenciée et l'intégration de schémas de comportement particuliers aux hommes et aux femmes en ce qui concerne la violence, commence donc très tôt dans la vie. (Ibid.) De leur côté, les recherches de Bushman et Anderson montrent que les différences sont négligeables en ce qui a trait à la violence verbale (1998 : 33). Par contre, ils ont découvert des différences entre les gens selon les types de personnalité. (Ibid. : 34)

Cette tendance à vouloir régler les conflits par la violence ne semble pas être aussi naturelle qu'elle le paraît. En fait, le milieu social et/ou la culture influent grandement sur la possibilité de voir une personne tenter de régler ses problèmes par

un acte violent. À titre d'exemple voici ce qu'en dit Green « [...] Americans may be more likely to think of violent solutions to problems than persons from most other industrial nations. » (Ibid. : 16). En plus de stéréotypes propres aux femmes et aux hommes en ce qui concerne la violence, il semble donc y avoir une culture de la violence qui soit diffusée, entretenue et pratiquée par ses membres et celle-ci est différente de celle de voisins pourtant culturellement proches. La guerre serait la variable qui affecte le degré de violence toléré ou encouragé au sein d'une population particulière. « Violence may therefore become embedded in social norms that prescribe the conditions under which aggression is an acceptable, and even socially desirable, behavior. » (Ibid.)

Même si d'autres facteurs entrent certainement dans le processus d'augmentation et d'acceptation sociale de la violence, le fait que l'on puisse faire une corrélation entre un fait social de grande envergure (comme la guerre) et la violence qui imprègne la culture par la suite, n'est pas sans donner quelque validité à la thèse voulant que le recours à la violence soit socialement construit, cependant, d'autres chercheurs ne partagent pas cet avis.

Les défenseurs de la thèse biologique ont pour argument que la violence des hommes est une faculté adaptative à l'origine de leur succès reproductif, celle-ci serait comparable au comportement violent des chimpanzés même si chez les hommes elle ne s'exprimerait pas toujours. (Geary, op. cit. : 215). On admet cependant que les femelles ont aussi un certain degré de violence chez les primates. Néanmoins, cette violence n'est pas aussi intense que celle des mâles parce que celle-ci est principalement orientée vers un accaparement de nourriture ou attirer l'attention d'un mâle, les deux devant mener à une meilleure survie des petits de la femelle et donc augmenter son succès reproductif, la violence des femelles ne mène donc jamais à la mort d'une des deux opposantes. (Ibid. : 235).

On explique cette différence par le fait que les mâles peuvent risquer de perdre la vie dans un combat parce que les bénéfices qu'ils retirent d'une victoire sont potentiellement plus importants que leur propre vie en cas de défaite alors que pour les femelles, leur vie est trop précieuse dans tous les cas compte tenu de leur investissement parental. (Ibid. : 238).

À partir de ces constats sur les primates ou du moins sur les chimpanzés et les gorilles, on infère que la violence des hommes est un héritage biologique alors que chez les femmes, on ne fait pas de lien direct avec le comportement des femelles

primates ou du moins on minimise son importance en extrapolant des liens avec d'autres comportements que l'on considère typiquement féminins. Chez les femmes on parle d'agression relationnelle ou indirecte comme la médisance, la création de rumeurs, les atteintes à la réputation ou l'ostracisme (Ibid. : 236), ce qui est tout à fait en lien avec ce qui est socialement le plus généralement admis comme étant la violence des femmes. On admet cependant que dans certains cas, comme, par exemple la polygynie imposée aux femmes dans certaines cultures peut mener au meurtre des enfants des coépouses. On attribue cela à une meilleure possibilité de succès reproductif des meurtrières puisque leurs propres enfants jouiront de plus de ressources et donc auront plus de chances de survie. (Ibid. 240)

Cependant, il n'y a pas que pour les femmes pour lesquelles on fait des extrapolations. Geary avoue que, dans les sociétés monogames, la violence des hommes s'est transformée pour devenir essentiellement une accumulation de succès culturel. « Achieving cultural success is simply another means of achieving control and increasing one's ability to exercise one's reproductive preferences, but this influence is not achieved by force. » (Ibid. : 244)

Dans ces mêmes sociétés, les femmes « [are] competing [...] for the more desirable bachelors. » (Ibid.)

Dans les sociétés monogames, Geary fait donc le lien entre le désir de succès social et culturel des hommes, soit le pouvoir, l'argent et le contrôle qu'ils permettent d'exercer sur d'autres êtres humains et la violence qu'ils ont hérité de leurs ancêtres. Il est donc légitime pour un homme de désirer se faire une place dans la hiérarchie du pouvoir et de l'argent, car ce besoin est inscrit dans ses gènes. Pour les femmes, par contre, cette violence ne peut s'exprimer que par une violence relationnelle afin d'éloigner les rivales potentielles de l'homme qui les intéressent. (Ibid. : 245) Pour les femmes, il n'y aurait donc pas d'origine biologique au désir de succès social et culturel. La violence qu'elles ont héritée de leurs ancêtres, ne leur permet pas de justifier un désir de pouvoir, d'argent ou de contrôle sur d'autres êtres humains, car comme le dit Geary « Most women will have the opportunity to marry and reproduce, whether or not they are culturally successful. » (Ibid.) On peut alors se demander s'il n'est pas justifié de penser qu'une femme de pouvoir, ou une femme qui veut acquérir de la richesse et y parvient, n'est pas une femme contre nature.

3.1.2.2 Les émotions

Un autre point à propos duquel il est courant d'entendre des stéréotypes est le domaine de l'expression des émotions.

Le sens commun fait dire des hommes et des femmes qu'ils n'expriment pas leurs émotions de la même façon, mais aussi qu'ils n'expriment pas toujours les mêmes émotions. Même si les deux peuvent éprouver de la joie, de la peine, de la colère, les femmes sont reconnues pour être émotives, c'est-à-dire pour exprimer leurs émotions de façon expressive et expansive, même s'ils ressentent les mêmes émotions, les hommes sont plutôt reconnus pour ne pas exprimer les leurs et donc faire preuve de retenue. On considère parfois que c'est une qualité, car ils savent garder le contrôle sur eux-mêmes, mais parfois, on trouve que c'est un défaut et en particulier dans les relations de couples, si, par exemple, la femme veut discuter et que l'homme veut s'enfermer dans le mutisme. Baudelot et Establet nous disent que cette façon de concevoir les filles comme étant plus aptes à exprimer leurs émotions relève de stéréotypes et qu'en ce qui concerne le genre ceux-ci s'appuient sur une nature qui découle des « évidences biologiques ». « Si les garçons sont plus forts en maths que les filles, c'est parce que la nature a affublé ces dernières d'un cerveau plus petit, plus apte à construire des émotions que des concepts. » (Baudelot, Establet, op. cit. : 19)

Il n'y a bien sûr là aucune façon de faire qui soit la bonne façon. Cependant, on peut tout de même se demander si le stéréotype est toujours vrai, ou si d'une part il varie selon les individus et d'autre part, si nous ne sommes pas faits pour exprimer nos émotions plutôt que pour les cacher (ce qui pourrait indiquer un potentiel apprentissage de la retenue). En effet, chez le jeune enfant, fille ou garçon, la chose la plus naturelle est de les exprimer, puis avec l'éducation, l'enfant apprend qu'il y a des choses que l'on peut continuer à faire et d'autres qu'il vaut mieux apprendre à ne pas faire. Dans ce domaine, il semblerait que les petits garçons aient à faire face à plus de pression sociale. Le classique « Un garçon, ça ne pleure pas. » est encore souvent de mise.

Par ailleurs, même si les parents n'imposent pas à leur fils de ne pas exprimer ses émotions, la socialisation secondaire se chargera de faire comprendre au petit garçon qu'il vaut mieux pour lui rester stoïque. En effet, si l'on considère comme Héritier que les sexes ont toujours une valence différentielle, et que selon celle-ci les

femmes ont une moindre valeur, il est toujours possible pour petit garçon, qui pleure ou exprime une autre émotion associée aux filles, de se faire traiter de fille, ce qui dans ce cas est une injure puisque les filles ont moins de valeur sociale. « Un garçon apprend à ne pas marcher comme une fille, mais avec une allure virile, [...] à ne pas pleurer, à parler avec assurance [...]. » (Guionnet, Neveu, 2004 : 39)

Il est toujours possible pour une fille de rester stoïque et de cacher sa peine ou sa douleur, ou d'autres émotions, on pourra alors l'admirer pour son comportement considéré comme fort. Là encore, la valence différentielle des sexes entre en jeu, car si une fille pleure on va considérer que c'est normal, mais si elle retient ses larmes, on verra en elle quelqu'un qui a un tempérament fort qui fait penser à celui des garçons. Ce comportement lui vaudra l'admiration, car les garçons ont une plus grande valeur sociale. Être un garçon manqué est en quelque sorte une plus value alors qu'être une fille manquée est une déchéance. Guionnet et Neveu rapportent qu'en sport par exemple, on montre aux garçons à s'endurcir « [Le garçon] montre qu'il est fort, qu'il a un beau corps viril, qu'il est un "vrai mec". La capacité à affronter la douleur, à manifester un rapport dur, instrumental avec le corps est une autre composante de ces apprentissages qu'expriment de multiples formules et adages ("C'est pas un sport de fillette!" "No pain, no gain"). » (Ibid. : 40)

D'un autre côté, on ne permet pas aux petites filles d'exprimer des sentiments agressifs ou de la colère, ou du moins on le tolère moins bien. « Les mères sont [...] plus sévères avec leurs filles, plus exigeantes. Elles supportent moins leurs crises de colère, les valorisent moins que leur(s) frère(s). » (Ibid. : 43)

Guionnet et Neveu expliquent que les enfants vont chercher à ressembler au parent de même sexe qu'eux, en particulier dans leurs activités et leurs goûts, mais aussi pour le petit garçon à ne pas pleurer (Ibid. : 45), on peut aussi imaginer que les petites filles sentiront qu'elles peuvent tout naturellement continuer à exprimer leurs émotions (mis à part la colère), si leur mère s'y autorise.

De cette éducation différenciée, pourraient découler des comportements différenciés chez les adultes et le fait que ce genre de comportement s'observe très tôt dans l'enfance pourrait mener à penser qu'il est inscrit dans notre nature d'homme ou de femme.

Conclusion

Quelles que soient les origines de la violence chez les êtres humains, il semble difficile de tracer une frontière claire entre la violence masculine et la violence féminine, car tant les uns que les autres peuvent en faire la démonstration et ceci reste vrai, malgré le fait que la majeure partie des crimes soient perpétrés par des hommes. (Simpson, Hertz, 2006 : 538) Les deux auteures notent cependant que les « [...] violent crime (excluding simple assault) is a rare offence for both sexes. », mais les crimes le plus violents restent perpétrés par les hommes. (Ibid. : 538)

Kimmel rapporte l'étude de Howell et Willis qui démontre que la définition sociale de la masculinité influe sur la violence qui y sera perpétrée. Dans les sociétés où les hommes peuvent avoir peur, le niveau de violence est bas, alors que dans les sociétés où l'on entretient l'image du macho invincible, le niveau de violence est élevé. (Howell et Willis cités par Kimmel, op. cit. : 317)

Mais Simpson et Hertz notent que quelles que soient les théories sur lesquelles on se base pour analyser la violence et ses origines, les femmes sont toujours soit exclues du modèle, soit considérées comme Autre ou encore simplement mises en contraste avec les hommes, mais leur expérience n'est jamais prise en compte dans la théorisation. (Simpson, Hertz, op. cit. : 544). Elles avancent que c'est la faible représentation des femmes criminelles qui serait à l'origine de cette situation.

Évidemment, le fait de ne pas tenir compte des femmes dans les théories de la violence a pour conséquence de les rendre invisibles et vient de ce fait renforcer l'idée que la violence n'est pas un comportement féminin et aussi le présupposé qui veut que celle-ci ait une origine biologique ancrée dans la nature des hommes.

Il est tout aussi difficile de tracer une ligne entre l'expression ou la non-expression des émotions chez les hommes et chez les femmes. Même si le stéréotype confine chacun des genres sexuels dans un modèle de comportement spécifique, il ne semble pas possible, ni aux uns ni aux autres de s'y conformer totalement.

Badinter rapporte qu'il n'existe pas de modèle de masculinité universelle. Elle rapporte que dans diverses cultures « [...] les hommes [sont] très durs et angoissés par leur virilité, accus[ent] la moindre différence avec les femmes, [alors que dans

d'autres cultures les] hommes [sont] tendres et doux [et] paraissent féminins au regard de nos critères traditionnels [...]. » (Badinter, 1992 : 49)

De nombreux indices peuvent laisser supposer que l'expression des émotions est un construit culturel. Cependant, celle-ci n'est pas quelque chose d'immuable. « Si la masculinité s'apprend et se construit, nul doute qu'elle peut changer. Au XVIIIe siècle, un homme digne de ce nom pouvait pleurer en public et avoir des vapeurs; à la fin du XIXe, il ne le peut plus sous peine d'y laisser sa dignité masculine. » (Ibid. : 51)

Grâce à la transformation de la société découlant de l'influence du féminisme, on a pu voir une certaine remise en question des stéréotypes sexuels les plus courants. Certains hommes ont ainsi pu revendiquer le droit à l'expression de leurs émotions. Si par contre, une femme ne montre pas ses émotions, elle pourra se faire reprocher d'avoir un comportement contre nature ou de nier sa féminité.

3.1.3 Différences et similitudes sociales

La vie au sein de la société est quelque chose d'extrêmement complexe et passer en revue tous les aspects pourrait faire l'objet d'une encyclopédie. Afin d'illustrer les différences et similitudes sociales, j'ai sélectionné trois thèmes relevant de ce sujet, car ils sont symptomatiques de différences généralement admises. Le premier thème est la place relative des femmes dans les sciences et les mathématiques, ce thème est important puisque c'est un domaine très valorisé dans notre société occidentale, de plus les carrières qui y sont rattachées sont porteuses de prestige et donc d'un capital social certain. Le second thème est celui de la paternité et la maternité. C'est au sein de la famille que chaque individu membre de la société est élevé, il semble donc légitime de s'interroger sur la nature des capacités des éducateurs parentaux. Finalement, le dernier thème est celui du partage des tâches ménagères au sein du couple. Malgré qu'il soit évident que l'importance sociale et économique du ménage est souvent perçue comme négligeable : à ce titre, il n'entre pas dans le calcul du PIB, le travail qui s'effectue au sein du foyer ne reçoit pas de subsides gouvernementaux. Cependant, les membres de la société, pris individuellement, y accordent une très grande importance puisque cette activité accapare une partie significative des heures d'éveil passées au foyer. Il convient donc de savoir comment s'effectue le partage et quelles sont les attitudes

des uns et des autres pour ce devoir que chaque foyer s'oblige à accomplir afin d'être simplement en mesure de remplir ses obligations sociales à l'extérieur du foyer.

3.1.3.1 Mathématiques, femmes et les sciences

La place des femmes dans l'éducation est un phénomène assez récent, du moins si l'on se place dans une perspective historique. Pendant des centaines d'années, les femmes ont été exclues du système éducatif, sur la simple base de leur sexe. De nombreuses raisons ont été invoquées, pour justifier cette exclusion. Si aujourd'hui, la majeure partie de ces raisons passent pour saugrenues, font sourire ou mettent en colère à cause de leur manque d'objectivité et leur esprit partisan souvent sexiste ou androcentriste, il n'en reste pas moins qu'il existe encore aujourd'hui un intérêt certain pour rechercher des différences entre l'intelligence des femmes et celle des hommes afin, par exemple, de justifier des différences de réussite scolaire et donc une différence d'accès aux postes de prestige qui en découlent avec comme nouvel argument, la compétence.

On a longtemps cherché des preuves de l'infériorité intrinsèque de l'intelligence des femmes, comme, par exemple la craniométrie qui était l'étude à la mode il y a moins de deux siècles. On pensait, à l'époque, que les femmes étaient moins intelligentes parce qu'elles avaient un plus petit cerveau.

Le célèbre Broca était l'un des plus ardents défenseurs de cette théorie. Afin de la prouver, il a pesé et comparé de nombreux cerveaux d'hommes et de femmes. Il écrivait :

« On s'est demandé si la petitesse du cerveau de la femme ne dépendait pas exclusivement de la petitesse de son corps. [...] Pourtant, il ne faut pas perdre de vue que la femme est *en moyenne* un peu moins intelligente que l'homme ; différence qu'on a pu exagérer, mais qui n'en est pas moins réelle. Il est donc permis de supposer que la petitesse relative du cerveau de la femme dépend à la fois de son infériorité physique et de son infériorité intellectuelle. » (Broca, 1861 : 153, cité par Gould, op. cit. : 139)

L'écart de poids moyen entre le cerveau des hommes et celui des femmes est généralement admis comme étant réel, malgré que certains fassent une correction en fonction de la taille des femmes réduisant cette différence, même si tous ne s'entendent pas sur la façon d'effectuer cette correction.

Gould a repris les travaux de Broca et a corrigé ses données en fonction de la taille. Il arrive à une différence de 113 g. Cependant comme le note Gould : « [...]

113 g est exactement [...] la différence moyenne entre un homme de 1,62 m et un de 1,93 m dans les données de Broca. Personne ne songe à considérer les hommes grands comme plus intelligents que les autres. » (Gould, op. cit. : 141)

Quoique la dernière remarque de Gould ne soit pas aussi certaine qu'il pouvait le penser au moment où il a écrit ces lignes, il reste que l'idée que la différence de poids du cerveau soit en rapport à l'intelligence humaine n'a pas complètement disparu du domaine scientifique. En effet, en 2009, le célèbre et controversé⁷ psychologue Philippe Rushton écrivait : « The preponderance of evidence demonstrates that brain size is correlated positively with intelligence and that both brain size and GMA [general mental ability] are correlated with age, socioeconomic position, sex and population group differences. » (Rushton, 2009 : 713). Dans un article de 2006, Rushton indiquait que les femmes avaient en moyenne un cerveau plus petit de 100 g que celui des hommes (après correction), ce qui équivalait à 15% moins de neurones. Il mentionnait aussi que les femmes avaient un QI de 3.3 à 5 points inférieur à celui des hommes (Rushton, 2006 : 480), elles seraient donc environ de 3 à 5% moins intelligentes que les hommes selon une moyenne du QI donné par Rushton de 100 pour les Occidentaux (Rushton 2009, op. cit. : 710). Il est alors évident de se demander pourquoi les femmes ne seraient moins intelligentes que de 3 à 5% alors qu'elles auraient 15 % de neurones en moins, auraient-elles des neurones plus performants que ceux des hommes ? De plus, la démonstration de Rushton a de quoi laisser perplexe quand on sait par exemple que le célèbre écrivain français Anatole France avait un cerveau de 1000 gr (Vidal, 2004 : 147), soit environ 35% plus petit que celui de la femme moyenne. Comment faisait-il pour être si intelligent avec si peu de neurones ?

À côté de cette controverse sur la taille du cerveau, d'autres scientifiques poursuivent les recherches afin d'y trouver d'autres différences entre les hommes et les femmes, par exemple Kimura; 1999 , Hines; 2004.

La place des femmes au sein des institutions éducatives a longtemps été dépendante des préjugés des différentes époques. Le résultat ayant toujours été, par le passé, de les exclure. Il est, malgré tout, étonnant de voir à travers les âges diverses figures féminines intellectuelles. Comme, par exemple, Christine de Pisan,

⁷ Rushton est controversé parce qu'il fait des recherches qui peuvent être interprétées comme étant racistes puisqu'il arrive à des conclusions qui lui font dire que les noirs ont un plus petit cerveau et sont moins intelligents que les blancs ou les asiatiques. Voir par exemple Rushton 2009.

Madame de Maintenon ou, plus récemment, la célèbre Marie Curie. Cependant, ces cas étaient rares.

Ces temps sont maintenant révolus dans les pays occidentaux et les filles sont passées d'une absence totale à l'école à une omniprésence (Guionnet, Neveu, 2009 : 82). Elles sont à présent supérieures en nombre dans à peu près tous les domaines sauf dans quelques bastions considérés comme des domaines masculins. Les sciences pures et les mathématiques en sont les symboles. Et cette dichotomisation semble bien ancrée dans les choix d'orientation et de carrières.

« Le cumul de la double différenciation selon le degré de prestige et le type de formation choisi peu conduire à des déséquilibres extrêmes, tels qu'on en constate dans la très prestigieuse École Polytechnique, ou dans les sections scientifiques de l'École normale supérieure, où les différences ne vont pas en s'estompant. » (Ibid. 83)

En janvier 2005, Lawrence Summers, président de l'université Harvard a fait une déclaration fracassante que certains (par exemple Vidal et Gilgenkrantz, 2005) ont interprétée comme le fait que si les femmes étaient absentes de ces domaines, c'est qu'elles avaient une incapacité innée les empêchant d'y réussir. D'autres ont au contraire vu dans cette déclaration une sorte de questionnement rationnel sur cette question. (Kimura, 2007, op. cit. : 44)

Mis à part le fait que sa déclaration ait coûté sa place à Summers, pour ceux qui l'ont interprétée comme Vidal et Gilgenkrantz, elle est représentative de préjugés négatifs qui existent encore aujourd'hui, chez certains, à propos des femmes en sciences, et ce, aux plus hauts niveaux de la hiérarchie universitaire. Et si l'on se base sur l'expérience du passé, on sait que le plus grand obstacle à la présence des femmes dans les institutions scolaires a été l'existence de préjugés que l'on considérait comme des faits comme, par exemple : « L'excellence paraît [...] souvent masculine. » (Guionnet, Neveu, op. cit. : 84)

Les filles ont eu la possibilité de prouver leurs capacités au cours des dernières décennies. En France par exemple, les garçons ont été meilleurs que les filles jusque dans les années 60. Par la suite, les filles ont toujours mieux réussi à l'école que les garçons (Baudelot, Establet, op. cit. : 16). Cependant, malgré ces résultats spectaculaires, compte tenu du passé historique où les filles étaient exclues de l'école et compte tenu aussi du fait qu'elles peuvent plus difficilement s'identifier à

des personnages célèbres de leur sexe⁸, les filles réussissent légèrement moins bien en ce qui a trait aux sciences et aux mathématiques, par exemple dans l'enquête PISA 2003 de l'OCDE (voir un peu plus loin) ou aux tests SAT et SMPY américains (voir un peu plus loin).

L'enquête PISA 2003, effectuée auprès d'adolescents de 15 ans des pays de l'OCDE (et quelques pays supplémentaires) rapportée par Baudelot et Establet, montre qu'en ce qui a trait aux mathématiques, l'écart entre les filles et les garçons est très faible, de quelques points par exemple en Islande 7 points, en France 8 points, sur 600. (Baudelot, Establet, op. cit. : 26) Mais dans la totalité des pays, l'avantage est pour les garçons, hormis pour l'Islande où la situation est inversée. Évidemment, on peut considérer que cet écart est extrêmement faible, il existe néanmoins de façon indiscutable. Cependant, comme le fait remarquer Kimball, lorsqu'un écart existe en mathématique, il a tendance à s'amenuiser avec le temps, (Kimball, op. cit. : 89), cette chercheuse pense que « [...] the focus on gender differences in mathematics achievement reflects the persistent symbolization of mathematics as masculine. » (Ibid.)

Comme nous prévient Kimball, il faut éviter de sauter tout de suite aux conclusions en voyant dans les résultats de PISA 2003 une preuve que les garçons sont définitivement et naturellement meilleurs que les filles en mathématique. Comme le font remarquer les auteurs Baudelot et Establet, toutes les filles de pays comme l'Islande, les Pays-Bas ou le Japon sont meilleures que tous les garçons d'Australie, de France, d'Irlande, des États-Unis, de Suède et de nombreux autres pays. (Baudelot, Establet, op. cit.). Les auteurs mentionnent que « [...] les résultats des garçons et des filles, dans tous les domaines, dépendent [...] de la qualité du système scolaire. » (Ibid. : 24), mais plus que cela, ils ajoutent que « [...] le calcul montre que les écarts entre filles et garçons diminuent quand le niveau général est meilleur [et plus particulièrement en mathématique]. Les écarts entre filles comme les écarts entre garçons sont d'une ampleur supérieure aux écarts entre filles et garçons dans un pays donné. » (Ibid. : 25)

Les auteurs concluent que :

« Les orientations défavorables aux filles vers les filières scientifiques valorisées ne peuvent s'expliquer par une inégalité naturelle de potentiel. Au contraire, l'avantage donné aux garçons aboutit à orienter

⁸ À titre d'exemple : « Seules onze femmes scientifiques ont obtenu un prix Nobel. » Guionnet, Neveu, 2009 : 87)

vers les sciences des élèves dont les performances en mathématiques sont relativement faibles. [...] Dans l'ensemble des pays de l'OCDE, c'est environ 8% des garçons en dessous des niveaux 5 et 6 [qui ont obtenu moins de 500 points à l'enquête PISA] qui bénéficient d'une orientation vers les sciences ; et, inversement, 4% des filles qui excellent en mathématiques qui sont écartées de ces filières. Il ne s'agit pas là d'un effet des inégalités naturelles, mais d'une mauvaise gestion du capital humain défavorable aux filles. » (Ibid. : 28)

Ce fait n'est pas nouveau, déjà en 1992, Travis écrivait : « The field of math and science are losing countless capable women because girls keep hearing that women aren't as good as men in these fields. » (Travis, op. cit. : 55). Il semble donc qu'il n'y ait pas eu d'évolution dans la mentalité des gens, malgré le fait que les preuves sont là pour démontrer que les filles ont le potentiel nécessaire pour réussir en sciences et en mathématique. « [...] male superiority in math is an example of a "fact" that is not powerful at all, because it does not help us predict how an *individual* boy or girl, man or woman, will do. » (Ibid. : 42). C'est ce manque de vision, qui permet de perpétuer l'idée que les filles ne sont, en général, pas bonnes dans les domaines scientifiques.

Mais, plus que cela, une fois que les filles se sont engagées dans une carrière scientifique, elles devront subir les inégalités inhérentes au système dans lequel à compétences égales ou supérieures elles sont vues comme moins adéquates, ce qui fait qu'elles seront moins sélectionnées, même si elles ont plus d'instruction ou plus d'expérience que leurs concurrents masculins. (Valian, 2007)

Il est donc possible de résumer, selon deux tendances, la façon dont sont perçues les différences entre les femmes et les hommes en ce qui concerne les maths et la science. La première tendance peut être exemplifiée par Kimura, c'est celle des dons innés selon les sexes. La chercheuse affirme qu'en dépit des affirmations des scientifiques en sciences sociales qui veulent que ce soient les expériences vécues dans l'enfance qui influenceront sur l'avenir des adultes, ce sont plutôt, selon elle, les dispositions innées en chacun de nous, qui déterminent notre réussite future. (Kimura, 2007. op. cit. : 41) « That is, the superior abilities influence the activities rather than other way round. » (Ibid.). Bien sûr, lorsqu'elle fait mention de ces capacités supérieures, dans cet article, elle fait référence aux capacités supérieures innées des garçons en mathématique et en science. En ce qui concerne les talents innés des filles, elle dira que « [...] the greater representation of women in secretarial work is related to their advantage in two fields. One is the superior finger

dexterity and the other is superior verbal memory, both quite reliable findings. » (Ibid. 42). Elle relativise la possibilité que l'importante représentation des femmes dans le domaine du secrétariat soit dépendante d'un certain contexte social. « Of course social tradition may contribute to this situation, but one must remember that traditions have to arise somehow, and differential abilities are likely to be a major contributing factor. » (Ibid. 43)

La seconde tendance pourrait être exemplifiée par Dweck, celle-ci affirme, au contraire de Kimura, que l'influence sociale est pour une grande part dans la réussite des tâches entreprises. Elle relate brièvement une série d'études qu'elle a menées en 1998 avec Mueller. Elle dit que lorsqu'on valorise les capacités des étudiants cela peut avoir diverses conséquences et, entre autres, celle de leur faire perdre toute confiance en eux s'ils ne réussissent pas une épreuve, car « If their success meant they had the gift, their struggles now told them they didn't. As a result, they lose interest in pursuing the task (just like females and math) and show a sharp decline in their performance. » (Dweck, 2007 : 50), on pourrait aussi facilement relier ces études au fait qu'à l'heure actuelle, les garçons réussissent moins bien que les filles à l'école en général et au secondaire en particulier, et qu'ils sont plus souvent des décrocheurs. Mais, mis à part ce fait, si le conditionnement joue un grand rôle sur le résultat d'épreuves, il se pourrait donc que l'influence des stéréotypes voulant que les filles soient moins bonnes en mathématique influence leurs résultats et en particulier aux tests comme le SAT (Scholastic Aptitude Test) américain, que l'on sait être moins bien réussi par les filles que par les garçons. Le ratio en faveur des garçons y est à peu près le même qu'au test SMPY (Study of Mathematically Precocious Youth). Et le ratio à ce test est passé de 13:1 à 4:1 en quelques années toujours en faveur des garçons (Ceci, Williams, 2007a : 214). Ces résultats peuvent laisser songeur pour au moins deux raisons. Premièrement, si les filles avaient si peu de talents innés pour les mathématiques, comment pourraient-elles en tant que groupe, en si peu d'années, faire diminuer l'écart entre elles et les garçons de façon si importante, puisque rien ne peut garantir qu'à l'avenir, l'écart entre les filles et les garçons à ces tests ne continuera pas à diminuer. Deuxièmement, le test SAT, en particulier, est conçu pour vérifier les connaissances des adolescents américains d'environ 17 ans. Or les chiffres prouvent que, sur l'ensemble du territoire des États-Unis, « [...] females do as well or better than males in math and sciences, on average. » (Ceci, Williams, 2007b) Comment se fait-il donc que, dans ce test qui devrait mesurer le résultat de

leurs apprentissages, les résultats donnent encore les filles pour moins bonnes que les garçons, alors que dans les faits, tout au long de leur scolarité elles sont égales ou supérieures aux garçons en ce qui concerne les mathématiques et les sciences ? Cet état de fait, fait dire à Spelke et Grace que : « These findings [par Benbow et Stanley 1983, basés sur le SAT] seem to suggest that more males have high talent in mathematics. The suggestion can be questioned, however, because it is based entirely on a test that under predicts women's success at mathematics. » (Spelke, Grace, 2007 : 61)

Finalemment, Hines rapporte le fait suivant :

« In Great Britain, girls outperform boys on tests taken at the end of secondary school and used for university entry, including mathematics and science assessments. The reaction is not to conclude that boys are unlikely to succeed as scientists, but instead to wonder what needs to be done to boost boys' performance. » (Hines, 2007 : 109)

Ce genre de tests n'étant pas pratiqué dans tous les pays ou pas de la même façon, il est difficile d'en tirer une conclusion claire. Cependant, il convient de souligner la différence de traitement que peuvent recevoir les garçons dans le cas où, ils ne remplissent plus le présupposé culturel qui les donne pour meilleurs en mathématiques que les filles. Au lieu de voir dans ces résultats le fait que les garçons ne sont en réalité pas meilleurs que les filles, on se met en devoir de trouver les moyens qu'ils redeviennent meilleurs que les filles afin de correspondre à l'idée que l'on a d'eux.

En conclusion, au vu de ces différentes perspectives, tout comme de l'évolution de la place des femmes au sein des disciplines scientifiques et des mathématiques, il est difficile de soutenir la thèse qui veut que les garçons soient meilleurs que les filles de façon innée. Les preuves scientifiques, montrant de plus en plus de femmes dans ces domaines⁹ et un amenuisement du ratio fille-garçon parmi les génies, permettent d'envisager que, si la tendance se maintient, arrivera probablement un jour où les différences statistiques disparaîtront complètement. De plus, comme le dit Lips, même s'il existe plus de génies (à l'heure actuelle) chez les garçons que chez les filles, ils restent de toute façon des individus extrêmement exceptionnels quel que soit leur sexe. « At this rarefied level, so few individuals are

⁹ Même si l'évolution ne s'effectue pas en ligne droite, c'est-à-dire sans reculs, ni de façon égale dans tous les pays.

actually affected that even at a large difference, in the proportions of males and females has little practical significance. » (Lips, op. cit. : 229)

Une chose intéressante à noter, concernant les chiffres avancés par les uns et les autres afin de soutenir l'une ou l'autre des deux visions, est que les tenants de l'innéisme avancent les chiffres de tests ponctuels auxquels réussissent mieux les garçons en moyenne, ce qui fait dire à Kimball : « [...] the disproportionate emphasis on standard tests, especially the SAT-M, exists partly because these are the measures of achievement that reinforce the view that men are better at mathematics. » (Kimball, op. cit. : 96) De leur côté les tenants de l'influence du milieu social basent leurs observations sur les résultats obtenues par les élèves au cours d'une année scolaire complète ou au cours de tout le parcours primaire ou secondaire pour lesquels les filles arrivent à égalité avec les garçons ou les surpassent. Mais l'on pourrait alors citer Kimura qui avance l'idée que : le fait que des scientifiques en science sociales pensent qu'il n'existe pas réellement de différences entre les filles et les garçons dans le domaine des sciences et des mathématiques « [...] is incompatible with scientific principle, because it encourages the ignoring of a large body of opposing research. » (Kimura, 2007, op. cit : 39). Le tout étant, bien sûr, de savoir ce que Kimura et les chercheurs qui abondent dans son sens ignorent comme résultats de recherche contradictoires.

Et finalement, il est aussi intéressant de se poser la même question que se pose Halpren, « Do men have the cognitive ability to achieve in areas in which they are underrepresented ? Men obtain only 32 % of the PhDs in psychology, 37% of the PhDs in health sciences, and 34% of the PhDs in education. » (Halpren, 2007 : 122). Évidemment, la réponse ne peut se reposer sur aucune statistique scientifique, car la question de la représentation des hommes dans ces domaines ne soulève aucune controverse, sauf l'observation qu'ils sont sous-représentés et que leur plus grande présence serait souhaitable. Comme la question ne se pose pas, il est à peu près impensable que l'on pense que les hommes n'aient pas les capacités innées à réussir dans ces domaines, sauf peut-être si l'on pense comme Kimura, on pourra alors mettre de l'avant que ce sont des domaines où l'on prend soin des autres et que les femmes sont fondamentalement faites pour ça. Mais ce serait passer sous silence un peu trop aisément, toutes les centaines d'années où ce sont les hommes qui ont occupé exclusivement les places de médecins, enseignants, et directeurs de conscience (en un temps où la psychologie n'existait pas encore).

3.1.3.2 Paternité, maternité

Dans l'esprit de nombreuses personnes, devenir mère pour une femme, est son destin le plus naturel (malgré que de nombreuses femmes décident de n'en rien faire). Être mère fait partie des capacités biologiques des femmes. Mais, à peine prononcé, le mot mère est déjà connoté. En effet, quelle est la signification intrinsèque du mot mère, et est-il le pendant exact du mot père?

La neuropsychiatre Brizendine écrit la chose suivante :

« Profondément enfouis dans un code génétique se trouvent des déclencheurs d'un comportement maternel de base, amorcés par les hormones de la grossesse, activés par l'accouchement, et renforcés par un étroit contact physique avec l'enfant. [...] Même les pères, les parents adoptifs et les femmes sans enfant peuvent réagir de manière *maternelle* après avoir été quotidiennement en contact étroit avec un bébé. » (Brizendine, 2008 : 168) (c'est moi qui souligne)

Il semble donc que, pour certains professionnels, ce que l'on ressent auprès d'un bébé ne peut être que « maternel ». Pour les femmes qui sont mères, cela découlerait de l'expérience de la grossesse et aurait donc une origine biologique. Un homme ne vit évidemment pas de grossesse, on pourrait donc s'attendre à ce que ses manières paternelles puissent être reconnues. Mais, selon Brizendine, un père ne peut agir de façon paternelle et que ceci soit jugé comme étant adéquat. Pour être un père attentif, attentionné, affectueux et sensible, celui-ci doit singer la femme et être « maternel ». C'est alors que l'on est en droit de se demander ce que ferait l'homme qui aurait des manières paternelles.

Pour certains être mère est, pour une femme, un destin biologique incontournable, un destin qui orientera toutes les actions de cette femme en dépit de ses autres possibilités d'être. Pour les tenants des thèses biologiques, la nature même des femmes et des hommes les prédispose à certaines capacités intellectuelles, à certaines fonctions sociales, à certains comportements et à certaines émotions qui leur sont particulières et dont ne disposent pas les personnes de l'autre sexe. (Geary op. cit. ; Mealey, op.cit.)

D'un autre côté, pour les tenants des théories culturelles (ou sociologiques), le fait de pouvoir être mère ou être père n'influe pas sur le comportement des gens, leurs émotions, leur place dans la société, leurs choix de carrière, le tout étant plutôt le résultat de la socialisation dans un contexte donné ainsi que l'influence de l'environnement social. Pour ces chercheurs, la maternité (tout comme la paternité)

est quelque chose de construit et n'a rien de naturel, comme pour Guionnet et Neveu, 2009, op. cit.

« [...] les théories qui invoquent une base biologique ou instinctuelle à une prédisposition féminine à materner reposent sur des éléments ténus. L'argument biologique le plus courant est celui de la lactation, qui implique à la fois une exclusivité féminine et la production d'une intimité physique et émotionnelle entre la mère et l'enfant. Or dans une recherche sur l'histoire de l'amour maternel en France, E. Badinter (1980) a montré que du XVI^e siècle aux deux tiers du XVIII^e siècle, la norme fut pour les mères, dans la plupart des milieux autres que la paysannerie, de se débarrasser de leurs enfants, le nouveau-né étant confié à une nourrice dès sa naissance [chez qui] il restait quatre ou cinq ans. [...] Lorsque les enfants revenaient à la maison, ils faisaient l'objet de peu d'attention, et repartaient souvent rapidement vers le couvent ou l'internat. Durant près de trois siècles le maternage n'a pas été considéré comme vocation naturelle de la mère. » (ibid. : 68)

Les deux auteurs expliquent que les conditions culturelles et sociales avaient créé une sorte de détachement émotionnel qui faisait en sorte que les femmes s'occupaient assez peu (voire pas du tout) de leurs enfants. (Ibid.)

Il est rare que les thèses biologiques rejoignent les thèses sociologiques, mais Blaffer-Hrdy nous offre un exemple de ce qui pourrait offrir une voie de réconciliation.

« [...] le taux de mortalité est très élevé chez les premiers-nés dans la nature, et l'incompétence des mères n'y est peut-être pas étrangère. Ces taux peuvent être de 60%, voire plus, chez certaines populations de grands singes. [...] avec la maturité physique et la pratique, les mères primates (y compris les femmes) se montrent meilleures avec leurs autres enfants. » (Blaffer-Hrdy, 2002 : 86)

Il semblerait donc que le succès en maternage découle plus de la pratique que d'une quelconque nature profonde, et ce, même chez nos cousins les singes chez qui la socialisation pourrait être considéré comme moins importante que chez les êtres humains. Pour renforcer l'idée d'apprentissage de la maternité, Blaffer-Hrdy, note aussi l'importance chez les jeunes singes femelles de s'occuper des petits de femelles adultes. (Ibid. : 87) Comme s'il fallait s'y prendre longtemps à l'avance pour maîtriser leur rôle des futures mères. Elle ne parle cependant pas d'espèces où les jeunes mâles (ni les mâles) s'occuperaient des bébés afin d'apprendre à être de bons pères. Mais ceci est tout de même assez logique puisque seuls les mâles de quelques espèces des couples monogames s'occupent des petits et que la monogamie n'est pas le mode de fonctionnement le plus répandu.

Afin de montrer la diversité des rôles « normaux » que jouent les pères et les mères, Guionnet et Neveu donnent des exemples que chacun peut contraster avec sa propre expérience de vie dans sa propre culture. Résumant les recherches de Mead, Guionnet et Neveu font un portrait plutôt diversifié des comportements des mères et des pères dans trois sociétés distinctes. Ils notent la disparité entre la vision occidentale des rôles de mère et de père avec ces pratiques culturelles différentes les unes des autres. Par exemple chez les Arapesh, hommes et femmes ont un comportement similaire très doux et très tendre envers les enfants. (Guionnet, Neveu, 2009, op. cit : 53)

« L'homme s'y montre tendre et très disponible à l'égard de ses enfants, attitude que les Occidentaux ont coutume d'attribuer à une spécificité féminine naturelle. [...] chez les Mundugumor [...] dominent des rapports agressifs entre parents et enfants, et dans les couples. Hommes et femmes semblent partager des comportements codés en Occident comme masculins. [...] Les enfants sont gardés sans tendresse, mis dans des paniers durs, opaques; on les laisse pleurer. Filles et garçons sont éduqués pour adopter des comportements identiques d'agressivité verbale et physique, de lutte, d'ostentation et de jalousie. » (Ibid.)

Enfin, les auteurs rapportent le cas des Samoans chez lesquels la socialisation est très différenciée selon le sexe. Aux garçons on enseigne la pêche, aux filles, le soin aux petits. Les enfants des deux sexes (vers 8-9 ans) sont éduqués pour ne plus avoir de contacts ni d'activités communes. (Ibid. 54) Les auteurs n'en parlent pas, mais il semble évident que, dans un tel système, les mères soient les éducatrices exclusives des enfants et les pères les pourvoyeurs absents.

Ces trois systèmes ne sont que des exemplifications des diverses possibilités de vision et de pratique des rôles maternel et paternel. Ces exemples laisseraient suggérer que la nature profonde des uns et des autres en ce qui concerne leurs rôles parentaux soit tout sauf innée, ou que s'ils sont innés, ils permettent une telle diversité que cette origine innée elle-même puisse être considérée comme non signifiante. Cependant, il semblerait qu'en Occident une certaine vision ethnocentriste (puisqu'elle vise à expliquer l'origine des comportements humains) puisse concourir à la création de théories visant à justifier un ordre établi en Occident, c'est particulièrement vrai chez des chercheurs dont la discipline relève de la psychologie (voir par exemple Kimura 1999, op. cit., 2007, op. cit.) ou des biologistes ou sociobiologistes (voir par exemple Mealey, op. cit.; Geary, op. cit.).

Malgré le fait que ce que nous identifions comme l'instinct maternel, ici, en Occident puisse être culturellement construit, peu de personnes sont prêtes à

souscrire à une telle thèse. En tant que société, nous aimons croire que les femmes ont ce petit quelque chose qui les pousse à désirer des enfants, et à les aimer inconditionnellement dès leur naissance. « La théorie de l'instinct maternel postule que la mère est *seule* capable de s'occuper du nourrisson et de l'enfant parce qu'elle y est biologiquement déterminée. » (Badinter, 1992, op. cit. : 103) Mais surtout, nous postulons que cet amour maternel soit quelque chose de parfait, or « L'amour maternel est infiniment complexe et imparfait. Loin d'être un instinct, il est conditionné par tant de facteurs indépendants de la "bonne nature" ou de la "bonne volonté" de la mère, qu'il faut plutôt un petit miracle pour que cet amour soit tel qu'on nous le décrit. » (Ibid. : 105)

Nous voudrions aussi croire que l'instinct paternel existe au même titre, mais de cela, nous sommes beaucoup moins certains. « En fait, une seule catégorie d'êtres humains est jugée inapte au sentiment paternel primaire : les hommes, et en particulier les pères. » (Ibid. : 104)

Cependant, nous sommes bien prêts à reconnaître que le sentiment paternel existe ou peut exister si le père travaille très fort pour le développer. Mais c'est quelque chose qui semble moins naturel et qui doit s'apprendre ou se créer. Il paraît donc raisonnable de se demander si les petits garçons s'impliqueront peu auprès de leurs enfants parce que leur père s'est peu impliqué auprès d'eux ou si le discours familial et social entier ne vise pas à valoriser l'instinct maternel au détriment de la paternité, faisant en sorte de conditionner une certaine façon d'envisager les rôles des hommes et des femmes en dépit des soins dispensés. Brizendine nous apprend que les filles qui ont eu de meilleures mères seront elles-mêmes de meilleures mères. (op. cit. : 190) Cependant, elle ne dit pas si les garçons qui ont eu de bonnes mères feront de meilleurs pères. Alors que de leur côté, Guionnet et Neveu semblent trouver que ce n'est pas tant les soins de la mère qui font des enfants équilibrés plutôt qu'ils aient des adultes aimants en petit nombre qui s'occupent d'eux comme des parents. « [...] aucune enquête ne montre que ce besoin de soins et d'affection [des enfants] (*care* et *nurturance*) doive exclusivement passer par la mère biologique, ni par une femme, ni par une seule personne. La seule certitude est que l'enfant a besoin de cette sollicitude de la part d'un nombre restreint de personnes identifiables et stables. » (Gionnet, Neveu, 2009, op. cit. : 68)

Il est intéressant de se pencher moindrement sur cette façon que nous avons de séparer les instincts des femmes de ceux des hommes. Il est certain que notre

façon de penser s'appuie sur une longue pratique culturelle qui a longtemps exclu le père de l'éducation des enfants, mais plus que cela, la science s'intéresse beaucoup plus à déterminer ce que peut être cet instinct maternel et le lien que l'on peut faire avec le développement de l'enfant qu'à découvrir les mécanismes à l'œuvre dans la pratique de la paternité et son impact sur les enfants.

« Tout enfant a besoin d'un père aimant et attentionné. Au premier abord, cette nécessité semble évidente, mais elle n'a pas encore été démontrée. Des études sur le sujet sont en cours. En revanche, la documentation ayant trait aux sciences sociales et aux études sur la famille abonde d'analyses diverses démontrant l'importance cruciale de la *mère* dans le développement psychologique, et même physique de l'enfant. » (Clare, 2004 : 212)

Brizendine nous apprend que près de 60% des futurs pères montrent des signes de couvade. Ces pères éprouvent certains des symptômes éprouvés par leur conjointe enceinte, comme, par exemple les nausées matinales. (op. cit. : 180) Ils auraient aussi une augmentation de leur taux de prolactine (l'hormone de la lactation) et de diverses hormones alors que baisse leur taux de testostérone, tous ces changements augmentant leurs capacités paternelles. (Ibid.) Cette information paraît donner quelque validité à la thèse des similitudes entre les hommes et les femmes en ce qui concerne les rôles parentaux. Mais plus intéressant encore, elle semble montrer que les personnes, quel que soit leur sexe, peuvent modifier leur comportement biologique par la simple pensée de ce qui va arriver ou qui vient d'arriver (par exemple l'arrivée prochaine du bébé pour un futur père). Il serait intéressant de pouvoir déterminer si c'est le fait que les hommes aient ces hormones qui modifient leur comportement comme le suggère l'auteure ou si ce sont les comportements modifiés (ou l'aspect psychologique) qui modifient les hormones.

Mais quel que soit le rôle que les hommes auront auprès de leur nouveau bébé, il sera très généralement considéré comme le moindre parent, la responsabilité et les meilleures capacités étant perçues comme le domaine privilégié des femmes, et ce, en dépit des changements ayant eu lieu dans la société. « Alors même que les pères sont invités à partager avec leur compagne les tâches parentales, la surresponsabilisation de la mère demeure prégnante, les pères étant souvent traités comme des auxiliaires secondaires, y compris lorsqu'ils font preuve d'une réelle volonté d'implication. » (Guionnet, Neveu, 2009, op. cit. : 65). Les auteurs voient dans la reproduction de cette vision conservatrice une origine à une inégalité sociale entre les sexes et notamment en cas de divorce ou séparation lors desquels la garde

des enfants est généralement attribuée aux femmes sans regard pour l'importance de la présence du père auprès des enfants.

En conclusion, l'intérêt inégal que porte la science à la maternité et à la paternité dépend de présupposés et de stéréotypes culturels partagés. Que les femmes aient en elles les dispositions innées pour la maternité reste encore à être prouvé. Car

« Il n'est pas vrai que toutes les femmes aiment instinctivement leurs bébés, au sens qu'elles élèvent automatiquement tout enfant né vivant. Les autres mammifères non plus, bien qu'il soit difficile, quand ils s'en occupent, d'expliquer leur comportement autrement que comme un comportement instinctif. En d'autres termes, il n'y a sans doute pas de mammifère chez lequel l'investissement maternel n'émerge peu à peu et ne devienne pas chroniquement sensible à des signes externes. Le maternage doit être démêlé, renforcé, maintenu. La culture elle-même doit être cultivée. » (Blaffer-Hrdy, op. cit. : 104)

Cette remarque de Blaffer-Hrdy, ne nous informe pas sur le paternage¹⁰, mais tout laisse croire que si les hommes sont capables d'être des pères, ils doivent eux aussi l'apprendre, tout comme les mères doivent apprendre le maternage. Cependant, la culture envoie plus de signaux aux mères sur leur futur rôle qu'elle n'en envoie aux pères qui alors manquent parfois non seulement de repères, mais aussi de légitimité tant au regard de leur société qu'à leurs propres yeux.

3.1.3.3 Les tâches ménagères

Les tâches ménagères représentent le travail que chacun investit afin de se sentir confortable chez lui. Tous n'ont pas les mêmes exigences, les critères d'excellence sont variables. Cependant, la majorité des gens estime que leur foyer doit être propre et avoir un certain ordre, chacun s'oblige donc à accomplir les tâches ménagères même si « Few people actually *like* doing housework. » (Kimmel, op. cit. : 145)

Par le passé, le partage des tâches au sein du couple se faisait selon le sexe. Les hommes allaient travailler, les femmes étaient responsables de l'entretien de la maison et des soins aux enfants.

Au cours du XX^e siècle, les femmes ont fait leur apparition en grand nombre dans presque tous les domaines de l'emploi. Les femmes ont désormais leur place dans le monde du travail. Puisqu'elles ont aujourd'hui cette activité de pourvoyeuses,

¹⁰ Ceci est un néologisme, car le mot n'existe même pas en français.

il est intéressant de chercher à savoir si les tâches ménagères sont partagées équitablement entre les conjoints qui travaillent¹¹.

Le point précédent traitait de la maternité et la paternité en tant que rôles sociaux et familiaux. Il y a dans le concept de tâches domestiques, le volet du soin aux enfants. Celui-ci semble recouper dans une certaine mesure le thème de la maternité et de la paternité, mais ce n'est que superficiel. Un père peut très bien avoir à la fois un fort sentiment paternel et ne pas prendre en charge le quotidien, allant du changement de couche à la supervision des devoirs en passant par la présence aux réunions de parents d'élèves. Le soin aux enfants est quelque chose de plus concret et de plus palpable que le sentiment affectif qui lie la mère ou le père à son enfant. De fait, ce soin peut tout aussi bien être effectué par ce que Blaffer-Hrdy nomme des allomères (Blaffer-Hrdy, op. cit.) soit des mères de substitution. Ces mères de substitution peuvent être des grands-mères selon l'hypothèse favorisée par Blaffer-Hrdy, mais on peut aussi penser à des personnes que l'on paie pour rendre ce service, comme des gardiennes ou des gouvernantes. Il s'agit donc d'un travail, même si chez de nombreuses personnes, ce « travail » n'est pas perçu comme en étant un.

C'est pourquoi Shelton dit que, souvent, le soin aux enfants n'est pas comptabilisé dans le travail ménager. (Shelton, 2006 : 375) Cependant, dans son article, elle l'analyse tout de même, tout en le mettant dans une section à part, puisque selon elle le soin aux enfants « [...] nonetheless constitute a significant investment of time. » (Ibid.) Elle mentionne que si la préparation des repas des enfants est incluse dans la préparation des repas familiaux, en revanche le travail ménager n'inclura pas le « [...] time spent working with children on homework or helping children get dressed for school. These latter activities are time consuming and involve work [...] » (Ibid.)

Comme le rappelle Kimmel, traditionnellement, les femmes s'occupaient des enfants et faisaient le ménage, c'était le « [...] women's work ». (Kimmel, op. cit. : 131)

Les choses ont beaucoup changé depuis quelques décennies, les hommes investissent maintenant plus de temps auprès de leurs enfants, malgré tout ils continuent à moins s'occuper des enfants que les femmes et en particulier si ce sont

¹¹ Ou les gens qui ont une occupation qui demande toute leur attention, comme, par exemple les jeunes adultes qui étudient à temps plein.

des bébés. (Shelton, op. cit. : 381), Kimmel (op. cit.) fait un constat identique. Mais Kimmel note aussi l'investissement différentiel des hommes dans le soin aux enfants en terme de temps. Aux États-Unis, les femmes passent 50 % plus de temps à s'occuper des enfants et en particulier s'il s'agit de bébés. (Kimmel, op. cit. : 148). Guionnet et Neveu, rapportent des chiffres montrant un plus grand décalage en Europe, où les femmes passent le double de temps avec leurs enfants. (Guionnet, Neveu, 2009, op. cit. : 234)

Ce travail de soin aux enfants est encore largement teinté par la vision traditionnelle de la division des tâches ainsi que par les stéréotypes les plus courants. Le « travail » auprès des enfants n'étant souvent pas perçu comme tel il passe alors comme l'expression normale de l'affection maternelle. « Les compétences domestiques et parentales font l'objet de définitions sexuées intériorisées par chaque conjoint. » (Blöss, 2002 : 56) Le soin aux enfants représente, en quelque sorte, la concrétisation de l'aptitude féminine supérieure pour les soins, la compassion, l'altruisme, etc.

Blöss énumère diverses tâches accomplies par les femmes dans le soin aux enfants, le soin aux personnes âgées, ou encore le fait que lors d'un divorce ce sont les femmes qui auront la charge des enfants, il conclut : « [...] ici, la surexposition des femmes aux responsabilités parentales prend un caractère exacerbé. » (Ibid.)

Tant les hommes que les femmes ont intégré ce modèle ancestral qui les pousse à concevoir la gestion des tâches domestiques comme étant sous la responsabilité des femmes.

« Les rôles domestiques et parentaux sont ainsi au cœur de tensions entre, d'une part, leur dimension instrumentale, et d'autre part, leur dimension idéologique. La première est encore active, régulièrement reproduite et enracinée dans l'histoire de longue date de la division sexuelle des rapports domestiques, où les femmes sont principalement définies en fonction de leurs soins, d'affection et d'éducation des enfants, et les pères par leur rôle de pourvoyeur des ressources. La seconde incarne les nouvelles aspirations démocratiques des couples, qui permettent aux femmes de déléguer un certain nombre de tâches domestiques et inclinent les hommes à passer plus de temps avec leurs enfants. » (Ibid. : 57)

Malgré une modernisation de la famille et le désir, dans certaines familles, des hommes et des femmes de voir chacun prendre une place égale auprès des enfants, ce n'est selon Blöss qu'un vœu pieux puisque qu'il reste enfoui dans la mémoire l'image d'une évidence de rôles fondamentalement différents.

« La distinction des rôles paternels et maternels fait en effet partie des évidences que l'on tient pour invariables et universelles. Les qualificatifs

de sens commun ne manquent pas pour souligner l'importance des différences de qualités qui existent entre un homme et une femme en matière parentale. Ces identités sexuelles supposées s'appuient sur de prétendues dispositions naturelles (d'autorité pour l'homme, d'affection pour la femme). » (Ibid.: 61)

En ce qui concerne les tâches ménagères proprement dites, de Singly nous rappelle que « Certaines tâches domestiques sont considérées socialement comme « féminines », d'autres moins nombreuses, comme « masculines ». (de Singly, 2007a : 12). Il semble que les définitions traditionnelles des tâches persistent avec le temps, et ce, malgré les changements qui semblent s'être opérés dans la société. Cette vision des tâches féminines et masculines semble toujours encadrer l'investissement de chacun dans les tâches qu'ils s'imposent au sein du foyer. Mais plus que cela, c'est finalement l'idée même des travaux domestiques qui est associée avec le féminin. Kimmel rapporte qu'après leur mariage les femmes font 17 % plus de ménage et les hommes 33% moins, « That's because he used to do things like cook and clean for himself, but now he doesn't think he has to. » (Kimmel, op. cit. 146)

Guionnet et Neveu offrent des chiffres qui montrent que les hommes font en moyenne en Europe la moitié moins d'heures de travail ménager que les femmes. (Guionnet, Neveu, 2009, op. cit. : 235), Sheldon rapporte qu'aux États-Unis et au Canada la proportion est plutôt de 80 % pour les femmes et 20 % pour les hommes. (Sheldon, op. cit. : 380)

Le ménage reste la pomme de discorde dans bien des couples, l'homme et la femme ne s'entendant pas toujours avec leur vis-à-vis sur ce que chacun devrait faire pour que la maison reste propre et que l'on prenne soin des enfants. Les différents auteurs consultés (et cités dans cette section) rapportent tous une modification des pratiques des travaux ménagers et en particulier la plus grande participation des hommes au cours des dernières décennies, mais Guionnet et Neveu, et Kimmel ne sont pas sans noter que cette augmentation est légère. Il faut aussi noter que « Researchers vary in the extent to which they report significant change in the division of housework. [...] ». (Shelton, op. cit. : 379). En effet, il semblerait que certains considèrent le nombre d'heures d'investissement supplémentaire des hommes alors que d'autres considèrent la différence entre l'investissement des femmes et celui des hommes, différence qui varie en fonction d'un plus petit

investissement des femmes dans le ménage (en raison du temps passé au travail) pouvant donner l'impression que les hommes investissent plus. (Ibid.)

Mais Kimmel ajoute que la participation au ménage dépend aussi de la génération. Les hommes plus âgés n'ayant pas tendance à modifier leurs habitudes, ils participent donc moins aux travaux ménagers, puisqu'ils n'y ont pas été habitués jeunes. (Kimmel, op. cit. : 146) « Men's changing experience of family life depends on age, race, class, and level of education. Younger men, for example, are doing far more around the house than their fathers did [...] » (Ibid. : 148). Mais au-delà des changements sociaux, il semble que la socialisation et le modèle masculin puissent aussi influencer les hommes à s'investir plus dans les tâches ménagères. « [...] one of the best predictors of men's participation in child care was whether or not their fathers did housework and child care. » (Ibid.). Et, comme si tout devait être lié : « Men who do more housework are also better fathers. » (Ibid. : 150)

Il semble que les enjeux sociaux liés au travail ménager soient d'une telle importance que les différents auteurs cités dans cette section mettent tous en exergue, d'une part, l'importante différence d'investissement entre les hommes et les femmes concernant le travail ménager et les soins aux enfants et d'autre part la lenteur des transformations des pratiques familiales. Cependant de Singly en souligne tout de même l'évolution, il note qu'en France,

« [...] les femmes assuraient en 1974 75,2 % du travail domestique, leur part tombe à 65,6 % en 1998, soit une baisse de près de 10 points. [...] Cette diminution des contraintes est souvent peu notée; ce qui est surtout retenu c'est la permanence de l'assignation. » (de Singly, 2007b : 31)

Il est à noter que les chiffres de de Singly tiennent compte non seulement de la diminution du travail ménager des femmes, mais aussi du plus grand investissement des hommes dans le même travail (contrairement à la remarque de Shelton qui disait que les hommes n'investissaient pas plus, du moins aux États-Unis).

De Singly affirme que les chercheurs en sociologie se basent sur un modèle théorique qui voudrait que les hommes comme les femmes accomplissent chacun 50 % des tâches. (Ibid.) « Tant que le compteur n'a pas atteint le point d'égalité, les résultats portent quasi exclusivement sur l'inégalité sans prêter attention à son

intensité et à son évolution. Or, aujourd'hui, les couples retiennent un mode de fonctionnement qui peut être défini comme un « entre-deux ». (Ibid.)

Il n'en conclut pas moins que l'injustice du travail ménager est toujours au rendez-vous.

Conclusion

Les discussions en ce qui concerne la place des femmes dans les sciences et leur réussite en mathématique, n'est pas un sujet clôt. Comme le montrent les diverses études sur le sujet, aucune conclusion claire ne peut être avancée, si l'on tient compte des résultats contradictoires sur le sujet.

Dans leur analyse sur les différences entre les hommes et les femmes, Ellis et al. ne trouvent pas de différence certaine entre les hommes et les femmes en ce qui a trait aux aptitudes en sciences et en mathématiques. (op. cit. : 939)

Ce sujet ne fait pas exception à la divergence qui semble opposer les tenants de l'innéisme et ceux de l'influence culturelle. Pour les uns l'évidence est dans les gènes, dans l'influence des hormones et dans le succès reproductif. Pour les autres l'évidence est dans la socialisation différenciée et dans les modèles culturels.

Mais une question reste, à ce jour, non résolue: si les hommes et les femmes sont intrinsèquement différents dans leurs capacités concernant les sciences et les mathématiques, comment se fait-il que l'écart entre les deux groupes ait pu diminuer en un siècle pour devenir parfois des questions de dixièmes de pourcentages.

La seule différence qui semble réellement continuer à exister est le plus grand pourcentage de génies masculins parmi les hommes les plus doués. Mais il ne faudrait pas conclure à la supériorité des hommes dans ce domaine. En réalité ces hommes-là, tout comme les femmes même si elles sont proportionnellement moins nombreuses, sont des exceptions parmi des êtres déjà exceptionnels. Ils ne sont absolument pas représentatifs du groupe des hommes en général, ni de celui des femmes, surtout si l'on se base sur les résultats scolaires des jeunes où l'on peut voir que les filles réussissent aussi bien ou mieux que les garçons. Ces résultats-là, sont représentatifs des filles et des garçons en tant que groupe parce qu'ils représentent l'ensemble des garçons et des filles scolarisés. Malgré tout, il ne faut pas tomber dans le piège de la généralisation. La moyenne d'un groupe ne peut jamais être représentative de la performance d'un individu qui pourra être un génie tout comme un débile profond.

Tout trait qui semble avoir été construit socialement se verra modifié suite à une inévitable transformation suit une transformation de la société. Il est donc assez probable que les changements survenus à la fin du dernier siècle se poursuivent au cours du siècle présent et que les différences de performance en mathématiques dans certains tests ou la proportion de génies finiront par disparaître si la tendance se maintient, car « Saying that a characteristic shows a sex difference does not mean that it is innate or that it cannot be changed, just that it exists in society at the present time. » (Hines, 2007, op. cit. : 102)

Les différences entre les hommes et les femmes n'en finissent plus d'être un sujet d'intérêt pour les membres de l'espèce humaine, que ce soit dans le domaine de l'esprit ou dans le domaine plus terre-à-terre du partage des tâches ménagères.

Il semblerait que dans ce dernier domaine, l'éducation et la socialisation jouent un grand rôle. De ce fait, la modification de la société et de la place que les femmes y occupent ont permis à certains couples de modifier leurs pratiques personnelles.

Shelton rapporte que, selon la majorité des d'études, plus un homme aura une vision égalitariste des rôles sexuels plus il investira dans les travaux ménagers. (Shelton, op. cit. : 383) Mais elle dit aussi que

« Nevertheless, when considering the entire gender gap in housework time, gender role attitudes can account for only a small part of it. In addition, although attitudes are associated with housework time, the variation is around a very unequal base, so that, in general, even those couples with egalitarian attitudes have an unequal division of house hold labor, none that is somewhat less unequal than other couples'. » (Shelton, ibid. : 384)

Comme le mentionnent Guionnet et Neveu, les temps ont changé et la perception du rôle que chacun doit tenir a aussi évolué avec le temps, même s'ils notent eux aussi que « Dans un modèle égalitaire, homme et femme adhèrent au principe de l'égalité importance de leur activité professionnelle et partagent le dessein d'assumer dans un sens égalitaire les charges domestique, ce qui ne signifie pas qu'ils y parviennent. » (Guionnet, Neveu, 2009, op. cit. : 237)

Mais ce qui est intéressant, c'est, comme le note de Singly, que la situation a changé. D'un investissement pratiquement inexistant dans les années 50, le père s'occupe maintenant de ses enfants et des travaux ménagers bien que dans une mesure moindre que les femmes (2007b, op. cit). La question n'est pas ici de connaître l'argumentation sociologique de la situation actuelle, mais plutôt d'observer

l'évolution de l'investissement des hommes. En effet, même si la situation semble encore inégale, et de fait elle l'est, il ne faudrait pas prendre l'état actuel des choses comme l'aboutissement d'un processus. Pour certains, le pas est franchi et rien de nouveau ne pourra s'ajouter aux transformations qui se sont déjà produites. Mais en réalité, rien ne permet de penser que ce pourrait être le cas. Nous sommes peut-être seulement en train de vivre un processus de changement et celui-ci n'est peut-être pas terminé.

De plus, comme, il existe une grande variation individuelle chez les êtres humains, il est fort probable que certains hommes ne s'investiront jamais ni dans l'éducation de leurs enfants, ni dans les travaux ménagers. Cependant, il est déjà possible de voir aussi des femmes qui s'investissent très peu dans le soin aux enfants préférant leur carrière et des pères souvent qualifiés de « nouveaux pères » qui sont des pères au foyer et s'investissent plus que leurs femmes dans le soin aux enfants et dans le ménage. Bien que ces cas soient des exceptions, le fait qu'ils existent est en soi révélateur du potentiel égal de chacun pour accomplir ces tâches lorsque les conditions sociales le permettent.

4- Différences, similitudes réalités et artéfacts

Ce qui ressort de la littérature en ce qui concerne les différences et/ou les similitudes, c'est une sorte de débat. D'une part, il y a les tenants de la position biologique qui voient une origine biologique à tout ou à une partie du comportement humain, de plus ils considèrent généralement les traits biologiques comme étant naturels (comme Geary op. cit.). D'autre part, il y a les tenants de la position culturelle qui voient une origine culturelle à tout ou à une partie du comportement humain (par exemple: Guionnet, Neveu 2009, op. cit, Peyre, 2006, op. cit.), les tenants de ce courant voient aussi parfois une origine culturelle à des aspects biologiques (par exemple: Peyre, ibid.).

Il n'est cependant pas possible de tracer de limite claire entre les deux visions, car certains biologistes, comme Gould (op. cit.), ne trouvent pas d'origine biologique au comportement humain, il y voit plutôt une construction culturelle, d'autres comme Hines (2004, op. cit.) lui trouvent une origine biologique avec une certaine influence culturelle. D'un autre côté, certains anthropologues ou sociologues admettent qu'il puisse exister une origine biologique à certains aspects du comportement, comme Héritier (1996, op. cit.).

Cependant, que ce soit du côté de la biologie, ou du côté de la culture, les différences sont souvent le point commun des deux démarches. En effet, les différences sont ce que l'on cherche, ce que l'on étudie et ce que l'on mesure. Les moyennes viennent confirmer que des différences existent et ce sont à ces différences que l'on s'attache et que l'on cherche à interpréter.

Évidemment, il est difficile de nier qu'il existe des différences entre les hommes et les femmes, quoique ça ait déjà été fait, tel que l'illustre l'analyse de Hare-Mustin et Maracek (1990). Les chercheuses ont établi qu'il existait deux tendances « **Alpha bias** is a tendency toward exaggerating differences. **Beta bias** is an inclination to ignore or minimize differences¹². » (Hare-Mustin, Maracek, 1990 dans Lips, op. cit. : 101)

L'observation des différences repose généralement sur des analyses quantitatives. Cependant, le sens commun nous porte à constater d'une part que les moyennes ne semblent s'appliquer à personne en particulier et que, d'autre part, les faits observés menant aux deux catégories sexuelles ne semblent pas s'appliquer à

¹² Lips fait ici un résumé de la pensée de Hare-Mustin et Maracek.

beaucoup de monde du moins en tant que bloc monolithique. C'est-à-dire que l'être humain moyen, ne semble pas pouvoir avoir en même temps et à un degré significatif toutes les qualités et aptitudes qui feraient de lui ou d'elle un modèle parfait d'homme ou de femme. La variabilité individuelle semble être une norme plus que l'exception.

Nonobstant ces observations, il semblerait que dans notre société, à l'époque où nous vivons, la tendance à exagérer les différences soit plus importante que la tendance à les ignorer, comme en témoigne la méta-analyse d'Ellis et al. : *Sex Differences. Summarizing more than a century of Scientific Research* (op. cit.). À partir de ce constat, il est possible de se demander alors comment s'effectue et pour quelles raisons cette tendance à l'exagération des différences.

4.1 L'attitude envers les différences

4.1.1 La reconnaissance de la valorisation des différences

Dans son livre *Brain Gender*, Hines (2004, op. cit.) fait une présentation de nombreuses différences entre le cerveau des hommes et celui des femmes. Et, bien qu'elle soit fidèle à son désir de présenter ces différences, elle fait néanmoins l'observation suivante au tout début de son livre : parlant de l'étude de Maccoby et Jacklin (1974) sur les différences entre les sexes, Hines résume la pensée des deux chercheuses en disant qu'elles avaient fait ressortir certains problèmes liés à la recherche en ce domaine. Entre autres « over-reporting of positive results [...] » (Hines 2004, op. cit. : 5). Elle l'illustre ainsi : « This concern refers to the tendency to publish studies where a sex difference is seen, but not to publish similar studies where no sex difference emerges. » (Ibid. : 6), l'auteure mentionne aussi que ce problème persiste toujours aujourd'hui.

De son côté, la psychologue Mealey (op. cit.), présente généralement des différences physiques ou biologiques.

« Other than strength we do not exhibit much physical dimorphism (we are monomorphic) [...]. [...] In the general scheme of things, we are not a species with significant differences. » (Ibid. : 317)

Ce qui est intéressant dans la remarque de Mealey, c'est que dans la totalité de son ouvrage de 480 pages, elle détaille avec précision une multitude de différences possibles entre les hommes et les femmes et leur origine biologique, selon une logique darwinienne. Il est dès lors surprenant qu'elle admette que les différences sont minimales alors que ses recherches la poussent à observer, à étudier

et à présenter de façon extensive des différences si peu « significatives » (pour reprendre ses propres mots) au détriment de similitudes qui seraient alors « significatives ».

4.1.2. L'objectivité

Le débat sur l'objectivité de la science n'est certainement pas nouveau. Les féministes, entre autres, ont remis en question le monopole de l'objectivité par une science qu'elles ont vue comme biaisée ou comme ne correspondant pas à l'objectivité annoncée. « [...] le rapport entre recherche féministe et tradition scientifique a [...] pris la forme d'un engagement critique, qui a entraîné une remise en cause souvent radicale des savoirs établis et du processus même d'acquisition des connaissances. » (Ollivier, Tremblay, 2000 : 8)

L'un des principaux reproches des féministes à l'encontre de la science traditionnelle est son aspect androcentrique. Ollivier et Tremblay (op. cit.) ont relevé trois sources de cet androcentrisme dans les sciences humaines et sociales. Premièrement le fait que les scientifiques « [...] ont tendance à analyser le monde social comme un tout, en prenant pour acquis que les recherches effectuées exclusivement sur des hommes peuvent être généralisées à l'ensemble de la société. » (Ibid. : 63). Deuxièmement, elles identifient la dichotomisation de l'humanité en deux sexes, car elles considèrent que cela permet de perpétuer

« [...] [L]'infériorisation des femmes. [...] [L]es découpages du monde physique et social opérés par la pensée binaire sont non seulement largement arbitraire, mais [...] ils s'accompagnent trop souvent d'une survalorisation de termes associés au masculin, par exemple la raison, l'objectivité, l'activité et l'esprit, et d'une infériorisation systématique des éléments associés au féminin, par exemple la passivité, le subjectif, et le corps. » (Ibid. 64)

Elles ont identifié l'origine naturelle de la différence entre les hommes et les femmes comme troisième source d'androcentrisme dans les sciences. Cette dualité « [...] consiste à expliquer les faits sociaux, notamment les différences de comportements et d'attitudes entre les sexes, à partir de causes biologiques plutôt qu'à partir de causes sociales. » (Ibid. : 65) Ollivier et Tremblay, n'en reconnaissent pas moins l'existence d'une réalité physiologique, mais voient plutôt la récupération du fait par la possibilité d'exploitation sociale des femmes en tant que sujets restreints à leurs « aptitudes biologiques », comme maternage, ou leur « goût » pour le ménage par exemple. « La naturalisation des différences sexuelles légitime les

rapports de pouvoir inégalitaires entre les sexes au sein de la famille, en les considérant comme fondés dans la nature plutôt que dans la culture. » (Ibid.)

De son côté, Kimball fait une critique sur plusieurs points, mais elle soulève aussi la perspective de la vérité universelle ainsi que la négation de l'influence de la culture sur la recherche scientifique. « One aspect of the cultures of science is the objectivity/neutrality/arrogance complex. The assumption here is that not only is science capable of revealing universal truths, but also as an intellectual process, it is culture free and better than other kinds of human knowledge. » (Kimball, op. cit. : 141)

De plus, Kimball reproche aussi cet aspect de la science qui libère les scientifiques de la responsabilité découlant de leurs recherches.

« Because science is pure, scientists bear no responsibility for how their findings are applied or used by the culture they live in. Science becomes independent of and privileged over other kinds of knowledge. A related belief is that science is self-corrected and should therefore be free of outside intervention. » (ibid. : 141)

Allant même plus loin la biologiste Kraus accuse une certaine pratique scientifique : « [...] loin de découvrir la différence sexuelle, la pratique scientifique la fabrique en sexuait le biologique de façon dichotomique et selon les oppositions traditionnelles de genre. » (Kraus, op. cit. : 213)

Compte tenu de ce qui vient d'être dit, la recommandation de Uhl et Brohm pourrait devenir un mot d'ordre afin de permettre à la science d'être plus objective que ce qu'elle n'est :

« Compte tenu de la masculinisation assez poussée de la recherche dans les sciences humaines, aussi bien dans le domaine des paradigmes, des thématiques, des méthodes d'investigation, des idéologies professionnelles spontanées, que dans le domaine des positions institutionnelles de pouvoir et de prescription -- on sait que l'évaluation et l'expertise sont presque toujours masculines --, le chercheur doit sans cesse tenir compte de la sexuation et de la sexualisation de ses objets de recherche, eux-mêmes surdéterminés par les dévalorisations, généralement implicites, les labellisations, voire les stigmatisations du féminin, et corrélativement par les survalorisations du masculin. » (Uhl, Brohm, 2003 : 54)

4.1.2.1 Les statistiques

En marge de l'objectivité scientifique se trouvent les statistiques. Leur emploi courant dans de nombreux domaines en fait l'outil par excellence de nombreuses sciences humaines et sociales, parfois même dans celles qui font plus traditionnellement de l'analyse qualitative, comme l'anthropologie.

Cependant, cet outil que l'on pourrait croire neutre peut être la cible d'attaques mettant en question cette neutralité. Non pas, bien sûr, que les chiffres avancés soient faux en eux-mêmes, mais plutôt que la façon de les obtenir soit fonction de ce biais androcentrique découvert par les féministes et présenté au point 4.1.2. Et, dans le même ordre d'idée, l'interprétation que l'on fait de chiffres apparemment neutres, peut parfois rappeler le même biais. « [S]i les chiffres se targuent d'être objectifs, cela n'est pas tout à fait vrai puisqu'ils reposent sur des constructions théoriques qui, elles, cachent mal leurs postulats androcentriques. » (Ollivier, Tremblay, op. cit. : 122)

La presque totalité des études tentant d'établir des différences entre les hommes et les femmes s'appuie fortement sur les moyennes différentielles entre le groupe des hommes et le groupe des femmes, certains chercheurs remettent en question cette façon d'utiliser les statistiques, car ils les considèrent comme non représentatives de la réalité.

« What we mean when we speak of gender differences are mean differences, differences in the average scores obtained by women and men. These mean scores tell us something about the differences between the two groups, but they tell us nothing about the distributions themselves, the differences *among* men or *among* women. [...]In fact, in virtually all the research that has been done on the attributes associated with masculinity or femininity, the differences among women and among men are far greater than the mean differences between women and men. We tend to focus on the mean differences, but they may tell us far less than we think they do. » (Kimmel, op. cit. : 14)

Matlin précise pourquoi : « Lorsque la variabilité au sein de ces deux groupes [les hommes et les femmes] est grande, la différence *entre* ces deux groupes n'est pas statistiquement importante. » (Matlin, 2007 : 41)

4.1.3 Le pourquoi

Si les différences entre les hommes et les femmes sont si peu nombreuses (en regard des similitudes) et si peu importantes (statistiquement), et si les similitudes sont au contraire si importantes (en nombre et en valeur), la question qui reste est alors de se demander pourquoi, les différences apparaissent ainsi, survalorisées et surreprésentées dans les recherches de nombreux scientifiques.

La citation suivante est intéressante d'une part parce qu'elle est tirée d'un ouvrage qui fait une présentation extensive des différences entre les êtres humains et

d'autre part parce qu'elle a été écrite par la psychologue Mealey qui avait aussi un intérêt de recherche pour l'évolution et la génétique du comportement humain.

« Although men and women are more similar to one another than different, just because our sex differences aren't great in number doesn't mean that they aren't salient. Sex differences *are* salient to us because they *matter* to us. » (Mealey, op. cit. : 317)

Voici donc, l'une des premières explications au sujet de la survalorisation des différences : elles nous importent. Des questions que ne manquent pas d'être soulevées ce constat: d'une part qui est ce « nous » pourquoi elles « nous » importent.

Premièrement, ce nous, ne peut certainement pas être représentatif de l'ensemble des êtres humains, ni l'ensemble d'une population donnée quelle que soit la méthode de ségrégation utilisée pour la séparer du reste de l'humanité. Les universaux humains étant toujours un sujet de recherche, il est fort peu probable que le « nous » puisse relever de cet aspect de la condition humaine.

Ce « nous » pourrait peut-être représenter l'individu moyen, mais là encore, il faudrait parvenir à le définir. Finalement, ce « nous » représente peut-être un peu n'importe qui et tout le monde, quitte à ce que chacun puisse à tout moment désavouer son appartenance à ce « nous » s'il ne lui convient plus.

Ce pendant ce « nous » pratique, permet entre autres à certains, de voir dans les différences si importantes entre les sexes un système explicatif à des faits empiriquement observables et qui autrement manqueraient de justification. « The gender-difference narrative is [...] appealing because it helps rationalize the sex segregation and discrimination that still pervade our society. » (Barnett, Rivers, 2004 : 248)

Deuxièmement, le pourquoi: pourquoi nous importe-t-il de faire en sorte que des différences minimales entre les sexes deviennent des traits essentiels ?

Peut-être sommes-nous en tant qu'humains des êtres qui sont conservateurs et que nous aimons à perpétuer un état de fait qui nous permet de ne pas nous retrouver face à de l'inconnu. Peut-être aimons-nous mieux la situation actuelle, qui est inégale, que de courir après ce qui pourrait être considéré comme une chimère.

« Mais si aujourd'hui, le genre demeure encore si prégnant, ce n'est peut-être pas en raison de son lien avec le sexe biologique. Plutôt parce qu'il est la conséquence des discriminations observées à l'encontre des femmes. À l'heure actuelle, le genre est largement construit par ces

discriminations. Ce sont souvent elles qui définissent les différences. Et non l'inverse. Elles désignent des différences qui n'ont pas (ou plus) lieu d'être. » (Mossuz-Laveau, 2009 : 122)

Il ne faut pas oublier non plus que dans toute situation d'inégalité, il y a les désavantagés et les privilégiés. Ces derniers étant souvent dans une position de pouvoir politique et social, il y a moins de chance qu'ils soient majoritairement favorables à des changements qui leur feraient perdre leurs privilèges. C'est d'ailleurs le point de vue privilégié par Wyer. (2008 : 401).

De façon plus triviale, si le « nous » de Mealey faisait référence aux scientifiques et à l'industrie scientifique, peut-être alors que « nous » aimons les différences parce qu'elles rapportent plus d'argent et plus de visibilité.

« Alarmist stories about innate differences--and the dire consequences of violating them-- make better copy than the truth about the millions of ordinary men and women who are raising families while holding responsible jobs, who are neither in crisis nor free from worry, who are both taking care of others and taking care of themselves. » (Barnett, Rivers, op. cit. : 249)

Finalement, peut-être que « nous » aimons les différences parce qu'elles nous aident à rire de nous-mêmes, ou à nous plaindre de nous-mêmes.

« [...] people love sex differences, and not just the familiar anatomical ones. They love to notice and identify ways in which the sexes seem to differ psychologically, and then complain or laugh about what "women" are or what "men" do. » (Travis, op. cit. : 288)

Quels que soient les chercheurs qui s'intéressent un tant soit peu à la question de savoir pourquoi les différences entre les femmes « nous » importent tant que cela, il est possible de trouver une multitude de raisons à cette question. Mais en réalité, la vraie question serait plutôt : si les hommes et les femmes peuvent se retrouver dans les différences annoncées entre les sexes, et que ceci leur permet de confirmer leur véracité, mais qu'en fait les différences sont réellement moins importantes que les similitudes, il est alors temps que des scientifiques se mettent à étudier sérieusement le degré d'abstraction auquel les gens doivent avoir recours pour ignorer non seulement toutes les similitudes auxquelles ils font face, mais aussi toutes les variations possibles entre les personnes de même sexe, et finalement tous les aspects de leurs propres vies qui ne correspondent pas aux critères annoncés pour leur propre sexe.

4.1.4 Le comment

La question du comment, ne s'adresse pas à la population en général, mais plutôt à la population scientifique. Comment certains scientifiques font-ils pour faire en sorte que les différences soient plus importantes que les similitudes ?

Si l'on se replace dans un contexte qui n'est plus vraiment contemporain, mais qui n'est malgré tout pas très lointain (selon une perspective historique), comme, par exemple avant la seconde moitié du XX^e siècle; personne n'avait à justifier le fait que les différences entre les hommes et les femmes existaient, parce qu'elles imprégnaient la vie sociale dans tous les domaines.

« Jusque dans les années 1960, la différence nous paraissait si profondément ancrée dans la nature qu'on trouvait légitime que femmes et hommes n'exercent pas les mêmes tâches et n'aient pas les mêmes droits. Pour mieux préparer chacun à son destin, on les élevait différemment. Partout, de l'école, à l'usine, de la cuisine au salon, des toilettes aux clubs, des lieux étaient assignés à chacun des sexes qui renfonçaient la séparation et la différence. » (Badinter, 1986, op. cit. : 263)

Le travail des scientifiques n'était pas alors de justifier leur intérêt pour les différences plutôt que d'en rendre compte ainsi que de trouver des modèles et d'élaborer des théories qui expliquaient leur existence.

Suite aux bouleversements dus au féminisme, la société est moins certaine des différences entre les hommes et les femmes, celles-ci ne sont plus toujours un présupposé. Il faut donc au chercheur, visant à faire la promotion des différences, avoir une stratégie afin de compenser le manque de consensus social concernant leur évidence, comme par exemple, mettre en exergue le mot *différence* dans le titre de l'article ou produire des articles dont le contenu porte explicitement sur les différences :

« Lorsque les chercheurs communiquent leurs résultats, il leur arrive de souligner les différences sexospécifiques; le titre de l'article peut lui aussi souligner ces différences; les articles portant sur les différences attireront davantage l'attention du directeur de revue; les médias populaires peuvent déformer les résultats des recherches. » (Matlin, op. cit. : 39)

La critique de Matlin à propos des médias populaires est certainement vraie, mais il faudrait savoir à quelles sources ils puisent leurs informations, en dépit du fait qu'ils les modifient pour leur lectorat. Si les chercheurs, qui offrent les matières premières pour les articles populaires, ont pour toute préoccupation la recherche de différences entre les sexes, il est difficile d'imaginer que les médias populaires ne reprendraient pas cette tendance en lui appliquant les dérives qui leur sont propres

compte tenu de leur nature. Celle-ci les force non seulement à vendre des exemplaires de leur publication mais aussi elle n'exige pas de preuves scientifiques pour étayer leurs affirmations, et, ne s'adressant pas à des scientifiques, les médias populaires se doivent de simplifier et de présenter en peu de mots ce que le journaliste a été capable de saisir d'un texte scientifique. Il s'agira donc toujours de simplifications, que certains pourraient qualifier d'abusives, mais ayant le même intérêt que les scientifiques desquels ils s'inspirent, soit de présenter les différences entre les hommes et les femmes en ne se demandant pas comment ce savoir leur est venu, car « Most general readers seem far more eager to learn about how evolution makes us behave than to consider what kind of difference evolutionary thinking has made to contemporary consciousness. » (McCaughey, 2008 : 5)

Une autre chose que l'on peut aussi reprocher aux médias populaires, c'est de faire un tri dans l'information qu'ils vont ou non partager avec leur lectorat.

« Dans un travail de vulgarisation éclairant, Catherine Vidal et Dorothée Benoit-Browaëys (2005) malmènent quelque peu la nouvelle vulgate essentialiste à base de clichés de cerveaux masculins et féminins mis côte à côte et dont la mosaïque de couleurs dissonantes manifesterait objectivement qu'ils ne fonctionnent pas à l'identique, confrontés à une même tâche. N'a-t-on pas là des faits objectifs ? Si. Mais pourquoi taire que 95 à 98 % des études de type IRM ne manifestent aucune différence de fonctionnement des hémisphères cérébraux entre hommes et femmes ? Il faut donc aussi questionner le pourquoi de la surcouverture médiatique sur les 2 à 4 % restant, la fiabilité des discours qui les sollicitent pour point d'appui. » (Guionnet, Neveu, 2009, op. cit. : 35)

Cependant, les médias populaires ne sont certainement pas les seuls à recevoir un blâme pour ce filtrage des résultats concernant une survalorisation des différences au détriment des similitudes ou de l'absence de différence. Travis rapporte le cas de la revue *Science* qui publie volontiers des articles portant sur la différence entre les sexes, mais qui refuse de publier des réfutations de ces articles (dont la méthodologie a pu être remise en question) ou des études subséquentes invalidant les résultats de ces mêmes études. (op. cit. : 51). Elle en conclut :

« Because these speculations [les résultats de recherches portant sur la différence] fit the dominant beliefs about gender, however, they receive far more attention and credibility than they warrant. Worse, the far better evidence that fails to conform to the dominant beliefs about gender is overlooked, disparaged, or, [...] remain unpublished. » (Ibid. : 53)

Elle note ensuite que les résultats de ces recherches sur les différences sont repris par le public qui les considère comme des faits avérés. (Ibid.)

4.1.5 La diversion

Il est possible de considérer la diversion comme une tactique permettant de valoriser les différences au détriment des similitudes, mais il est aussi possible de la percevoir comme une composante intrinsèque de cette manière de concevoir l'espèce humaine.

La diversion est cette façon d'envisager les hommes et les femmes sous l'aspect des différences et d'éviter ou d'ignorer les similitudes. Le fait de canaliser l'attention sur les différences rend les similitudes invisibles, c'est donc une diversion et celle-ci a pour effet d'induire les gens en erreur, les confortant dans leur croyance que les différences font les hommes et les femmes et que les similitudes sont superficielles ou du moins qu'elles ne sont pas fondamentales.

Travis soulève le problème que crée cet engouement pour la présentation des différences au détriment des similitudes :

« [...] the major key problem with biological theories of sex differences is that they deflect attention from the far more substantial evidence for sex similarity. The finding that men and women are more alike in their abilities and brains than different almost never makes the news. Researchers and the public commit the error of focusing on the small differences--usually of the magnitude of a few percentage points-- rather than on the fact that the majority of women and men overlap. » (op. cit. ; 54)

4.1.6 L'acharnement

La recherche scientifique de différences entre les hommes et les femmes est assez ancienne. Divers aspects des différences perçues ont été le point central de recherches à travers le temps, à une époque où comme le disait Badinter (voir point 4.1.4) la société entière était le reflet de ces différences qui étaient perçues comme des vérités fondamentales. La recherche de Gould (op. cit.) sur la craniométrie et le poids du cerveau en est un exemple parfait. Mais au fur et à mesure de l'évolution de la science et de la société, ces résultats qui avaient été acceptés comme véridiques ont été remis en questions puis invalidés. C'est alors que d'autres scientifiques se sont donné pour tâche de trouver d'autres différences dans le cerveau humain.

Travis explique que les chercheurs du siècle passé ont tenté d'utiliser le fait que les hommes avaient de plus gros cerveaux pour justifier leur intelligence supérieure, et le petit cerveau des femmes justifiait leur faiblesse émotionnelle. Lorsqu'il est apparu qu'en proportion le cerveau des hommes n'était pas si grand, les scientifiques ont cherché ailleurs dans le cerveau la supériorité des hommes, arguant

que les femmes avaient de plus grands lobes pariétaux, lorsqu'est apparue l'hypothèse que l'intelligence s'y cachait, les scientifiques ont finalement trouvé qu'ils étaient plus petits chez les femmes. (op. cit. : 44) Elle ajoute : « Wherever they looked, scientist conveniently found evidence of female inferiority [...] » (Ibid.), elle rejoint en cela l'idée d'Ollivier et Tremblay citées au point 4.1.2.

Et chaque fois que des recherches sur le cerveau avaient prouvé une quelconque forme de différences entre les hommes et les femmes, il s'est trouvé des études pour les infirmer. Malgré tout, d'autres chercheurs se sont donné pour tâche de trouver d'autres différences toujours dans le cerveau.

« Today, many researchers are splitting brains instead of weighing them, but they are no less determined to find sex differences. Nevertheless, skeptical neuroscientists are showing that biases and values are just as embedded in current research -- old prejudices in new technologies. » (Travis, op. cit. : 44)

Selon Travis, le fait que le cerveau soit séparé en deux hémisphères permettait à certains scientifiques de faire une analogie avec les deux genres de la société humaine. Chacun des deux groupes sexuels tout comme chaque hémisphère du cerveau devait être spécialisé pour des tâches particulières, le cerveau se développant différemment chez les filles et les garçons.

Travis explique qu'au vingtième siècle, les chercheurs ont commencé par trouver que l'hémisphère gauche du cerveau était prédominant chez les hommes parce que l'on pensait que s'y trouvaient le siège de l'intellect et de la raison. Et l'hémisphère droit, le siège de la passion, les instincts, la criminalité et l'irrationalité étaient attribués aux femmes. Lorsque dans les années 60-70 les chercheurs ont commencé à penser que l'hémisphère droit était le siège du génie, de la créativité, de l'imagination, du mysticisme et du génie mathématique, les hommes se sont vus gratifiés de la spécialisation du cerveau droit. (Ibid 48)

C'est à cette étape que l'on peut penser à l'acharnement pour définir la volonté de certains scientifiques à trouver des différences entre les sexes.

« [...] the history of brain research does not exactly reveal a noble and impartial quest for truth, particularly on sensitive matters such as sex and race differences. Typically, when scientists haven't found the differences they were seeking, they haven't abandoned the goal or their belief that such differences exist; they just moved to another part of the anatomy or a different corner of the brain. » (Ibid. : 44)

4.4.3 La négation

Une dernière stratégie visant à faire prévaloir les différences entre les hommes et les femmes en est une de négation, par exemple la négation de la variabilité. La démarche théorique au cœur de la différenciation exige une vision dichotomique sans nuance, les personnes n'entrant pas dans le cadre du modèle étant souvent considérées comme déviantes ou non-conformes. « Variations in gender displays are ignored: A woman is assumed to be a feminine female; a man a masculine male. » (Lorber, 1996 : 114)

La société elle-même se charge de punir les déviants afin d'assurer l'uniformité des comportements et des pratiques. « In terms of human variability, it is unfortunate that both men and women are responded to negatively when they deviate from the expectations for their sex. This is true for males who deviate more than it is for females. » (Mitchel, 1981 : 192). La négation de la variation au modèle standard est ainsi particulièrement réprimée chez les hommes, et ceci n'est pas sans rappeler la valence différentielle des sexes. Mais ce qui importe dans ce point, c'est plutôt l'aspect de la stratégie visant à faire ressortir les différences inter-sexe au détriment de la variabilité intrasexe et humaine en général.

Lahire présente sous une autre forme la négation de l'aspect culturel. Pour lui ce dernier aspect n'est pas tant nié que travesti pour avoir l'air d'être ce qu'il n'est pas.

« [...] le monde social s'avère étonnant de régularité en ce qu'il parvient, au bout du compte, très fréquemment à "loger" dans des corps biologiquement différenciés des manières de voir, de sentir, de penser et d'agir culturellement différenciées, tout en réussissant à faire considérer que les réalités du second ordre (culturelles) ne sont en fait que des réalités du premier ordre (naturelles). » (Lahire, 2002 : 15)

Conclusion

Il semble que la volonté d'étudier les différences relève de l'adhésion à des croyances qui permettent de voir la réalité sous un angle particulier. Une fois adoptée, cette vision particulière permet de découvrir l'objet de la recherche, du moins pour un temps ou sous certaines conditions.

Mais plus encore que l'adhésion des scientifiques à des croyances sur les différences entre les hommes et les femmes, l'adhésion de leurs sujets d'étude à des croyances similaires peut modeler les résultats obtenus.

Selon Lahire, il existe des croyances ou convictions morales, culturelles, éducatives, idéologiques ou politiques qui ne sont actualisées que verbalement, il l'explique

« [...] par le fait que ceux qui en sont les porteurs ont constitué de telles convictions et croyances ("la femme est l'égale de l'homme"; "un père doit être aussi présent qu'une mère dans l'éducation de son enfant" ; "il est normal de partager les tâches domestiques si les deux conjoints travaillent"...) indépendamment des habitudes que, parallèlement, ils incorporaient (division sexuelle du travail éducatif et domestique classique). Il existe donc des opinions, convictions ou croyances « de conversation » ou « de déclaration » (ce qui ne signifie pas "de façade", car cela supposerait qu'existe une "vraie nature" cachée derrière un simple "vernis de surface") qui sont tout aussi "profondes" que les habitudes qui poussent à agir, mais qui n'ont pas été constituées dans les mêmes conditions et ne trouvent pas les mêmes contextes ou circonstance d'usage ou d'actualisation. Ces distorsions entre les croyances (fortes ou faibles) et les différentes habitudes (fortes ou faibles) compliquent l'enquête sociologique et obligent le chercheur à toujours se demander quels effets précis de quel type de socialisation, ici sexuée, il a réellement mesurés. » (Lahire, *ibid.* : 25)

Cette remarque de Lahire est fort pertinente et va même au-delà de ses observations. En effet, il est aussi possible de se demander si le questionnement concernant ce qui est réellement mesuré ne peut s'appliquer à de nombreuses études sur les différences entre les hommes et les femmes et en particulier aux traits intellectuels, comportementaux et émotionnels. Comment, en effet pourrait-on distinguer ce qui a été appris de ce qui est inné ? On peut se reporter sur la capacité des hommes et des femmes en mathématiques (point de vue de l'OCDE point 2.1.3) pour se rendre compte à quel point il est difficile de prétendre à l'origine biologique ou culturelle d'un avantage quelconque.

Quel laboratoire ou quelle enquête permettrait au chercheur de faire abstraction de la socialisation des personnes qu'il analyse ou interroge et comment pourrait-il faire abstraction du milieu social et culturel au sein desquels ces personnes ont été élevées et actualisent leur potentiel ? Pourrait-on réellement penser que l'on peut comparer un être humain à un rat albinos élevé en laboratoire ? Mais plus encore que de faire abstraction de l'environnement actuel et passé des sujets d'étude se pose avec acuité la question de la neutralité du terrain d'étude. Comment pouvoir créer une enquête qui se déroulerait dans un milieu totalement neutre et dépourvu de biais, tant ceux des chercheurs lorsqu'ils posent leur hypothèse, qu'ils conçoivent leur étude, que ceux qui feront passer les entrevues, et par la suite ceux des chercheurs lorsqu'ils analysent et interprètent leurs résultats.

La chose la plus simple serait peut-être de reconnaître ses propres biais, sa propre subjectivité, ce qui contradictoirement ajouterait de la crédibilité à des recherches pour lesquelles il est impossible de faire table rase.

4.2- Nature des différences

4.2.1 Invariants

La controverse à propos des différences ou des similitudes entre les hommes et les femmes est si prégnante au sein de la communauté scientifique qu'il est difficile de trouver des invariants intrasexe faisant consensus¹³.

Matlin fait cette remarque à propos des différences.

« Des facteurs biologiques tels que les gènes ou bien la structure du cerveau jouent très certainement un rôle majeur dans les différences individuelles qu'il peut y avoir dans diverses aptitudes cognitives. Ces facteurs biologiques peuvent expliquer pourquoi certaines personnes (aussi bien des hommes que des femmes) obtiennent de bons résultats à un test de mathématiques alors que d'autres (encore une fois, aussi bien les hommes que les femmes) obtiennent des résultats plutôt faibles. Cependant, comme nous le mettons en avant dans cette discussion, les facteurs biologiques ne peuvent pas expliquer de manière satisfaisante les différences entre les sexes. » (Matlin, op. cit. : 182)

Cette remarque a pour qualité de faire le lien entre la biologie et certaines aptitudes différentielles chez les êtres humains. Elle a aussi la qualité de reconnaître les réussites possibles chez les deux sexes sans présupposer qu'un des deux groupes sexuels entiers doit être considéré comme meilleur que l'autre groupe sur la seule performance de quelques exceptions.

Selon cette auteure, il pourrait donc être possible de voir comme un invariant, non pas des différences intrinsèques entre les êtres humains, mais au contraire, leurs égales capacités en fonction de gènes ou d'autres facteurs biologiques que chacun peut recevoir au départ et exploiter selon le contexte.

4.2.2 Variations

Une différence n'est pas une variation et vis-versa. Les variations, en ce qui concerne les différences ou les similitudes entre les sexes, représentent toute la diversité des possibilités concernant un trait particulier.

« [...] les femmes diffèrent les unes des autres, dans leurs caractéristiques psychologiques, leurs choix de vie et leurs réactions à des

¹³ Mis à part les différences biologiques liées à la reproduction chez les individus considérés comme normaux.

événements biologiques. En fait, les femmes, prises individuellement, font preuve de tellement de variabilité que souvent, on ne peut tirer de conclusions sur les femmes en général. [...] Nous avons souligné que les femmes étaient variées. Vous pouvez imaginer que les hommes le sont également. » (Matlin, op. cit. : 41)

Vu sous cet angle on pourrait être porté à penser que si les femmes et les hommes sont si variables au sein de leur classe sexuelle, c'est donc qu'ils peuvent avoir des attitudes similaires d'une classe à l'autre, ce qui pourrait rendre les classes caduques, un peu à la manière dont Badinter le décrit :

« Les stéréotypes de l'homme viril et de la femme féminine sont pulvérisés. Il n'y a plus de modèles obligatoires, mais une infinité de modèles possible. Chacun tient à sa particularité, à son propre dosage de féminité et de masculinité. [...] la différenciation des individus et des groupes se fait selon des clivages plus subtils que le sexe, comme, par exemple, l'âge, la culture ou la sensibilité. Cette dernière n'est d'ailleurs pas étrangère à la façon dont nous appréhendons le masculin et le féminin en nous. » (Badinter, 1986, op. cit. : 301)

Aujourd'hui, il est assez courant de lire dans les médias de masse ou d'entendre par la *vox populi* que chacun a un côté féminin et un côté masculin¹⁴. Ce petit côté permet entre autres d'expliquer les incongruités ou les non-conformités par rapport au modèle stéréotypé. Plus on laisse s'exprimer ce petit côté qui va à l'encontre de notre propre genre, plus on se rapproche de l'autre genre, si l'on s'en tient à une stricte logique binaire à laquelle on inclut un espace intercalaire, laissant la place au continuum allant d'un pôle à l'autre.

Mais Badinter va plus loin quand elle parle de l'humanité bisexuelle. Elle tente manifestement de faire disparaître les catégories sexuelles.

« L'humanité bisexuelle rapproche les sexes jusqu'à la plus grande ressemblance possible. Ce faisant, elle permet l'expression de toutes les différences personnelles. Elle n'est plus scindée en deux groupes hétérogènes, mais est constituée d'une multiplicité d'individualités qui à la fois se ressemblent et se distinguent par toutes sortes de nuances. » (Ibid. : 303)

Il est à noter que Badinter n'emploie pas le terme « bisexuelle » dans le sens où on l'entend généralement, soit des personnes qui ont des relations sexuelles avec des personnes des deux sexes. Badinter, emploie ce terme pour signifier l'androgynie¹⁵ de la société, le fait que les gens aient intégré en eux-mêmes de la féminité pour les hommes, de la virilité pour les femmes, ce qui en fait selon Badinter

¹⁴ Voir à ce sujet la citation de Badinter dans la section 5.1.2.

¹⁵ Elle emploie aussi le terme d'androgynie dans son texte.

des êtres bisexuels. Le choix du terme est peut-être critiquable étant donné l'ambiguïté soulevée. Le terme de bisexué pourrait être mieux adapté. Mais à ce moment-là se pose de façon aiguë la question de la différence entre le sexe et le genre. En effet, si les gens ont intégré des attributs de l'autre sexe, cela ne les fait pas changer de sexe. En revanche, cela leur permet certainement de mélanger les genres. Un meilleur terme pourrait alors être : bigenré. Mais ce terme devrait s'appliquer aux individus et non à la société. Parce que si l'on considère la séparation des rôles de genre, alors on peut dire que la société est bigenrée, puisqu'elle sustente deux genres. Mais si une personne est bigenrée alors on peut estimer qu'elle a en elle-même certains des attributs des deux genres.

Cependant, une telle vision de ce que peuvent être les individus est dangereuse, car elle fait appel à la vision dichotomique de l'humanité. Elle s'en éloigne afin d'intégrer les deux réalités, mais toujours à partir du modèle préalable qui veut une différenciation originelle de l'humanité en deux sexes et en deux genres, avec la possibilité toujours latente, de revenir en arrière de retrouver les vrais hommes et les vraies femmes qui seraient unigenrés (ou unisexuels, unisexués).

Afin de parvenir à l'intégration de la notion de variabilité, il faut pouvoir penser à l'humanité comme à un tout, en tant qu'espèce. Et il faut aussi penser à l'espèce en tant qu'espace pour l'expression de l'individualité. Le fait que le sexe biologique donne l'idée d'une séparation primordiale entre les gens, induit l'idée d'une séparation dans les capacités, aptitudes, sentiments, qui pourrait ne pas avoir lieu d'être.

En effet, de nombreuses différences existent entre les gens, et celles-ci pourraient avoir une origine biologique, mais mis à part quelques aspects particuliers de la reproduction, il est un peu illusoire de penser que les hommes sont fondamentalement plus différents des femmes qu'ils ne sont différents entre eux (et vis-versa).

« In people, there is no question that heredity plays a large role in determining individual differences. There is so much individual variation within the sexes of human beings that there is a great deal of overlap between them. Classifying behaviors according to sex or age can therefore be quite risky. » (Mitchel, 1981 : 192)

L'ouvrage du biologiste Mitchell présente toute une gamme de variabilités chez les primates. Il le conclut en disant :

« We hope that by concentrating on the immense variability seen [...] in our nonhuman primate cousins we can help those primarily involved in human research to more clearly see the tremendous potential for

individuality and plasticity in the human species. Surely we can be no less adaptable, versatile, or variable than the rest of the primates. Dichotomization of any kind, but particularly stereotypic dichotomization, fails to adequately represent either primatological or human psychological reality. » (Mitchell, *ibid.* : 193)

La psychologue Hines, de son côté, présente dans son ouvrage de nombreuses différences entre les hommes et les femmes en ce qui a trait au cerveau, à la cognition et au comportement. Mais elle conclut tout de même :

« The observation that some sex differences in human behavior relate to sex hormones has led some to conclude that all sex differences in behavior, social roles, and occupational status are based on innate factors. This has resulted, for instance, in suggestions that the abilities of males to care for children are limited or that men and women will never be equally distributed in certain professions. The empirical data on hormonal influences on the brain and behavior suggest flexibility and variability in outcomes that argue against these conclusions. The generalization of conclusion from one specific finding to a more global explanation may relate to gender schemas. [T]hese schemas can lead to overgeneralization from one piece of evidence supporting a stereotype to the conclusion that all facet of the stereotype are accurate. » (Hines, 2004, *op. cit.* : 228)

D'un point de vue plus pragmatique, Travis fait l'observation suivante : « [...] but by regarding masculinity and femininity as polar opposites, with one side usually better than the other, we forget that, in practice, most of us "do" both. » (*op. cit.* : 293)

4.2.3 Modification des variations

Il existe un point que les tenants des théories biologiques pourraient avoir de la difficulté à justifier. Il s'agit des modifications des comportements, des traits de caractère ou des occupations tant à travers le temps qu'à travers l'espace. « [...] les différences entre le genre masculin et féminin peuvent être modifiées; elles ne sont pas inévitables. » (Matlin, *op. cit.* : 169)

Il est inconcevable d'imaginer que les hommes et les femmes de toutes les époques et dans tous les lieux de la planète ont les mêmes traits, les mêmes caractères, agissent de la même façon et ont les mêmes occupations.

Si l'on se reporte aux exemples donnés dans le présent mémoire sur les hommes qui peuvent pleurer ou non selon les époques, les femmes (ou les hommes) qui sont tendres ou non avec leurs enfants, des femmes qui peuvent être plus fortes que les hommes, les femmes qui font du culturisme, etc. On peut voir sans l'ombre d'un doute, la réalité des possibilités de variations, mais aussi de pratiques différentes selon les lieux et les âges de l'Histoire.

Comme le faisaient remarquer Guionnet et Neveu, les filles ont eu de moins bons résultats scolaires que les garçons, en France, jusque dans les années soixante-dix, après cette époque, elles les ont égalés ou ont fait mieux (2009, op. cit.). C'est un changement, une modification. Les filles ayant été exclues de l'école pendant des centaines ou des milliers d'années ont mis moins d'un siècle à rattraper leur retard. Auparavant, on pouvait dire que les garçons étaient meilleurs que les filles et c'était vrai. On pouvait donc raisonnablement faire reposer ce fait sur leur plus grande intelligence, la taille de leur cerveau ou une quelconque qualité innée, parce qu'ils étaient réellement meilleurs que les filles. Cependant, une fois que la société a placé les filles et les garçons dans une situation, non pas égale, mais relativement similaire, les filles ont comblé le fossé remettant en question l'idée de l'intelligence supérieure innée des garçons.

Bien sûr on peut encore mettre de l'avant qu'il y a plus de génies hommes, et se baser en cela sur le pourcentage des prix Nobel. Les femmes ne sont récipiendaires que de 4 % des prestigieux prix (Tang, 2008 : 295). Plusieurs arguments peuvent être invoqués pour expliquer cette faible présence des femmes. Tang en note trois, en premier, l'argument biologique, les femmes n'ont pas ce qu'il faut pour réussir, en second, l'argument du choix individuel, les femmes préfèrent des carrières non scientifiques, en troisième, l'argument structural, les femmes sont bloquées par des obstacles institutionnels. (Ibid.). Son étude sur les femmes récipiendaires de prix Nobel a conduit Tang à conclure qu'il y a un « Support for the structural explanation [...] » (Ibid. : 316). Elle mentionne que les femmes ont dû travailler beaucoup plus que les hommes, elles ont dû souvent passer par l'entremise d'un homme ou collaborer avec un homme pour se faire une place dans l'institution et qu'elles appliquaient ce qu'elle appelle la « Marie Curie Strategy » (Ibid.) qui consiste à être surqualifiée pour arriver au même point que les hommes. Ce qui évidemment ne prêche pas en faveur de la moindre intelligence des femmes, mais qui par contre peut rebuter celles qui ne sont pas prêtes à faire ce sacrifice démesuré de leur vie.

En regard de ces informations, il est tout à fait raisonnable de penser hypothétiquement que si les hommes avaient les mêmes obstacles à surmonter que les femmes, il est fort probable qu'ils seraient eux aussi bien moins nombreux à être lauréats, ceci étant impossible à confirmer, compte tenu de la nature de la société au sein de laquelle sont évalués les lauréats.

Cependant, il est intéressant de constater que malgré leur faible représentation, les femmes récipiendaires de prix Nobel en sciences n'ont été que 3 avant 1960 et 9 après, et parmi ces dernières, 3 avant 1980 et 5 après (Ibid. : 296), malgré leur petit nombre, on peut observer une constante augmentation du nombre de femmes lauréates. Ceci pouvant éventuellement être relié aux changements récents de la société occidentale en ce qui concerne les femmes.

Au-delà de cet exemple¹⁶, et de la place des femmes dans le système scolaire, l'arrivée massive des femmes dans la sphère publique au cours de la seconde moitié du XX^e siècle est l'illustration concluante des possibilités de variation des rôles sexués à travers l'Histoire et peut-être même une preuve de l'artificialité de la ségrégation entre les sexes. Or, si une quelconque nature profonde et innée devait justifier le maintien des femmes dans la sphère privée, il est à se demander comment et pourquoi la société a fait en sorte que tant de femmes contemporaines arrivent à s'épanouir en vivant leur vie publique qui serait, selon ce point de vue, contre nature.

4.3 Les similitudes

Le sujet des similitudes entre les hommes et les femmes n'est indéniablement pas un champ de recherche privilégié. Tout d'abord, comme cela a déjà été mentionné, il est fort moins probable qu'un article scientifique soit publié s'il a comme sujet les similitudes, ou la réfutation de différences, ensuite, un article dans les médias populaires a aussi très peu de chances d'être publié, les deux combinés ensemble produisant une impression de différences allant au-delà de leur importance réelle.

Cette impression peut, dès lors, justifier la perception de différences ou la création de différences là où, il n'y a en fait que similitude. « In the social construction of gender, it does not matter what men and women actually do; it does not even matter if they do exactly the same thing. The social institution of gender insists only that what they do is perceived as different. » (Lorber, 1991 : 279)

Mais plus que cela, c'est l'importance que l'on accorde socialement aux tâches accomplies par les hommes qui leur donnent de la valeur, conséquence

¹⁶ Cet exemple pourrait être considéré comme anecdotique puisqu'il ne concerne qu'une quantité infinitésimale de personnes, cependant son importance symbolique est primordiale compte tenu de l'importance sociale accordée à ce genre de récompense honorifique et compte tenu aussi des modèles de leur sexe que ces femmes offrent aux petites filles.

obligée de son accomplissement par une personne à qui la valence différentielle des sexes accorde la meilleure part. Et la similitude faite différence acquiert aussitôt une valeur marchande ainsi que du prestige.

« [L]es mêmes tâches peuvent être nobles et difficiles, quand elles sont réalisées par des hommes, ou insignifiantes et imperceptibles, faciles et futiles, quand elles sont accomplies par des femmes; comme le rappelle la différence qui sépare le cuisinier de la cuisinière, le couturier de la couturière, il suffit que les hommes s'emparent de tâches réputées féminines et les accomplissent hors de la sphère privée pour qu'elles se trouvent par là même ennoblies et transfigurées [...] » (Bourdieu, 1998, op. cit. : 86)

On pourrait arguer que ce genre de différence n'est que sociale qu'elle est construite, mais que son origine est biologique ce qui la justifie. Cependant, même si on se fie sur la biologie, les similitudes sont plus souvent la règle que l'exception.

« Humans occur in two basic biological types, male and female. By concentrating on sex differences, however, scientists have emphasized the ways in which men and women differ. The fact is they are more alike than different. » (Mitchel, 1981 : 193)

Kimmel voit une dimension politique à la volonté de mettre en valeur les différences: « [...] the idea that we are from different planets, that our differences are deep and intractable, has a political dimension : To call the "other" sex the "opposite" sex obscures the many ways we are alike. » (Kimmel, op. cit. : 14)

Il arrive qu'un chercheur fasse de la recherche de similitude un objet d'étude. C'est le cas de la psychologue Janet Shibley-Hyde qui a d'élaboré La « Gender Similarities Hypothesis » (Shibley-Hyde, 2005, op. cit.). La chercheuse a fait l'étude de 46 méta-analyses afin de déterminer si celles-ci pouvaient supporter son hypothèse et de fût le cas.

Son étude portait uniquement sur des variables psychologiques. Son hypothèse est la suivante : « The gender similarities hypothesis holds that males and females are similar on most, but not all, psychological variables. That is, men and women, as well as boys and girls, are more alike than they are different. » (Ibid. : 581) Elle explique comment elle a procédé : « To evaluate the gender similarities hypothesis, I collected the major meta-analyses that have been conducted on psychological gender differences. » (Ibid. : 582). Il est à noter que pour évaluer son hypothèse sur les similarités, la chercheuse n'a pu faire appel à des méta analyses portant sur les similarités, mais a dû, au contraire faire appel à celles portant sur les

différences, ce qui d'une part fait ressortir avec acuité le manque d'études publiées sur le sujet des similarités et d'autre part la difficulté de la recherche en ce domaine.

Afin d'évaluer les similarités entre les hommes et les femmes, Shibley-Hyde a étudié la valeur de l'effet. Elle s'est basée sur les valeurs définies par le statisticien Cohen (1969, 1988) afin de déterminer l'importance des différences. Ces valeurs sont présentées ainsi : 0.20 est considéré comme un petit effet, 0.50 un effet moyen et 0.80 grand effet. (Shibley-Hyde, op. cit. : 586). Afin d'illustrer ce que peut représenter un petit effet de 0.20, l'auteure le présente sous forme de courbe (voir annexe II). Cet effet converti en pourcentage représente un chevauchement de la distribution de 85 % et un non-chevauchement de 15 %. (Ibid. : 587). Le résultat de son analyse indique que sur toutes les variables étudiées 78 % d'entre elles montrent une valeur de l'effet petite ou proche de zéro (Ibid.) L'auteure appuie sur le fait que « The small magnitude of these effects is even more striking given that most of the meta analyses addressed the classic gender differences questions--that is, areas in which gender differences were reputed to be reliable, such as mathematics performance, verbal ability, and aggressive behavior. » (Ibid. : 586)

Malgré qu'elle note que certaines différences aient eu des résultats plus élevés, elle n'en relève pas moins que le contexte de l'étude peut grandement influencer les résultats, par exemple, elle note pour un comportement particulier « [T]he gender difference in helping behavior can be large, favoring males, or close to zero, depending on the social context in which the behavior is measured. » (Ibid. : 589)

Pour Shibley-Hyde, le contexte est un élément essentiel des études sur le genre faisant ressortir toutes les variabilités possibles de résultats, allant de plus différent à plus similaire. « The magnitude and even the direction of gender differences depend on the context. These findings provide strong evidence against the difference model and its notions that psychological gender differences are large and stable. » (Ibid.).

La chercheuse affirme qu'il y a des coûts sociaux à l'exagération de l'amplification des différences entre les sexes.

« It is time to consider the costs of overinflated claims of gender differences. Arguably, they cause harm in numerous realms, including women's opportunities in the workplace, couple conflicts and communication, and analyses of self-esteem problems among adolescents. Most important, these claims are not consistent with the scientific data. » (Ibid. : 590)

Même si de nombreux scientifiques s'accordent pour reconnaître qu'il existe des différences entre les hommes et les femmes (cf. Ellis et al., op. cit.). C'est l'explication de la cause de ces différences qui, bien souvent, les séparent, comme par exemple Geary (op. cit.) qui trouve une origine biologique à de nombreuses différences qu'il semble trouver plutôt importantes et la psychologue Matlin (op. cit. : 39) qui trouve plutôt une origine culturelle à de nombreuses différences psychologiques (personnalité et aptitudes). Elle suppose la chose suivante : « Il est fort probable que davantage d'hommes que de femmes seront cadres supérieurs et que davantage de femmes que d'hommes seront secrétaires. Mais, si les hommes et les femmes jouaient des rôles similaires au sein d'une culture, ces différences sexospécifiques seraient pratiquement inexistantes. » (Ibid.)

S'il devait s'avérer que l'hypothèse des similitudes est celle qui est la plus réaliste, il se pourrait alors que la supputation de Matlin puisse, un jour, finir par devenir réalité.

4.4 La récupération de la recherche scientifique

Dans le langage populaire, cette récupération porte parfois le nom de « psycho pop » ou psychologie populaire. Celle-ci est diffusée au moyen de livres, de conférences de reportages. Les auteurs de ces différents ouvrages sont parfois des professionnels ayant un bagage scientifique, parfois il s'agit de journalistes ou divers professionnels, mais si les diplômes peuvent jouer sur la crédibilité des auteurs de ces théories populaires, n'importe qui peut aussi décider de mettre sur le marché sa propre théorie. Comme, par exemple Roger Drolet un animateur de radio et son *Propos sur la différence. Les deux dimensions*. Pour Drolet, les hommes et les femmes sont différents et ceci ne fait aucun doute. «Le sexe est essentiellement une affaire de gars. L'amour est essentiellement une affaire de filles. » (Drolet, 2008 : 11). Il donne surtout des explications pour faire en sorte que le monde qui l'entoure ait une certaine cohérence. Ainsi, il n'y a pas de place pour les femmes chefs de famille parce que « Le chef dans le couple c'est l'homme. [...] Le chef se doit d'être l'homme parce que c'est la demande de la femme. Une femme recherchera toujours plus fort qu'elle. [...] Voilà pourquoi la femme amoureuse est naturellement soumise, voire aimante et donnée. La nature profonde de la femme c'est le don de soi. » (Ibid. : 74). Pour lui, la vie se doit d'être simple et régulée de façon à ce que chacun ait une place, la conserve et perpétue le système. Il donne aussi parfois des conseils

aux uns et aux autres afin que les hommes et les femmes arrivent à vivre ensemble. Par exemple, il établit que « [L]'homme est polygame de nature, mais la femme n'en est pas moins monogame. » (Ibid. : 50) Puis il donne son conseil pour que les deux puissent vivre en couple :

« Il faut établir des règles puisque les natures sont contraires. Dans un couple l'homme se doit de rester fidèle. La femme parce qu'elle est monogame de nature, joue naturellement le rôle de l'agente. Autrement dit, son conjoint sera sous une étroite et constante surveillance. [...] Restez célibataires, les gars, si vous êtes incapables de maîtriser vos pulsions. » (Ibid.)

À travers les propos de Drolet, on peut reconnaître l'une ou l'autre de certaines théories scientifiques différentialistes reposant sur la biologie. Le fait qu'il trouve que le sexe est une affaire de gars, tout comme le fait que les hommes soient de nature polygame peuvent être reliés à une interprétation de la théorie de l'évolution qui veut que les mâles cherchent avant tout de nombreuses partenaires afin de répandre leurs gènes. Le fait que l'homme doive t-être le chef peut être mis en parallèle avec le fait que dans de nombreuses espèces de primates, notamment chimpanzés et les gorilles, les mâles sont réputés dominer les femelles et leur imposer leur volonté, ceci ayant pour pendant que les femelles sont souvent décrites comme étant soumises. Le don de soi des femmes peut tout naturellement être relié à la vision des mères plus près de leur biologie, car limitées par leur obligation de reproduction et de soins à donner aux jeunes.

L'empreinte des théories scientifiques est tout à fait perceptible dans la vision de Drolet sur les hommes et les femmes. Il sépare l'humanité en deux, sans subtilité, ni demi-mesure, donnant tout son sens à la remarque de Travis. « [...] all polarities of thinking, like all dichotomies of groups, are by nature artificial, misleading and over simplified. » (op. cit. : 288). Cette remarque pouvant s'appliquer à n'importe qui incluant les scientifiques.

Selon la « psycho pop » les hommes et les femmes sont très différents et ces différences sont perçues comme fondamentalement opposées. Travis produit un graphique imaginaire (Annexe III, graphique du haut) représentant ce à quoi les gens pensent lorsqu'ils pensent à des différences entre les hommes et les femmes. Les deux courbes sont reproduites côte à côte sans aucun chevauchement. Son graphique représente la réussite en mathématique, mais il pourrait être adapté pour tout trait dont on pense qu'il est une différence entre les hommes et les femmes.

Ensuite Travis, montre le graphique représentant la différence réelle de réussite des hommes et des femmes en 1992. Les deux courbes sont très largement superposées et montrent en fait une très petite différence qui serait négligeable en regard du chevauchement, ou de ce qu'il est convenu d'appeler la valeur de l'effet.

Cependant, l'image dans la tête des gens est prégnante. Les hommes sont comme ceci, les femmes sont comme cela et les deux groupes ont des comportements qui ne se recoupent pas et ne se chevauchent pas. Cette image fausse est pourtant créée en partie ou du moins renforcée par certaines recherches scientifiques, car elles correspondent en partie à ce que nous percevons de notre monde. Elles lui donnent un sens.

« We live with science: science surrounds us, invades our lives, and alters our perspective on the world. We see things from a scientific perspective, in that we use science to help us make sense of the world -- regardless of whether or not that is an appropriate thing to do-- and to legitimize the picture of the world that results from such investigations. » (Erickson, 2005 : 224)

Cette vision dualiste de la population humaine est plaisante parce que les dichotomies sont des choses simples à appréhender. Il existe une place pour chaque chose et chaque chose a une place. « The interplanetary theory of gender [*Les hommes viennent de Mars, les femmes de Vénus*] is important not because it's right - in fact, it is wrong more often than it is right-- but because, as a culture, we seem desperately to *want* it to be true. » (Kimmel, op. cit. : 14)

Le principal problème que génèrent ces différentes publications est qu'elles présentent une vision réductrice de la réalité, car « L'affirmation de stéréotypes de genre est [...] complémentaire d'une vision très homogénéisante des genres qui revient à nier les possibles différences qui existent entre les femmes elles-mêmes ou entre les hommes eux-mêmes [...] » (Laborit, 2009 : 22)

De plus, leur large diffusion (et leur succès) permet d'entretenir l'idée que les stéréotypes de genre sont en réalité des faits attestés et scientifiquement prouvés et permet de perpétuer des inégalités sociales qui sont justifiées par les différences exprimées par les stéréotypes. Mais on peut aussi se demander si le fait que la science nourrit ce genre de vision n'est pas aussi alimenté par la vision populaire elle-même, les scientifiques étant, après tout, des membres des sociétés au sein desquelles ils vivent.

Conclusion

Il est probable que la question se posera encore longtemps à savoir si la majeure partie des traits des hommes sont réellement différents de ceux des femmes et vis-versa, ou si les différences observées ne sont que des constructions culturelles. Cependant, il faut aussi tenir compte de l'évolution des mentalités, de la société et des modes.

« Si l'anatomie ne change guère au cours des siècles et des millénaires, en revanche l'Histoire et l'ethnologie montrent que les sociétés ont des attitudes très diverses quant à l'importance attribuée à celle-là. Certains [...] tendent à minimiser les conséquences de la différence; d'autres, au contraire, les accusent. Selon les temps et les lieux, hommes et femmes se perçoivent plus différents que ressemblants ou inversement. »
(Badinter, 1986, op. cit. : 243)

La différence plus importante que toute autre considération est peut-être une question de mode, malgré que celle-ci persiste longtemps, mais elle est aussi peut-être l'expression d'un certain obscurantisme visant au maintien du statu quo.

5- Le terrain

Selon la croyance populaire, appuyée par de nombreux stéréotypes, les hommes et les femmes sont très différents les uns des autres. Comme cela a été présenté dans différentes sections de ce mémoire, certaines des différences relèvent de la biologie, d'autres de la culture, parfois l'un influence l'autre, parfois c'est l'inverse. Mais quelle que soit leur origine, ces différences dichotomiques soulèvent le problème de l'homogénéisation de chacun des groupes sexués comme l'affirme la chercheuse en sciences sociales Gaborit :

« L'affirmation de stéréotypes de genre est [...] complémentaire d'une vision très homogénéisante des genres qui revient à nier les possibles différences qui existent entre les femmes elles-mêmes et entre les hommes eux-mêmes à moins de faire intervenir de nouvelles catégories telles que l'origine, la nationalité, etc. » (Gaborit, op. cit. : 22)

Même s'il est possible de faire de larges généralisations, aucune d'entre elles n'est représentative de ce que vivent ou pensent les gens pris individuellement. C'est pourquoi j'ai voulu m'intéresser d'une part, à la société dans laquelle je vis, car elle ne me semble pas assez étudiée par les anthropologues, et d'autre part à des trajectoires personnelles qui font ressortir de façon importante les différences individuelles.

Les critères de base que j'ai retenus afin de sélectionner les participants à mon enquête étaient les suivants : ils devaient être nés et avoir été socialisés au Québec. Les répondants seraient des adultes des deux sexes et d'orientation hétérosexuelle.

J'ai rencontré ainsi 10 personnes, 6 femmes et 4 hommes âgés de 25 à 67 ans, leurs noms ont été changés afin de préserver leur anonymat. Pour connaître le profil de chacun des participants, le lecteur voudra bien se référer à l'annexe IV.

J'ai procédé à des entretiens généralement par deux, une fois individuellement et une fois trois personnes. Pour une même entrevue, les répondants étaient de même sexe, ceci afin d'éviter de tomber dans des comportements d'interaction plus stéréotypés. Il est cependant important de noter, qu'étant moi-même une femme, j'ai peut-être, par ma présence lors d'entrevues avec des hommes, créé des comportements ou induit des réponses qui auraient pu être différents si j'avais été un homme. Néanmoins, comme je ne prenais pas part au débat, il se peut aussi que mon sexe n'ait pas interféré outre mesure dans ces entrevues.

Les participants devaient être des amis; des gens habitués à partager leurs idées aisément. Lorsque je trouvais une personne qui acceptait de participer à mon enquête, elle contactait elle-même un de ses amis afin d'avoir un vis-à-vis.

Dans l'idéal, je voulais que les gens discutent ensemble sur les sujets que je proposais. J'avais 10 questions, les entrevues ont duré entre une heure trente et trois heures, elles se sont toutes déroulées chez les participants, sauf une qui s'est déroulée à mon domicile. À une reprise l'entrevue s'est déroulée pendant un repas. Trois fois un repas, auquel j'ai pris part, a précédé l'entretien. J'ai enregistré, puis transcrit, toutes les entrevues. La collecte des données s'est déroulée dans une atmosphère amicale et très détendue.

Dans la présentation qui va suivre, je n'ai pas repris mes questions telles quelles. J'ai préféré les regrouper par sujet. Je présente donc les idées qui sont ressorties par grands thèmes.

5.1 Points généraux

5.1.1 Le sexe et le genre

Élise fait une remarque intéressante que j'ai rattachée au concept de sexe et de genre parce qu'elle-même fait ressortir, avant même de parler d'autre chose, ce qui est fondamental à l'être humain et qui est partagé par tous. Puis elle fait la séparation entre les sexes biologiques qui sont différents. Ensuite, elle fait ressortir des similitudes sur ce que les gens vont ressentir, puis finalement, elle explique comment chacun va l'exprimer en fonction de ce qu'elle appelle masculin ou féminin, chose que l'on pourrait interpréter comme faisant référence au genre qui ne permettrait pas, aux hommes dans ce cas, d'exprimer l'émotion ressentie.

« Il y a des besoins fondamentaux et des aspirations fondamentales. Fonder une famille, avoir des enfants. Le type de souffrance, ce qu'on ressent, puis les émotions, c'est universel, ce n'est pas masculin ou féminin. Que papa t'ait pas vu, ou que maman t'ait pas vu quand tu étais petit, c'est la même souffrance. Le fond est similaire, le sexe est pas pareil, ça va sortir masculin ou féminin. Ce qui me blesse, ça va blesser un homme aussi, mais comment ça va sortir, moi je vais peut-être le brailler, puis lui va peut-être l'étouffer. » (Élise)

Ceci reste néanmoins une interprétation, car on pourrait aussi penser que si les hommes ne pleurent pas c'est que leur biologie ne le leur permet pas. Cependant, puisqu'il arrive que des hommes pleurent et que, de plus, les garçons pleurent lorsqu'ils sont petits, il est tout à fait possible que ce soit la socialisation qui

les empêche d'exprimer leurs émotions comme le font les femmes. Car, comme l'indique Dafflon-Novelle les petits garçons ne sont pas élevés comme les petites filles :

« La communication émotionnelle entre les parents et leurs enfants est différente selon le sexe de ces derniers. Depuis la naissance, avec leurs filles, les mères ont des expressions faciales plus variées et intenses, et à la fin de la première année, les filles manifestent plus d'émotions que les garçons. Les parents parlent plus des émotions avec leur fille qu'avec leur fils; seules les réactions de colère sont plus tolérées et discutées avec les garçons qu'avec les filles. Dans le même esprit, les recherches en milieu scolaire mettent en évidence que l'indiscipline est plus tolérée chez les garçons que chez les filles. » (Dafflon-Novelle, 2006b : 363)

5.1.2 Description des hommes et des femmes

Cette question (Question 1, annexe V) a laissé plus d'un répondant quelque peu déconcerté. Même si chacun sait exactement ce que sont un homme et une femme et ne s'y trompe généralement pas quand il en rencontre un ou une dans la rue, personne ne s'était déjà demandé à quoi le terme d'homme et le terme de femme faisaient référence. Chacun se repose sur le présupposé que les autres savent de quoi il s'agit sans jamais avoir à l'explicitier. Cette question, simple en-soi, a finalement forcé chacun à énormément de réflexion pour arriver à exprimer quelque chose.

Une personne a explicitement posé dès le départ sa vision générale de la description des hommes et des femmes : celle-ci était basée sur les différences. « Je n'ai pas réfléchi à ça beaucoup. Qu'est-ce que je dirais comme différence...» (Marie)

Plusieurs des toutes premières réponses font appel aux différences physiques. Parmi elles, certaines font appel à l'aspect animal des êtres humains en ce sens que les répondants font références au mâle et à la femelle de l'espèce. La moitié au moins mentionne l'aspect plus ou moins mécanique de la reproduction de l'espèce et de la nécessité d'avoir des êtres masculins et féminins pour arriver à cette fin.

La majorité aborde aussi sous une forme ou sous une autre la capacité biologique des femmes à donner la vie, ce qui semblait être une considération différente de la précédente. En effet, le fait d'être enceinte est considéré comme une caractéristique propre des femmes, quelque chose qui les définit intrinsèquement. Alors que reproduire l'espèce semblait être une tâche collective partagée par les deux parties et donc relevait plus de la similitude.

Trois personnes parleront des chasseurs-cueilleurs. «Puis il y en a une qui est attachée au service de collecte puis au soin des enfants au départ en tout cas. Puis les mâles sont occupés aux aspects de territoire et de nourriture. » (Bertin). Myriam et Allie feront aussi référence aux chasseurs-cueilleurs.

Pour Guillaume, sa première remarque a été de dire : «Pour moi, il n'y a pas de différence tellement. Ce sont deux êtres humains. Puis il y en a plein de différences aussi. ». Cet aspect contradictoire allait être la marque de commerce de Guillaume, qui a, tout au long de l'entrevue, fait ressortir de nombreuses similitudes aussitôt contredites par des différences (ou l'inverse). Même si Guillaume l'a exprimé clairement au tout début de son entretien alors que les autres répondants ne l'ont pas aussi clairement défini, cette façon ambivalente de concevoir les membres de l'espèce humaine a été le principal moteur des discussions dans la totalité des échanges. Un peu comme si chacun pouvait voir que les différences annoncées dans les stéréotypes étaient réelles, mais qu'en même temps, et de façon récurrente, chacun trouvait dans son environnement immédiat et/ou moins immédiat une ou plusieurs personnes (voire lui-même) qui venait remettre en question ces stéréotypes en agissant ou en étant à l'opposé. Cette ambivalence rejoint ainsi la pensée de Badinter lorsqu'elle dit :

« En vérité nous sommes tous des androgynes parce que les humains sont bisexués, sur plusieurs plans et à différents degrés. Masculin et féminin s'entrelacent en chacun d'entre nous, même si la plupart des cultures se sont plu à nous décrire et nous vouloir d'un seul tenant. La norme imposée fut le contraste et l'opposition. Il revient à l'éducation de faire taire les ambiguïtés et d'enseigner le refoulement de l'autre partie de soi. L'idéal est d'accoucher d'un être humain uni sexué : un homme "viril" une femme "féminine". Mais les adjectifs révèlent ce que l'on veut cacher : toute une série d'intermédiaires possibles entre les deux types idéaux. En réalité, le dressage atteint plus ou moins bien son but, et l'adulte garde toujours en lui une part indestructible de l'Autre. » (Badinter, 1986, op. cit. : 269)

Dans leur description de ce qu'est un homme ou une femme, certains après avoir nommé des différences, en viennent aussi à dire qu'il y a des ressemblances, mais sans élaborer, sans les nommer ou en les exprimant vaguement ainsi : « L'espèce comme telle, c'est celle qui a deux bras, deux jambes, une tête un cerveau, ça c'est commun aux deux. » (Brice)

Anne fera référence aux différences émotionnelles alors que Brice mettra l'accent sur une similitude de caractères.

Au sujet de l'aspect physique, rares sont ceux qui ont parlé des exigences esthétiques imposées par la culture. Cependant, dans l'esprit de Bertin, les femmes sont tout de même celles qui ont une sorte de monopole de la beauté : « Puis les femmes sont en général l'aspect séduisant de la race. Les hommes sont moins séduisants. »

La force et la taille supérieures des hommes sont aussi ressorties comme élément différenciateur à plusieurs reprises. «Physiquement, une femme ne peut pas être un homme et l'inverse non plus. [...] Mais quand je parle de physique, je parle de la force physique, une femme c'est pas pareil, ce n'est pas conçu comme un homme, avec les muscles. » (Philippe).

De son côté, Marie fait ressortir un aspect plus traditionnel de la perception de la place des hommes et des femmes, reliant les hommes à l'extérieur et les femmes à l'intérieur. « Les hommes sont dans l'extérieur, dans le faire et dans l'agir. [...] Les femmes sont plus au niveau du senti. ». Il faut cependant noter que dans sa vision de l'extérieur et de l'intérieur, elle ne parle pas nécessairement de répartition physique de l'espace (quoiqu'elle puisse aussi en faire partie). Elle lie plutôt l'extérieur à une sorte d'activité et l'intérieur à une sorte de passivité. C'est intéressant dans le cas de Marie, parce que plus loin dans l'entrevue elle dira que son compagnon a une tendance à se refermer sur le couple et sur la maison, en disant cela elle fait un grand geste avec ses deux bras visant à rassembler l'espace et à le ramener vers sa poitrine. Elle explique ensuite qu'elle a une tendance à l'ouverture sur le monde et elle fait le mouvement inverse partant de sa poitrine elle ouvre les bras en un large mouvement vers l'extérieur.

En ce qui concerne la description des hommes et des femmes, les participants se sont surtout attachés à chercher les différences. La majeure partie des gens ont dichotomisé sa réponse dès le départ. Je n'avais pas demandé ce qui différenciait les hommes et les femmes, mais il semble que les répondants aient pensé que le plus représentatif, serait de les mettre en contraste.

Il ressort aussi que les gens ont hésité à faire des descriptions diversifiées de plusieurs aspects. Ceci est illustré par le fait que les descriptions s'en tiennent à de très petits détails en ce qui concerne « l'être homme » ou « l'être femme »: comme la place des uns et des autres au travail, la force physique ou la capacité de reproduction.

Les hésitations ont peut-être, au moins dans certains cas, été amplifiées par la peur de tomber dans des stéréotypes, le mot ayant été prononcé. Certains des répondants ont donc voulu aller au-delà ou à côté afin de ne pas mettre de l'avant des clichés populaires.

5.1.3 Féminité/virilité

Il semble que la description de la féminité et de la virilité ait été plus aisée à faire que celle des hommes et des femmes. Les gens ont beaucoup plus associé les deux termes aux stéréotypes de genre, ce qui a été plus productif et aussi plus diversifié. L'intervention d'Élise touche de nombreux aspects, allant de l'apparence au comportement.

« [...] pour moi quelqu'un de féminin, c'est la fille toujours habillée jupe, talons hauts, extra féminin, il y a des variations, des nuances. La jupe, les talons, le maquillage, les cheveux coiffés, elle va brailler, c'est du papotage de filles, que j'appelle. Encore un extrême. C'est féminin. Puis la virilité, ça peut aller jusqu'au Gino. Je vais montrer mes muscles, je vais montrer que je suis beau, séducteur un peu. Mais ce sont des extrêmes, il y a des nuances, mais viril c'est mâle, c'est fort, à la limite, ça peut être rassurant, protecteur. C'est lui qui conduit le char. » (Élise)

Le terme de stéréotype a été prononcé là aussi, mais c'était pour y souscrire et non s'y soustraire. « Pour moi, la féminité, j'ai juste des images de stéréotypes de la Barbie et de ressembler à ce modèle, les blondes. » (Frédérique)

L'idée, donc, de la féminité ainsi que de la virilité est reliée aux stéréotypes. Plusieurs répondants, donnent une image assez négative et restrictive de ce que sont les femmes et les hommes, rejoignant l'idée de Carrié.

« Le système binaire de catégories sexuées essentialise, cloisonne et oppose, voire provoque un déterminisme sur le plan des représentations, des pratiques et des comportements sociaux. Ces différenciations fondées sur le sexe binaire sont sources de discriminations et d'inégalités qui obligent les individus à jouer une partition écrite d'avance par les normes, les valeurs, les pratiques institutionnelles. » (Carrié, 2007 : 16)

L'image de l'homme viril a été assez fertile, rattachant cette idée à la force et à la domination. « C'est ça, quand tu considères que quelqu'un est viril, tu peux le mettre dans l'équation de mon père est plus fort que le tien. T'es capable de dire, il est fort, il est homme, il est viril. » (Myriam). La virilité a aussi été décrite comme un désir d'action, un désir de réaliser des choses, le dynamisme, le travail, la réalisation (Brice).

Myriam, Allie et Anne ont trouvé qu'un homme pouvait ne pas être viril, à ce moment-là elles ont employé les qualificatifs suivants : « mou », « efféminé »,

« lopette », « faible », « doux », « homme rose », « homme qui se laisse manger la laine sur le dos ». Après y avoir réfléchi quelques instants, elles en sont venues à la conclusion qu'il y avait des degrés dans la virilité, et qu'un homme doux pouvait aussi être viril, mais qu'à ce moment là il s'éloignait du stéréotype. Philippe et Guillaume ont employé le terme « moumoune » pour l'opposer à l'homme viril.

Anne a aussi fait une relation entre la virilité et le milieu social. Elle l'associait plus à un milieu populaire, alors que dans les couches élevées elle voyait plutôt les hommes comme des « gentlemen ».

Myriam, Allie et Anne ont noté que la société avait changé et que la virilité était moins bien vue qu'avant, qualifiant de « colon » celui qui la mettrait un peu trop en avant. Mais comme elles avaient fait une équation entre virilité et milieu populaire, il est difficile de savoir si leur condamnation touchait réellement la virilité ou si elle touchait un comportement qu'elles reliaient à une classe à laquelle elles étaient moins habituées. Après une longue réflexion concertant la virilité et la féminité, Myriam a conclu que c'étaient des stéréotypes qui faisaient une opposition entre les extrémités, sous-entendant que la population en général se situait quelque part entre les deux et ne correspondait donc pas à ces modèles extrêmes.

Plusieurs ont fait référence à la force et à la musculature des hommes virils. Bertin a même noté que la virilité était située entre 25 et 35 ans, Brice l'a reliée à la jeunesse. Presque tous ont fait référence au côté construit de la virilité et/ou de la masculinité et au manque de naturel de ces constructions. Ce qui pourrait rejoindre les résultats de certains chercheurs comme Gaborit (op. cit.) et la théorie de l'habitus de Bourdieu (section 2.1) qui associent les stéréotypes à la culture et la socialisation plutôt qu'à la biologie.

Pour le côté féminité, les participants ont fait des références à « la grâce, » « la délicatesse », « la douceur », allant même jusqu'à invoquer « la déesse » (Bertin). Plus souvent que pour les hommes, les répondants ont fait ressortir l'importance des accessoires pour les femmes féminines: des vêtements, de la coiffure, du maquillage, des souliers à talons hauts.

Pour Philippe, la féminité s'exprime aussi par les sujets de conversation. « Après, il faut qu'elle parle de sujets de femme, de théâtre, de toiles, de boucles d'oreille, où elle s'est faite coiffer, combien ça a coûté. » Alors que pour Guillaume et Myriam, c'est l'expression des émotions qui la caractérise.

Il semble que pour l'ensemble des répondants leur description de la virilité puisse rejoindre dans une certaine mesure le début du premier sens de la définition de Molinier et Welzer-Lang.

« La virilité revêt un double sens : 1) Les attributs associés aux hommes, et au masculin : la force, le courage, la capacité à se battre, le "droit" à la violence et aux privilèges associés à la domination de celles, et ceux qui ne sont pas, et ne peuvent pas être virils : les femmes et les enfants...2) La forme érectile et pénétrante de la sexualité masculine. [...] La virilité est l'expression collective et individualisée de la domination masculine. » (Molinier, Welzer-Lang, op. cit. : 77)

Deux participants ont fait le lien entre la domination et la virilité, avec l'idée que l'homme doit « prendre le *lead* ». Une seule personne a fait référence à la possible violence. Alors que trois répondants ont plutôt indiqué que la virilité ferait référence non pas à la violence, mais à l'aspect protecteur.

De plus, certains ont établi qu'une partie des hommes n'était pas virile. Guillaume a aussi rejoint l'aspect sexuel de la définition puisque pour lui la virilité c'est la sexualité. Brice a fait un lien avec la séduction. Personne n'a fait de lien entre d'une part la « forme érectile et pénétrante de la sexualité masculine » et d'autre part la virilité comme l'ont fait Molinier et Welzer-Lang dans la citation précédente.

La virilité comme la féminité ont été liées à l'aspect physique, mais de manière largement plus importante pour la virilité. Alors qu'on a plus souvent fait appel à l'aspect matériel des accessoires de mode pour la notion de féminité.

Ces deux idées ont été associées à des traits de comportements très stéréotypés. Mais la majeure partie des répondants s'est entendue pour dire d'une part que ces comportements étaient artificiels et d'autre part qu'il s'agissait de descriptions extrêmes qui ne représentaient pas la réalité.

5.1.4 Les rôles sexués

Plusieurs ont fait référence à leur propre socialisation, à son contexte. Les interventions montraient une conscience de différences qui peuvent émerger selon la diversité des environnements dont ils ont connaissance. Élise nous informe que son identité a été façonnée par le fait qu'elle vient d'une famille de sept filles dans un milieu agricole, le manque de garçons l'ayant en quelque sorte poussée à en devenir un par besoin; besoin d'un garçon pour prendre en main la ferme paternelle, et besoin pour elle d'être reconnue pour sa valeur personnelle plutôt qu'ignorée dans ce qu'elle nomme « le paquet de filles ».

On peut faire un parallèle entre le vécu d'Élise et ce que rapporte Saladin d'Anglure (voir section 1.1.2). Bien sûr, la situation est ici différente en ce que c'est Élise de son propre chef, qui a consciemment joué le rôle de garçon. Alors que chez les Inuits, ce sont les parents qui décident d'élever leur fille en garçon. Mais la similitude des deux situations se situe dans le fait que dans les deux cultures on dichotomise les activités des garçons et des filles et que pour une raison ou une autre, on en vient à avoir une fille qui doit faire des activités de garçon, ceci implique que le choix est donc possible.

Pour Guillaume, les choses se sont passées un peu autrement, puisqu'il avait des sœurs, cependant, l'absence quasi totale de son père et la façon dont sa mère élevait ses enfants à modelé sa façon d'être un homme.

«Moi, dans mon entourage, les gars c'était *tough*, puis les filles faisaient la vaisselle puis le ménage, mais chez moi, ça a toujours été l'inverse. Mes sœurs pouvaient prendre un marteau, ma mère a construit la maison, comme un gars. Moi à trois ans, je lavais la vaisselle. Puis le samedi matin, gars comme fille, c'était tout le monde, on faisait le ménage, puis chacun à tour de rôle on avait notre tour de vaisselle. [...] Nous on était élevé également. Moi je n'ai jamais senti la différence.» (Guillaume)

Dans sa description, Guillaume, s'attarde à bien décrire les rôles sexués traditionnels et la façon dont ils étaient vécus dans son milieu familial. Malgré ce qu'il dit dans ce passage, ce n'est pas tant que chez lui les choses étaient inversées, mais plutôt que tout le monde faisait de tout, comme il le mentionne à la fin. Il semblerait donc que l'absence du père doublée de la volonté de la mère d'élever ses enfants de façon similaire ait contribué à une socialisation différente de leur environnement immédiat, soit un milieu ouvrier.

Il est aussi possible, comme le fait Philippe, de faire intervenir la socialisation, tout en niant son impact. « On [nous les garçons] a été élevé plus avec notre père, on [...] faisait des choses de gars, comme peindre un char, changer l'huile, ce n'est pas que vous êtes pas capable de le faire [vous les filles (s'adressant directement à moi)], mais un gars c'est ça. » (Philippe). Pour lui, faire des activités de gars avec son père est une chose naturelle, un peu comme si les jeunes garçons avaient des dispositions particulières pour travailler sur une auto. Le fait que les filles puissent le faire est reconnu, mais comme cela ne semble pas naturel, le manque de légitimité pour leur sexe est, en quelque sorte, sous-entendu.

La plupart des répondants ont fait au moins une référence au côté construit de certains comportements sociaux. « Les femmes sont plus attentionnées, mais ça

c'est très culturel, on n'est pas comme ça. Les femmes sont peut-être plus attentionnées que les hommes. Je ne sais pas.» (Anne). On sent dans cette réponse toute l'ambivalence par rapport à une possible construction d'un comportement et sa possible origine naturelle. Dans la remarque suivante aussi, quoique là, Élise commence par faire une affirmation de différence, puis elle en vient à faire ressortir le côté construit des choix de métiers par exemple. Choix qu'elle a fait elle-même, puisqu'elle est opératrice de machinerie lourde.

« Moi je viens de la campagne, mais j'ai toujours senti une séparation entre les sexes. Les activités de gars, les activités de fille, c'est plus traditionnel. Les hommes travaillent, mais les femmes quand tu as des enfants, c'est à la maison. Sortir des métiers traditionnels, oui, on a accès à ça, mais ça demande des efforts. » (Élise)

Ce que l'on ne sait pas de sa remarque c'est si elle pense que c'est plus facile pour les hommes de faire des métiers traditionnellement masculins parce qu'ils sont faits pour ça ou s'ils le font parce que leur socialisation leur ouvre ces voies. Elle ne nous dit pas si elle a dû faire des efforts parce qu'elle est une fille biologique (et donc pas faite pour ça) ou parce que dans son milieu c'était mal accepté.

Finalement, Anne soulève un point d'intérêt, à savoir que certains comportements pourraient être obligatoires, pour un sexe alors que l'autre pourrait avoir les mêmes, mais être libre de choisir de n'en rien faire. « [...] la femme faut qu'elle se montre plus attentionnée, plus attentive au niveau des enfants. Puis l'homme peut se permettre, pas de ne pas l'exprimer ou de rien faire, mais il n'est peut-être pas obligé d'être aux petits soins. » (Anne)

5.1.5 Image dans les médias

J'ai placé ce thème dans les généralités parce que les répondants, qui avaient une opinion à ce sujet, ont nettement fait le lien entre l'image des hommes et des femmes dans les médias et les stéréotypes de genre, suivant en ceci la citation de Carrié au point 5.1.3. « L'image des hommes et des femmes dans la culture, c'est très triste, parce qu'on s'en tient souvent aux stéréotypes encore et encore. Dans la pub c'est pire. Ils tirent par en bas pour garder les stéréotypes et ceux qui ont évolué ils vont les utiliser à mauvais escient. » (Marie)

Élise et Frédérique ont bien noté comment à la télévision, les femmes étaient désavantagées par rapport aux hommes, notamment à cause de leur âge.

« Tu sais, rajeunir l'image de la télé, c'est les femmes qu'on va enlever de l'écran. [La télé ça véhicule] l'idée qu'une femme c'est bon de 15

à 30 ans, puis après, ça commence à défraîchir, puis c'est : cachez-nous ce corps ou cette tête vieillissante. Il y a quelque chose qui m'agace. Surtout que nous on est rendue plus loin que ça, et puis on n'est pas en train de pourrir. » (Élise)

Pour Bertin et Brice, l'image offerte dans les médias est non seulement très stéréotypée mais en plus, elle offre une mauvaise image des hommes et des femmes aux jeunes. Ce qui rejoint l'opinion du Conseil du statut de la femme.

« L'abondance de messages sexuels dans les médias pousse les jeunes à valoriser une image corporelle stéréotypée, du type de celle qui y est véhiculée. Cette image constitue, pour chaque sexe, un modèle corporel unique qui ne laisse pas de place à la variété des formes, des âges et des tailles. En fait, tout l'univers médiatique concourt à représenter un modèle inatteignable pour l'immense majorité de la population. » (Conseil du statut de la femme, 2008 : 18)

Le thème de l'image dans les médias aurait aussi pu être placé dans le point 5.6.4 qui traite du retour du balancier, soit d'un retour en arrière après avoir été plus loin, car c'est l'autre point qui caractérise les médias selon certains répondants. Loin d'être à l'avant-garde de ce qui se passe dans la société, les médias semblent offrir une image rétrograde qui ne reflète même pas ce qui se vit dans la société actuelle. « [...]Le retour du balancier] dans la publicité par exemple l'image des filles, c'est plus fille, fille, fille que ça l'était il y a 20 ou 30 ans. » (Frédérique). Cyr est du même avis que Frédérique. Cette chercheuse a analysé les publicités dans des magazines québécois féminins en 1993 puis elle a fait la même étude en 2003 pour voir l'évolution. Elle a noté une augmentation des représentations où les hommes dominent les femmes, ceci infirmant son hypothèse qui voulait qu'il y ait eu une diminution de ce genre de représentations compte tenu de l'évolution de la société. (Cyr, 2005 op. cit.). « Les modèles de femmes qu'on nous propose aujourd'hui dans la publicité et dans les magazines, je trouve que ce n'est pas très évolué. Il y a eu un espèce de recul. Ça me tape tellement sur les nerfs, la publicité. » (Frédérique). L'idée du retour vers le passé, pourrait être symptomatique d'un désintérêt pour le féminisme au cours des deux dernières décennies (qui permettrait la résurgence d'anciennes images des hommes et des femmes). Ce qui rejoindrait l'argumentation de Kimmel pour qui les médias reflètent les pratiques sociales de genre :

« To say that the media are a gendered institution is to say simply that they are an institution, like all other institutions (schools, churches, corporations, or states, for example) that (1) reflects existing gender differences and gender inequalities, (2) constructs those very gender differences, and (3) produces gender inequality by making those differences

seem "natural" and not socially produced in the first place. » (Kimmel, op. cit. : 238)

Mais à côté de cette image rétrograde des femmes, Myriam, Allie et Anne ont trouvé que l'image des hommes avait varié, ainsi dans les « films de gars » actuels, les hommes ne sont pas obligés d'être forts et musclés pour être des héros, ils peuvent aussi être des intellectuels, mais ils doivent être supérieurement intelligents pour vaincre leurs ennemis. Par contre, la femme de l'histoire est toujours réduite à l'image de la « [...] pitoune qui dit trois ligne dans le film » (Anne). Malgré tout, Myriam, Allie et Anne trouvent que dans les « films de gars » ou dans les « films de filles », tant les hommes que les femmes sont des personnages sans profondeur.

5.2 À la maison

5.2.1 Les travaux ménagers

Règle générale, les participants à l'enquête s'entendent assez bien pour ce qui est des travaux ménagers. Les tâches sont partagées équitablement en particulier chez les plus âgés. Philippe qui est atteint de cécité, dit qu'il fait ce qu'il est capable de faire, il énumère, la vaisselle, l'aspirateur, et certains mets qu'il confectionne. Marie, sa conjointe, dit à peu près la même chose de lui, sauf peut-être pour la cuisine pour laquelle, elle dit qu'il cherche plus à y échapper « Entre construire un gazebo et faire le souper. Il va préférer faire le gazebo, mais il participe régulièrement dans la cuisine, mais il n'a pas la même inspiration. » (Marie). Cependant, dans ce couple, où le partage des tâches semble le plus égalitaire possible compte tenu du handicap de Philippe, Marie reste la responsable puisque Philippe dit « [...] les tâches ménagères, aucun problème. Si elle me demande de faire quoi que ce soit dans la maison, c'est moi qui fais le lavage, c'est moi qui fais la vaisselle, c'est moi qui fais la sauce à spaghetti, les biscuits, la soupe. » (Philippe)

Chez les plus jeunes Myriam dit que . « Ce n'est pas égal, mais on s'entend. Ce n'est pas vraiment un sujet de discorde. Ça l'a déjà été parce que pendant un certain temps, je trouvais que j'en faisais beaucoup plus que lui, puis ça me mettait dans un rôle de femme au foyer [...] ». Ils ont donc discuté et mis au point une stratégie dans laquelle Myriam ne se sent plus aussi perdante qu'avant. Cependant, elle semble être la responsable de l'entretien ménager puisque c'est elle qui voulait le partage des tâches et c'est aussi elle qui en fait le plus.

Chez Anne non plus, la répartition n'est pas égalitaire « Côté répartition des tâches, c'est un des irritants, j'avoue, il ne fait pas beaucoup de ménage. Il ne fait pas de cuisine, il n'aime pas cuisiner. ». Au contraire de Myriam, Anne n'a pas revendiqué plus d'égalité, elle en a discuté, mais ça n'a rien donné et elle a abandonné. Elle a revu ses aspirations à la baisse et avoue que chez elle c'est sale. Mais comme ce qui est fait, c'est elle qui le fait, elle considère que ce serait encore plus injuste si elle en faisait plus. Mais la situation lui déplaît fortement.

Selon les réponses des participants, il semblerait que les personnes les plus âgées de mon enquête partagent mieux les tâches que les personnes les plus jeunes. Il serait intéressant de savoir si cette différence peut être le résultat du féminisme qui aurait imprégné de façon plus significative la vie des femmes et des hommes les plus âgés. Ils se seraient trouvés dans une situation plus égalitaire, alors que les plus jeunes subiraient ce que Frédérique appelle le retour du balancier avec une résurgence de certains comportements plus traditionnels.

5.2.3 Les soins aux enfants

Le vécu général des répondants, qui ont eu des enfants, était assez égalitaire, sauf pour Frédérique qui a assumé seule les deux enfants de sa première union, par contre, l'éducation de son dernier enfant s'est faite de façon égalitaire.

On peut voir cependant, comme chez Philippe ou Bertin, qu'il y avait une certaine répartition des tâches, mais elle semblait plus relever des circonstances que des stéréotypes sexuels. Ce vécu semblerait vouloir donner raison à Barnett et Rivers qui basent leur recherche sur la prémisse que « [...] people behavior today is determined more by situation than by gender. » (Barnett, Rivers, op. cit. : 5)

Brice de son côté, trouve ne pas s'être assez occupé de ses enfants, et le regrette, mais quand il était à la maison, il dit avoir eu les mêmes comportements que sa femme. Il compensait le soir.

Après sa séparation, les enfants de Philippe sont restés avec leur mère, mais deux ans plus tard, c'est lui qui a eu leur garde et les a élevés jusqu'à l'âge adulte. Lorsque Bertin s'est séparé de sa femme, c'est aussi lui qui a eu la garde des deux enfants. Ces deux arrangements ne se sont pas fait devant la cour. De leur côté, Marie et Frédérique ont eu la charge de leurs enfants respectifs. Dans ces quelques exemples de vie, le sexe des parents gardiens n'avait pas d'importance, tant les hommes que les femmes pouvaient prendre soin de leurs enfants. Ce qui rejoint

l'idée de Barnett et Rivers qui pensent que ce n'est pas parce que les femmes mettent les enfants au monde qu'elles sont plus aptes que les hommes à en prendre soin. (Ibid. : 6)

Pour Élise, « Il y a eu une évolution, comme le partage des tâches. Le père est plus présent, la mère a une vie [professionnelle] à l'extérieur. », ce que semblent partager les jeunes répondantes qui n'ont pas encore d'enfants. Lorsqu'elles se projettent dans le futur, l'une dit qu'elle ne voudrait pas rester à la maison, mais que son chum le ferait, l'autre qu'elle resterait à la maison de façon plus traditionnelle, et la troisième qu'elle ne verrait aucun problème pour mettre son enfant à la garderie. Tout est donc permis pour l'avenir. De plus, les trois jeunes femmes considèrent que leur conjoint s'occuperait bien des enfants s'ils en avaient et cela semble un enjeu important.

Mais l'une d'entre elles n'est pas absolument certaine d'en vouloir un jour.

5.2.4 Les fils substituts

Une des répondantes a été dans une situation un peu particulière dans son enfance; Élise, fille d'agriculteur est membre d'une fratrie de sept filles. Celle-ci raconte la déception de ses parents et en particulier de son père. Afin de répondre au manque de fils, ou de ce qu'elle a perçu comme le manque de fils, Élise s'est fait un devoir de devenir une sorte de fils substitut pour son père. « Dans le milieu agricole des années 60, mon père voulait des garçons, il avait une terre puis tout ça, on est sept filles. J'ai fait le garçon toute ma vie. Je suis son gars, pour qu'à ses yeux je sois reconnue. » Elle a travaillé sur la ferme familiale pendant des années.

Elle s'est intéressée aux choses de garçon (comme l'agriculture, les machines outils), en a même nié sa féminité, ce qui, d'après elle, a conduit toutes ses relations amoureuses à l'échec.

Dans leur article sur les femmes guides de haute montagne, Mennesson et Galissaire expliquent que deux des guides qu'elles ont interrogées ont été des fils substitut pour leur père. (Mennesson, Galissaire, op. cit : 122). Même si ce n'est pas le cas de toutes les femmes, il semble qu'il puisse y avoir une incitation à faire une activité non traditionnelle pour une femme qui provient d'une fratrie de sœurs, ceci soit dans le but de plaire à leur père, soit de remplacer le fils manquant. « Certaines conditions familiales, comme la présence d'un frère aîné ou l'absence de descendance masculine, sont nécessaires sans être forcément suffisantes à la mise

en œuvre de mode de socialisation "inversée". » (Menesson, op. cit. 125). Du côté des Inuits, Saladin d'Anglure révèle que les Inuit, dans les familles où les enfants sont tous des filles, élèvent des filles en garçons pour qu'elles accomplissent les activités d'homme.

Il semble donc possible de faire en sorte que ce qui est considéré comme l'exclusivité d'un sexe soit réalisé par quelqu'un de l'autre sexe, posant les questions de savoir si premièrement ce partage des tâches n'est pas une construction sociale, et si de plus il n'est pas arbitraire.

5.3 La biologie

5.3.1 Le recours à la biologie

Certains répondants des deux sexes ont eu recours à la biologie afin de définir ce qu'étaient un homme et une femme. « Ce sont des êtres sexués, le mâle et la femelle. » (Frédérique), « On est des humains, pour se reproduire, il faut l'accouplement des deux pour donner un être humain. » (Élise). Ce recours leur semblait normal puisque les remarques sont biologiquement établies. Ces deux réponses ont été leurs premières pensées à propos des hommes et des femmes, comme s'il fallait bâtir la description sur une base solide, au-delà de laquelle il est impossible d'aller. Plus tard, Élise dira « [...] je pense qu'à la base, il y a quelque chose qui se dessine puis c'est gars, fille, puis après ça la société en rajoute. Après tu as la pression sociale. »

« Le mâle est un peu plus grand que la femelle. » (Allie), Anne renchérit en admettant que « C'est un trait biologique [...] flagrant. ».

Philippe utilisera la biologie pour justifier certains emplois masculins requérant de la force (voir section 5.3.1).

5.3.1 La force, les muscles

Lorsque la force a été invoquée en tant que trait, elle était toujours associée avec le masculin, ou le stéréotype masculin. Les références à la force supérieure des hommes reviennent à de nombreuses reprises dans le discours des uns et des autres. Certains y voient une justification au fait que les hommes ont des emplois ou des activités qui leur sont réservés. « Mais l'homme il a sa place quand il y a des choses d'homme à faire. Réparer une pompe, sortir une pompe d'un puits, c'est

physique. Conduire un tracteur, ce n'est pas leur place. En partant, l'homme est physique, la force. » (Philippe)

Philippe se définira comme étant un homme fort, et Guillaume comme étant un athlète. Brice dira qu'il est costaud alors que Bertin ne parlera pas de cet aspect de son corps.

Contrairement aux descriptions des stéréotypes qui ont été faites, de nombreux exemples de vécus parmi les répondantes semblent démontrer que les femmes aussi peuvent être qualifiées de fortes, ou musclées, ou aimer des activités propres à développer leur musculature.

Frédérique, pour sa part, reconnaît que les hommes sont plus forts, mais elle ne voit pas dans ce fait la même limitation que Philippe. « Je ne dirais pas que les hommes vont faire des jobs plus physiques parce qu'ils sont plus forts. C'est vrai qu'étant plus grands ils sont plus costauds. Les femmes pourraient faire ces jobs-là, si elles le voulaient. », Sans doute base-t-elle sa remarque sur l'expérience de son amie Élise qui est forte et opératrice de machinerie. Mais au-delà de cette description, Frédérique se définit comme athlétique et aimant le sport.

La force ne se situe pas uniquement sur le plan de l'emploi. Allie, a fait de la gymnastique sportive pendant son enfance et son adolescence. « Avant ça, j'étais droite partout, une planche avec des épaules larges et des muscles. Ça fait que j'étais complexée par mes muscles, parce que je trouvais que j'avais l'air d'un garçon, vu que je n'avais pas de formes pour compenser. » (Allie)

De son côté, Myriam pratique une activité sportive avec son chum : « [...] exemple le Tae kwan do, on le fait ensemble parce que c'est notre activité commune, notre point en commun dans la vie, quelque chose pour lequel on a le même intérêt. » (Myriam)

Brice fait une remarque en ce qui a trait à la force en faisant remarquer que « Bertin, [sa] blonde est plus forte que lui. ».

5.4 Les émotions et le comportement

En ce qui a trait aux émotions, tous s'entendent généralement pour dire que les hommes et les femmes ont les mêmes émotions, cependant, ils les expriment différemment faisant en cela ressortir une différence de comportement. Ce qui a fait dire à plusieurs que les femmes étaient plus émotives, chose que l'on peut comprendre par le fait qu'elles expriment plus leurs émotions.

« Quand on vient aux qualités humaines, prenons la jalousie, une femme peut être jalouse, puis un homme peut être jaloux, c'est une similitude. Quelqu'un qui est contrôlant, que ce soit une femme ou un homme, il est contrôlant. Mais d'un autre côté, ça se vit ou ça s'exprime peut-être différemment. On dit que les femmes sont plus sensibles, les hommes sont sensibles, mais ne le montrent pas. Dans ça, il y a un côté éducation. Depuis tout jeune que les gars se font dire qu'un gars, ça ne pleure pas. » (Frédérique)

Anne établit la différence entre la sensibilité des filles et le contrôle des garçons.

Anne dira « Je pense que du point de vue émotif, il y a une grande différence. Les filles sont peut-être plus sensibles, puis les gars sont plus en contrôle. »

Myriam de son côté fait référence au fait que les hommes traditionnellement ne pleurent pas, mais elle relie ça à une réalité plus planétaire et non à sa réalité québécoise.

« Bien au niveau planétaire, probablement que, j'ai l'impression qu'en général, je veux dire les pêcheurs, les chasseurs, les mineurs, je ne les imagine pas trop en train de pleurer. »

Le côté construit de l'expression des émotions ressort chez Allie : « Il y a des contextes où l'homme doit se montrer fort et ne peut pas se montrer fragile. » Cette remarque provoque l'acquiescement de Myriam et Anne. Cette réflexion ouvre deux perspectives : d'une part le fait que l'on peut choisir ou non d'exprimer ses émotions, ce qui les situe beaucoup moins dans la biologie que dans la socialisation, et d'autre part le fait qu'un homme ne peut pas se montrer fragile dans certains contextes, signifie forcément qu'il existe des contextes où il peut se montrer fragile.

Sans même tomber dans des situations dramatiques qui obligerait un homme à faire un choix de comportement approprié à la situation, Allie considère qu'en général, son compagnon est « [...] quelqu'un qui est beaucoup plus émotif que moi. » Donc selon Allie, l'émotivité peut aussi faire partie d'un trait de caractère masculin permanent.

5.5 Le travail

5.5.1 La perception des stéréotypes de patrons au travail

Selon Bourdieu, la perception que l'on a des hommes et des femmes ne dépend pas de leur comportement plus que de stéréotypes que l'on plaque et que l'on interprète selon le sexe de la personne.

« [...] l'accès au pouvoir, quel qu'il soit, place les femmes en situation de *double bind* : si elles agissent comme des hommes, elles s'exposent à perdre les attributs obligés de la "féminité" et elles mettent en question le droit naturel des hommes aux positions de pouvoir; si elles agissent comme des femmes, elles paraissent incapables et inadaptées à la situation. » (Bourdieu, 1998, op. cit. : 96)

Selon Myriam, les patronnes ont des défauts qui leur sont propres de par leur nature féminine. Aussi lorsqu'un de ses patrons a eu les mêmes comportements, les employés ont fait par dérision référence à ce qu'ils croient être à l'origine des sautes d'humeur des femmes soit les menstruations.

« Oui, j'en ai eu, mon boss, il était foutuement excentrique et je trouvais ça plus inacceptable venant d'un homme, ça me surprenait venant d'un homme. On se demandait coudon, il est-tu menstrué ? Tout d'un coup un matin, il avait envie d'arracher la tête à tout le monde. » (Myriam)

De son côté, Allie, compare sa patronne actuelle avec un autre de ses patrons et explique comment un certain comportement était toléré chez l'homme, même si ce n'était pas valorisé, on reliait à quelque chose de positif, celui de faire valoir son point de vue, alors que chez sa patronne c'est tout simplement un défaut, un de ceux qui sont typiquement féminins : elle ne sait pas gérer ses émotions.

« [...] ma patronne est considérée comme une mauvaise patronne, car elle est très impulsive, très, très émotive, et c'est considéré comme mauvais pour les affaires, parce que ce ne sont pas des choses rationnelles. [...] Tandis que l'homme [patron], on allait se moquer de lui, mais c'était pas valorisé, mais il faisait valoir son point de vue, tandis qu'elle ce n'est pas justifié, elle n'est juste pas capable de gérer ses émotions. » (Allie)

Pour Élise, la situation est aussi très nette. Les femmes et les hommes ayant un comportement identique, verront ce comportement interprété selon une grille différente, donnant aux hommes une interprétation positive de leur trait de caractère et aux femmes une interprétation négative de ce même trait de caractère. « [En politique] Des fois, un homme va exprimer ses idées avec fermeté, il a du caractère, la femme, elle a un sale caractère. » (Élise)

5.5.2 Les métiers traditionnels

Philippe fait plusieurs remarques liant la force soit au travail physique des hommes, soit au fait que les femmes et les hommes font (doivent faire) des travaux différents. Et ce, en dépit du fait qu'à plusieurs reprises, il trouvera tout de même que des femmes peuvent faire ce qu'il considère des travaux d'hommes, dont sa propre sœur et au moins une femme qu'il connaît et qui est l'amie de son vis-à-vis lors de l'entrevue.

Marie, la conjointe de Philippe, se trouve traditionnelle. Non seulement elle le pense, mais de plus, lorsqu'elle était en période de recherche d'emploi, elle a fait un cours en métiers non traditionnels, les résultats ont démontré qu'elle était réellement traditionnelle. D'ailleurs dans la description qu'elle fait d'elle-même, elle trouve qu'elle correspond exactement à l'idée générale qu'elle se fait des femmes.

De son côté, Frédérique a une vision du travail des hommes et des femmes, plus personnelle, puisqu'elle le relie directement à une expérience vécue dans l'enfance et qui l'a forcée à s'interroger sur la validité de ces métiers traditionnels qu'elle ressentait comme des restrictions que l'on imposait aux femmes, peut-être à cause de limitations innées.

« Mais mon père il disait que les filles, c'était juste bon à faire une secrétaire. S'il n'y avait pas eu le mot « juste » peut-être que j'aurais fait une secrétaire. Mais il y avait une sorte de mépris, j'allais faire n'importe quoi dans la vie, mais je n'allais pas faire « juste » une secrétaire. »
(Frédérique)

Pour elle, il n'y avait pas de limites à ce qu'elle pouvait vouloir faire dans la vie, elle n'avait qu'à choisir. «. Moi, je suis une femme, mais j'ai toujours pensé que je pourrais faire ce que je veux dans la vie. Je pensais que je n'avais pas de limite. » (Frédérique) On note cependant, la restriction dans sa phrase. Le « mais » suivant le mot « femme » laisse supposer que dans sa culture, à l'époque où elle devait choisir une carrière, les femmes n'avaient peut-être pas tous les choix qu'elle avait et qu'elle le savait. Le fait qu'elle ait pensé qu'elle pourrait faire tout ce qu'elle voulait pourrait être relié au fait qu'elle a dû en prendre conscience et que ce n'était pas si « naturel » de penser ainsi. Par exemple son propre père ne pensait aux femmes qu'en termes restrictifs de « juste des secrétaires ».

5.5.3 Les métiers non traditionnels

Les métiers non traditionnels, si le terme est de genre neutre, en pratique, il est beaucoup plus souvent, voire presque exclusivement, employé pour définir les métiers desquels les femmes étaient exclues jusqu'à tout récemment, mais qui s'ouvrent tranquillement à la main-d'œuvre féminine. Élise fait l'expérience tous les jours d'un emploi non traditionnel, elle a toujours travaillé dans un milieu masculin. Elle explique combien, il est difficile pour une femme de s'y faire une place et se considère privilégiée d'en avoir une.

« Et dans le quotidien ce n'est pas automatique qu'on fait ça, aller vers des métiers non traditionnels, mais aujourd'hui en 2010, de plus en plus. Il y a une pression sociale et économique [qui nous empêche de faire ces choix]. Le milieu n'est pas prêt à prendre [les femmes qui font ces choix]. À ma job, je suis dans un milieu masculin, j'ai eu la job, parce que j'ai eu un contact avec le boss. Mais ma sœur qui est camionneuse, n'a jamais trouvé de job. Les femmes [qui veulent faire un métier non traditionnel] sont plus discriminées que les hommes [qui veulent faire la même chose]. L'accès à l'emploi, on ne le refuse pas à un homme, puis on va te le refuser parce que tu es une femme. » (Élise)

Suite à cette description de l'accès à un emploi non traditionnel des hommes et des femmes, Frédérique renchérit : « Je suis d'accord avec ça, mettons comme une garderie, si un homme applique, ils vont dire, "enfin, on en a un". Alors que dans un milieu de gars, ils vont dire "Oh mon Dieu", pas une femme, qu'est-ce qu'une femme va venir faire ici. »

Il semblerait donc que les hommes soient les bienvenus dans les milieux de femmes, mais soient peu nombreux à faire ce choix, alors que les femmes ne sont pas les bienvenues dans les milieux d'hommes, même si plusieurs souhaiteraient s'y intégrer. Selon les sociologues Guionnet et Neveu, les hommes et les femmes éprouvent tous des difficultés dans ce domaine, mais celles-ci sont de natures différentes. Pour les femmes, ils déterminent plutôt comme principal obstacle, le rejet par les travailleurs masculins, voire par les employeurs, dépendant des secteurs, on les accuse de manquer de force ou encore de ne pas être compétentes. (Guionnet et Neveu, 2009, op. cit. : 181) Élise est du même avis, mais elle ajoute en plus une considération d'ordre monétaire.

« Les hommes se sentent menacés. Ils se disent, c'est un domaine masculin, c'est à nous autres. Les femmes n'ont pas d'affaire là. Elles ne seront pas capables. Elles ne seront pas bonnes. Ils ont peur de perdre leur chasse gardée masculine et tous les avantages qui peuvent aller avec. Une job de gars c'est plus payant qu'une job de fille. » (Élise)

Alors que les hommes s'intègrent généralement très bien dans leur milieu de travail, ce serait une crise identitaire qui les retiendrait, car cela « [...] dévaloriserait et déstabiliserait leur identité sexuelle [...] » (Guionnet, Neveu, 2009, op. cit. : 181) Les auteurs soulignent que les femmes aussi peuvent avoir une certaine remise en question identitaire, peuvent passer pour des garçons manqués, mais ils remarquent que

« La remise en cause identitaire ne paraît pas tout à fait symétrique, et l'on peut penser que dans une société valorisant à bien des égards le masculin, être soupçonné d'être un garçon manqué est peut-être moins stigmatisant pour une femme qu'être taxé d'"homosexuel" pour un homme. » (Ibid. : 182)

Et à ces considérations d'ordre psychologique, Frédérique y ajoute aussi un aspect monétaire : « [Mais il n'y a pas beaucoup d'hommes qui choisissent des métiers féminins] parce que ce ne sont pas de jobs bien payées. Malgré qu'il y ait la loi pour l'égalité. » (Frédérique)

5.5.4 Le leadership

La faculté de diriger fait traditionnellement partie du stéréotype masculin.

« La réalité montre [...] que des fonctions hiérarchiques sont encore perçues comme d'abord masculines [...]. » (Bouquet, 2007 : 25)

Frédérique et Élise, ne disent pas si elles sont d'accord avec la perception de la fonction hiérarchique, mais en discutant de leadership, elles conviennent que ce sont les hommes qui sont, de fait les dirigeants. Ensuite, elles conviennent qu'à la maison ce sont les femmes qui dirigent le foyer. « Elle mène son domaine ou son territoire, mais socialement, le pouvoir ou la direction, c'est l'homme. » (Élise)

Mais leurs discours laissent percevoir l'idée de la moindre valeur sociale des capacités de dirigeantes des femmes, en particulier des femmes au foyer, mais aussi des femmes en politique. « [il y a eu quelques modèles de femmes dirigeantes] Madame Thatcher, mais il paraît que ce n'était pas une vraie femme [rire]. » (Frédérique), Élise enchaîne « Elle était peut-être très masculine. ».

Ainsi, l'idée même qu'une femme puisse être au pouvoir est en soi une sorte d'aberration. Si une femme occupe une telle fonction, elle ne peut être que masculine et donc soit avoir des qualités d'homme, soit avoir perdu ses qualités de femmes et donc n'être réellement ni l'un ni l'autre. Ce qui permet le sarcasme de Frédérique.

Cette opinion n'est pas sans rappeler que les femmes sont très peu présentes en politique, même si la situation a évolué au cours de la seconde moitié du XXe siècle.

5.6 Différences et similitudes : une seule réalité ?

Les différences et les similitudes entre les hommes et les femmes peuvent être un sujet en soi et permettre une réflexion sur la place des uns et des autres au sein de la société et sur les images véhiculées et transmises par la culture.

5.6.1 Les différences et les similitudes

Quelles qu'aient été les différences que les participants ont trouvées à propos des hommes et des femmes, la totalité a aussi trouvé des similitudes, et parfois des contre-exemples, soit immédiatement, soit plus tard au cours de l'entrevue.

« Depuis que je suis toute petite, je n'ai jamais pensé qu'il y avait une grande différence entre les hommes et les femmes. Moi, je suis une femme, mais j'ai toujours pensé que je pourrais faire ce que je veux dans la vie. » (Frédérique)

Cette remarque de Frédérique concernant sa carrière professionnelle, s'est concrétisée dans le métier de comptable qui la place loin de la seule possibilité que voyait son père pour elle, soit d'être « juste une secrétaire ».

Mais en plus de ces possibilités infinies qu'elle voyait devant elle pour sa formation, elle voit aussi ses qualités intrinsèques de personne. Elle ne les voit pas limitées à ce qu'il est admis que soient les femmes, tout comme elle pouvait voir chez son compagnon des qualités traditionnellement réservées aux femmes. C'est sans doute pourquoi elle affirme :

« Mais avec Sylvain, on était complémentaire. Moi, j'ai des qualités de gars. Je suis une fille qui a des qualités de gars. Puis lui c'était un gars qui avait des qualités de fille. » (Frédérique)

Pour elle, les qualités sont tout de même genrées, certaines sont dites féminines d'autres sont dites masculines et de ce fait attribuées de façon stéréotypée à un sexe ou à l'autre. Afin d'exprimer le fait que les gens se partagent des qualités, peu importe leur sexe, il n'y a donc d'autre option que de se référer à la façon traditionnelle de les dépeindre, soit les qualités de femmes et les qualités d'hommes.

« [Des hommes peuvent avoir des qualités de femmes et vis versa]
[...] Dans chaque personne, il y a une cohabitation de féminin et de masculin, selon diverses proportions. Mais il y a des hommes qui sont des

mâles, mâles, puis des femmes qui sont 98 % et 2 %. Mais il y a ce qu'on laisse paraître, puis il y a ce qu'on est à l'intérieur. » (Frédérique)

Anne est aussi d'accord sur l'équivalence entre les hommes et les femmes, mais elle fait une exception pour le côté émotif des femmes.

« Fait que je pense que c'est pas mal équivalent, qu'il n'y a pas de différence. [Sauf] Peut-être que le point de vue émotif, dont on parlait...» (Anne)

Myriam, illustre parfaitement l'ambivalence éprouvée lorsqu'il s'agit de similitudes ou de différences, les deux devant inévitablement cohabiter. Malgré que l'on ne sache pas, si ces différences relèvent de facteurs innés ou si elles sont culturelles et donc créées pour maintenir l'idée de la différence au-delà des similitudes.

« Je crois qu'il y a des similitudes entre les hommes et les femmes, un peu au niveau du comportement, mais surtout pour les idées, les valeurs, l'intelligence [...] la morale. [...] mais on finit toujours par dire "oui, mais les filles sont un peu plus comme ci, les gars comme ça". Oui, il y a des similitudes entre les deux sexes dans toutes les autres sphères de la vie, mais il y aura toujours un mais. » (Myriam)

Pour Allie, tout comme Frédérique, il semble pouvoir y avoir toutes sortes de combinaisons, par contre, elle intègre un élément nouveau, celui du choix. Un peu comme si chacun pouvait se faire un comportement à la carte et décider consciemment d'opter pour plus ou moins d'éléments stéréotypés.

« Je pense qu'il y a un peu de tout. Je pense qu'il y en a qui décident ou qui valorisent le stéréotype et qui décident de s'en approcher, il y en a d'autres qui au contraire trouvent que ce n'est pas du tout pour eux. » (Allie). Cependant, elle note que les hommes qui se rapprochent du stéréotype féminin sont déconsidérés dans la société.

Mais là encore, chez Allie, on voit qu'il faut dichotomiser les aspects des stéréotypes, on peut s'éloigner de notre stéréotype sexuel, mais si on le fait, c'est qu'on se rapproche du stéréotype de l'autre sexe, et à ce moment-là des sanctions sociales peuvent tomber, comme par exemple, l'ostracisation, ou l'humiliation comme se faire traiter de « lopette » ou de « moumoune » mots employés par Myriam, Allie, Anne, Philippe et Guillaume (section 5.1.3) pour identifier des hommes qu'ils trouvent efféminés.

Mais, malgré les différentes sanctions qui peuvent affecter ceux et celles qui s'éloignent un peu trop de leur stéréotype sexuel, les répondants à mon enquête

semblent tout à fait correspondre à l'idée d'Allie et se choisir leur voie en dépit des conséquences qu'ils ou elles auront à vivre.

5.6.2 Variabilité intrasexe

Brice reconnaît que les généralisations ne tiennent pas compte de la variabilité et de la spécificité de chaque personne, mais un peu sans s'en rendre compte. D'une part, il dit que les hommes sont grands, mais il se met à part parce qu'il est petit. Le fait qu'il soit petit, ne lui fait pas prendre conscience que les hommes ne sont pas obligatoirement grands et que de nombreux autres sont comme lui. Il se met plutôt à part, considérant le stéréotype comme la norme.

Mon échantillon est certes loin d'être représentatif de la population générale, mais il est tout de même intéressant de savoir que sur quatre hommes, trois sont largement sous la moyenne en ce qui concerne la taille.

Dans le même ordre d'idée, le point 5.3.1 fait ressortir la variabilité en ce qui à trait à la force physique. Trois des répondantes ont admis soit être fortes, soit être musclées ou l'avoir été. Toutes les trois le relie à des activités qui ont modelé leur corps de cette façon. De même, Brice fait ressortir que la blonde de Bertin est plus forte que lui. C'est aussi, une femme qui fait un travail très physique. Ce fait, n'est pas sans rappeler l'étude de Mennesson (2006, op. cit.), qui démontre qu'une femme sportive peut être musclée, athlétique et forte contrairement au stéréotype en vigueur qui les veut plutôt faibles, fragiles et/ou graciles.

Myriam a pris conscience de la variabilité humaine. Elle préfère ne pas relier les hommes ou les femmes exclusivement à une façon d'être ou de vivre.

« Mais il y a tellement de variables, un homme ce n'est pas une chose, une femme ce n'est pas une chose. Donc l'expliquer à une personne c'est sortir des idées stéréotypées. C'est dur à définir, sinon c'est du cas par cas. » (Myriam)

Dans les descriptions de la virilité, la majeure partie des répondants a fait une description des hommes qui les donnaient pour forts, grands, confiants, dominateurs, vainqueurs, qui cachaient leurs émotions. En même temps, la majorité des répondants a aussi fait ressortir que tous les hommes n'étaient pas ainsi et que certains pouvaient être doux, émotifs, roses et exprimaient leurs émotions.

« [Des hommes peuvent avoir des qualités de femmes et vis versa] absolument. Dans chaque personne, il y a une cohabitation de féminin et de masculin. » (Frédérique)

5.6.3. L'influence de la société, de la culture

Il est très souvent difficile de faire la différence entre ce qui serait un comportement d'origine biologique et celui qui serait un comportement d'origine culturelle. Cependant, un malaise est créé qui oblige les répondants à un certain questionnement, et ce, même si tous ne s'entendent pas sur ce que seraient ces comportements qui relèvent de la culture. Cependant, la majeure partie d'entre eux ont fait à un moment ou à un autre une référence à l'influence de la culture sur le comportement.

« Il y a l'aspect biologique qui est quand même flagrant, mais il y a aussi l'aspect culturel qui fait que les hommes [et les femmes] agissent souvent selon un pattern spécifique. » (Anne)

« Mais au-delà de ça, je trouve que les hommes et les femmes, on est influencé par la société, par l'extérieur, plutôt que de dire notre vraie nature, si la majorité va penser de même, on va penser de même. » (Élise)

« Quand j'étais jeune, mon gars, ma fille, je n'avais pas vraiment l'impression de les élever différemment, sauf qu'ils sont en contact jeunes avec... Ils vont à la garderie, ils ont des éducatrices, ils voient la télévision, ça fait que très jeunes, ils sont tellement sollicités par tellement d'affaires. » (Frédérique)

Le point 5.3.1 fait état de la variabilité en ce qui a trait à la force dans la catégorie des femmes. Certaines ont, ou ont eu des activités physiques qui leur ont donné une force musculaire supérieure à celle que l'on imagine pour les femmes. Elles décrivent leurs muscles ou affirment aimer que leur corps soit musclé. Une cependant, qui pratiquait la gymnastique sportive pendant son enfance et son adolescence n'a pas apprécié voir son corps musclé qui la faisait ressembler à un garçon. À l'âge adulte, elle a totalement cessé ces activités et a enfin vu son corps devenir féminin. Cette expérience n'est pas sans évoquer le côté construit des corps physiques, et fait ressortir de façon imagée l'influence possible de la culture sur la biologie. À ce titre, la remarque de Mennesson est intéressante en ce qu'elle ouvre des perspectives quant aux variabilités de comportement selon les contextes de socialisation.

« Le statut de garçon « manquant » et la socialisation des sœurs par les frères favorisent l'adhésion au modèle du « garçon manqué ». Ce constat témoigne de la nécessité d'un changement des modes de socialisation et de construction des habitus dans la genèse de comportements novateurs. » (Mennesson, op. cit. : 354)

Cette remarque laisse évidemment la porte ouverte à une plus grande similitude possible non seulement dans les goûts, mais aussi dans les choix de carrière, les comportements, etc., mais elle ouvre aussi toute grande la porte d'une certaine évidence en ce qui concerne la relation entre les rôles sociaux de genre et la socialisation. Ceci ne pouvant se faire qu'en amenant les femmes sur le terrain des hommes puisque les activités de filles sont dévalorisées (à cause de la valence différentielle des sexes) et laissent peut-être peu d'espace pour le petit garçon membre d'une fratrie de garçon qui voudrait ressembler à sa mère ou avoir des activités de filles (sans aller jusqu'au transvestisme).

5.6.4 L'évolution de la société

La société occidentale s'est radicalement transformée au cours du siècle dernier. Les guerres mondiales et le féminisme n'y sont certainement pas étrangers. Au cours de cette transformation, la place des femmes et les rapports de force entre les sexes se sont modifiés, bien que plusieurs déplorent que la situation ne soit toujours pas équitable ou égale, par exemple en ce qui a trait à la représentation politique des femmes, à l'écart salarial, ou à l'accès des femmes aux postes prestigieux de tous domaines. (Guionnet, Neveu, 2009, op. cit.).

Cependant, quels que soient les aspects qui restent encore en défaveur des femmes au sein de la société, ces mêmes aspects offrent cependant une nette amélioration par rapport à ce qu'ils étaient au début du XX^e siècle.

Mais d'après Frédérique le changement ne peut se faire d'un seul coup. Il est évolutif et en regard des siècles, elle considère que le changement ne représente pour l'instant qu'un très court laps de temps.

« [par rapport au fait que ne soit pas accepté qu'un gars fasse comme une fille ou vis versa] Moi, je pense qu'on est une société en évolution, ça fait peut-être cinquante ans, et ce n'est pas beaucoup cinquante ans. Ça fait que peut-être sur certains points ça ne va pas assez vite. Puis il peut aussi y avoir un espèce de mouvement de balancier qui fait que moi aujourd'hui les publicités m'énervent, je me dis comment ça se fait qu'on en est encore là. Tout est permis à tout le monde, les gars peuvent bien apprendre qu'ils ont le droit de brailler, mais ce sont des cheminements, on ne peut pas révolutionner ça si vite que ça. Ce sont des petits pas qui se font qui font que tranquillement ça change. Oui, il y a toujours des stéréotypes, mais dans certains domaines, mais ça dépend des métiers, il y a de moins en moins de chasses gardées. Mais ça évolue. » (Frédérique)

Élise donne un petit exemple qu'elle trouve représentatif de ce changement.
« Si on recule d'il y a quelques années, si une femme voulait faire des études, il fallait

qu'elle soit dans les ordres. » Il est intéressant de noter que dans mon échantillon qui n'est bien sûr pas représentatif, toutes les femmes sauf une a un diplôme universitaire de premier cycle. Si on se replace à l'époque dont parlait Élise, il y aurait eu là cinq religieuses.

5.6.5 L'évolution des mentalités et l'effet de balancier

L'évolution de la société ne paraît pas pouvoir se faire en ligne droite, comme une sorte de progrès continu qui impliquerait une amélioration continue. Il semble devoir y avoir un « retour de balancier¹⁷ », c'est-à-dire une sorte de recul, un mouvement vers une vision plus conservatrice des pratiques et des comportements, un peu comme l'illustre l'enquête de Cyr (2005, op. cit.) sur les représentations des couples dans la publicité québécoise, ou l'enquête de Barnett et Rivers:

« Incredibly, traditional ideas that we thought¹⁸ would vanish were back in full force. In the past few years, ideas of innate and rigid gender differences that were hurting some of the families we studied have reemerged [...] » (Barnett, Rivers, op. cit. : 4)

Frédérique ne voit pas dans ce retour en arrière une volonté réelle de la population de revenir réellement à ce qui se passait autrefois, mais elle constate que ses propres enfants sont plus conservateurs qu'elle ne l'est.

« [...] changer des mentalités, ça prend plusieurs générations, puis il y a des fois un effet de balancier. Nous on est allé à certains endroits, et on regarde nos enfants, et parfois, je me pose des questions, y a-t-il quelque chose que j'ai oublié de leur dire ? » (Frédérique)

Daréoux expose le fait que les stéréotypes ralentissent (ou empêchent) les changements de se poursuivre, on pourrait même interpréter son commentaire comme une sorte de retour en arrière.

« On aurait pu croire que les stéréotypes proposaient une représentation, certes simplifiée, mais fidèle de la société, et qu'ils évoluaient avec elle. Or, on se rend compte qu'ils œuvrent en faveur du masculin et en défaveur du féminin dans la mesure où ils ne reflètent pas les avancées de la société du côté féminin alors qu'ils l'intègrent, et par là même, le promeuvent du côté masculin : les femmes et les filles y sont toujours aussi absentes et évoluent dans un univers limité où elles tiennent encore des rôles traditionnels non gratifiants socialement. » (Daréoux, 2007 : 94)

¹⁷ Expression de Frédérique

¹⁸ Quand elles ont écrit leur précédent ouvrage en 1996 : *She Works/He Works*.

Si l'on se reporte au commentaire de Frédérique au point 5.6.3, on peut faire le rapprochement entre ce que dit Daréoux et le fait que les enfants de Frédérique soient plus conservateurs. On peut voir que dans la société, s'affrontent deux tendances, l'une proféministe tendant à favoriser le changement, ceci serait illustré par l'attitude de Frédérique et l'autre tendance proconservatrice qui serait illustrée par les stéréotypes véhiculés par certaines institutions, comme les médias et qui influencent (et ont influencé) la vision et le comportement de certains des jeunes d'aujourd'hui. Il est à noter cependant, que, parmi les participants, seule Frédérique a fait ce constat. Néanmoins, comme le questionnaire ne comportait pas de question sur ce sujet particulier, cela ne signifie pas que d'autres répondants n'avaient pas le même point de vue.

Conclusion

Le constat le plus important qui ressort des entrevues, c'est une ambivalence des résultats concernant les différences puisque chacun trouvait tout le temps des exemples contradictoires oscillant entre différences et similitudes. Chacun pouvait toujours trouver qu'il correspondait aux stéréotypes de genre, mais faisait peu après des remarques allant à l'encontre de ces mêmes stéréotypes. Ou bien les répondants faisaient des observations générales sur ce que sont les hommes et les femmes, puis trouvaient des amis ou amies, des frères des sœurs, des parents ou d'autres personnes de leur entourage qui n'y correspondaient pas.

À la majorité, il est apparu clairement que les hommes et les femmes n'étaient pas aussi différents entre eux que ce que les images stéréotypées voudraient qu'ils soient. Néanmoins, pour deux personnes, ces stéréotypes semblaient relativement en accord avec leur nature ou avec la vision qu'ils ont des hommes et des femmes. Mais, même eux ne pouvaient arriver à avoir un discours dans lequel les stéréotypes ne pouvaient être remis en question.

Plusieurs ont clairement établi que les hommes et les femmes étaient plus similaires que différents et leur discours supportait assez bien leurs prétentions. Évidemment là aussi, les contradictions n'étaient pas absentes et certaines de leurs remarques laissaient voir qu'ils appliquaient dans leur vie certains stéréotypes sexuels.

L'ensemble des répondants a fait appel aux stéréotypes lorsqu'il a été question de définir féminité et virilité. Par contre pour la question de définir ce qu'était

un homme ou ce qu'était une femme, la majeure partie des répondants s'est mise en devoir d'éviter de faire intervenir des stéréotypes, certaines remarques pouvant illustrer ce fait. Il est donc clair que la presque totalité des répondants était consciente d'une part que les stéréotypes de sexe existent et d'autre part de la façon dont ils sont exprimés ou exécutés. Ce fait est important, puisque, parfois, certains semblaient surveiller leurs réponses afin de ne pas exprimer de stéréotypes, ceux-ci étant parfois liés dans leur discours à un aspect négatif de la condition humaine.

L'impression générale qui ressort de l'ensemble des entrevues est une vision relativement homogène plaidant pour une grande variabilité humaine, sans considération de sexe. Chacun applique à sa façon, les stéréotypes de genre qui lui conviennent, mais se sent tout à fait libre d'agir d'une manière différente des stéréotypes.

Malgré que l'échantillon de mon enquête ne soit pas représentatif de la population générale du Québec, il est néanmoins intéressant de constater que, pour cet échantillon-là, l'idée de séparation de l'humanité en deux catégories hermétiques de personnes de genre différent (avec des attributs exclusifs) ne semble pas pouvoir s'appliquer.

J'aurais pu écrire que les gens avaient souhaité agir à l'encontre des stéréotypes, mais cela aurait été faux, ceci parce que les gens n'avaient pas l'impression d'agir contre ce qui est normalement attendu de la part de quelqu'un de leur sexe. Ils agissaient plutôt selon ce que leur dictait leur tempérament et que leur milieu leur permettait. Cela ne veut pas dire qu'ils n'étaient pas conscients des stéréotypes (en fait, ils l'étaient dans la majeure partie des cas), mais ils agissaient (ou avaient l'impression d'agir) plutôt selon ce que le contexte pouvait exiger de quelqu'un ayant leurs aptitudes et leur tempérament sans regard pour leur sexe, le tout étant bien sûr dépendant de ce que la société leur laissait comme marge de manœuvre. La question d'agir contre le stéréotype n'était pas une préoccupation. L'objectif était plutôt de se réaliser en tant qu'être humain sans se limiter à des comportements prédéfinis, obligatoires, restrictifs et parfois inhibiteurs.

Bien sûr, à d'autres moments, les gens se sont aussi soumis à des comportements prédéfinis, obligatoires, restrictifs et inhibiteurs, mais le fait que chacun d'entre eux ne s'est pas soumis aux mêmes comportements stéréotypés, plaide pour le fait que cet échantillon-là vit selon une grande variabilité de

comportement (tant intra sexe qu'intersexe) plutôt que pour selon des stéréotypes sexuel immuables et définis pour chaque sexe.

Conclusion

Tout au long de ce mémoire, je me suis intéressée à la relation qui existait entre les différences et les similitudes appliquées au concept de genre. Cet intérêt portait tout d'abord sur le point de vue scientifique des deux aspects, puis mon enquête de terrain m'a amenée à explorer ce sujet dans un échantillon restreint de la population québécoise.

J'ai présenté la vision de certains scientifiques pour lesquels les différences sont des présupposés et qui se concentrent sur la façon de les prouver. D'un autre côté, j'ai présenté le point de vue d'autres chercheurs pour lesquels ces présupposés sont loin d'être une évidence.

Il est apparu que certains pouvaient percevoir les différences comme les deux extrémités d'un continuum, l'espace les séparant pouvant être considéré comme celui des similitudes.

De fait, mon enquête m'a permis de prendre conscience à quel point les différences sont énoncées par les répondants et contradictoirement à quel point leurs discours étaient parsemés de références à des similitudes, et ce, de façon parfois totalement consciente et parfois moins.

Les transgressions des comportements attendus de chacun selon son genre sont nombreuses chez la majorité des répondants, qui ne les perçoivent généralement pas comme des transgressions plutôt que comme leur comportement « naturel ». Parfois ce comportement peut être remis en question par d'autres, mais pas par les répondants eux-mêmes. Le plus surprenant est que même les participants correspondant le plus aux stéréotypes sexuels, ont fait de telles transgressions ou ont rapporté en avoir été témoins chez des gens de leur entourage. Ainsi, même s'ils ont des idées très conformistes de ce que sont les hommes et les femmes en général, il leur paraît tout à fait normal que des hommes et des femmes n'y correspondent pas totalement voire même très peu, tout en étant tout de même des hommes et des femmes relativement « normaux » selon eux.

En regard des résultats de mon enquête, il ne semble pas pouvoir être possible de reconnaître chez les participants une nature profonde ou innée qui les confinerait strictement à l'un ou l'autre des stéréotypes sexuels. Chacun se sentant assez libre de faire ce qu'il a le goût de faire selon son tempérament, et bien sûr selon l'éducation que chacun a reçue. Plusieurs ont relié leur vision ou leurs attitudes

à leur milieu familial, leurs parents, leurs frères et sœurs, etc. La société québécoise, dans laquelle ils vivent, ne semble pas vouloir ou pouvoir restreindre leurs désirs d'agir comme bon leur semble, que ceci fasse appel aux différences entre les sexes ou au contraire que ceci fasse appel à des similitudes.

Il est à noter que mon enquête n'est pas représentative de la population du Québec en général. C'est un cliché instantané de ce groupe particulier qui est néanmoins un groupe de Québécois. Les participants à l'enquête sont nés et ont été socialisés au Québec, ils y ont aussi passé la presque totalité de leur vie. On peut donc raisonnablement penser qu'ils sont imprégnés de leur culture et que celle-ci a modelé leur façon d'être un homme et d'être une femme du Québec. En ce sens, ils sont représentatifs, mais on ne peut bien sûr pas tirer de conclusion générale sur le profil du Québécois moyen.

Un si petit échantillon fait ressortir des caractéristiques qui ne sont pas nécessairement représentatives de l'ensemble de la population. Le fait, par exemple, que la majeure partie des répondants ait un diplôme universitaire les fait déjà différer de la majeure partie de la population du Québec. Le fait qu'ils aient eu cette instruction universitaire les a peut-être portés à avoir un œil plus critique sur différents aspects de la vie en société, ou sur divers aspects de leur vie privée. Ils ont donc peut-être été en mesure de faire une certaine remise en question consciente ou inconsciente des rapports entre les hommes et les femmes que n'ont peut-être pas (ou ont moins souvent) l'occasion de faire les personnes ayant une moindre instruction.

Ma recherche portait sur la relation entre similitude et différences. Elle m'a amenée à voir l'ampleur de la valorisation des différences par une certaine partie de la communauté scientifique, soutenue en cela par les médias populaires qui relaient l'information tout en la modifiant. Cependant, une autre partie, bien moindre de la communauté scientifique s'intéresse plutôt aux similitudes, sa visibilité est moins grande ayant moins de possibilités d'être publiée, n'étant généralement pas relayée par les médias populaires. Ceci permet certainement de se poser la question de la construction sociale des différences tout autant que des similitudes et de l'équilibre ou du déséquilibre qui s'établit entre les deux.

Une façon de percevoir un équilibre est illustrée par l'idée du continuum entre les deux pôles masculin et féminin. Cependant, cette vision même, du continuum peut être considérée comme une construction sociale visant à maintenir l'idée de la

dichotomie entre les sexes, puisque le continuum s'établit entre les deux extrêmes, chacun étant représentatif de l'homme parfait ou de la femme parfaite. Une façon de percevoir le déséquilibre est illustrée par le fait que l'espace entre les deux pôles du continuum est occulté au profit des extrémités.

Il m'est apparu clairement, lors de mon enquête, que pratiquement aucun des répondants ne pouvait prétendre s'approcher, ne serait-ce qu'un peu, de ces extrêmes parfaits. Chacun était un mélange d'attributs propres à son sexe et d'attributs propres à l'autre sexe. J'ai commencé à me demander si la notion même de continuum était appropriée, car si certains faisaient références à leur côté masculin pour les femmes et à leur côté féminin pour les hommes, cela semblait plus une excuse convenue qu'une conviction profonde. En fait, être obligé d'attribuer à un genre certains comportements, pensées, certaines émotions, attitudes semblait être la source d'une certaine inhibition plus que la transgression de genre elle-même.

Il serait intéressant de se pencher plus profondément sur la possibilité que l'idée même de la division de l'humanité en deux « moitiés » soit quelque chose de fondamentalement faux en tant que dichotomie et de tenter de découvrir s'il ne pourrait pas exister, au-delà du rapport forcé sexe/genre, une autre façon de percevoir les gens, ni hommes, ni femmes, simplement des êtres humains.

Bibliographie

- ADOVASIO, James .M., Olga, SOFFER, Jake, PAGE; 2007 : *The Invisible Sex, Uncovering the True Roles of Women in Prehistory*, s.l., Smithsonian Books, 302 p.
- AIELLO, L.C. 1994 : « Variable but singular », *Nature*, mars 1994, no 368, p. 399-400, Cité dans Geary 2010
- ARIES, Elizabeth, 1996 : *Men and Women in Interaction. Reconsidering the Differences*, New York, Oxford University Press, 306 p.
- ALPHEN, Ernst van, 1991 : « The Other Within », edited by : Raymond Corbey, Joep Th. Leerssen, *Alterity, Identity, Image. Selves and Others in Society and Scholarship*, s.l. Radopi, p. 1-16, Collection : Amsterdam Studies on Cultural Identities, vol. 1
- BADINTER, Élisabeth, 2008 : « Femmes, hommes : Quelle différence ? », *Femmes, hommes : Quelle différence ?*, sous la direction de Jean Birnbaum, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, p. 207-213
- BADINTER, Élisabeth, 1992 : *XY. De l'identité masculine*, Paris, Odile Jacob, 314 p.
- BADINTER, Élisabeth, 1986 : *L'un est l'autre. Des relations entre les hommes et les femmes*, Paris, Éditions Odile Jacob, 361 p.
- BADINTER, Élisabeth, 1980 : *L'amour en plus. Histoire de l'amour maternel (17e - 20e siècles)*, Paris, Flammarion, citée par Guionnet Neveu 2004 : *Féminins/Masculins. Sociologie du genre*, Paris, Armand Colin, 286 p.
- BARNETT, Rosalind, Caryl, RIVERS, 2004 : *Same Difference. How Gender Myths Are Hurting Our Relationships, Our Childrent, and Our Jobs*, New York, Basic Books, 289 p.
- BAUDELLOT, Christian, Roger, ESTABLET et als. ; 2007 : *Quoi de neuf chez les filles ? Entre stéréotypes et libertés*, Éditions Nathan, Paris, 141 p., Collection : L'enfance en question
- BEAUVOIR, Simone de, 1949 : *Le deuxième sexe (Tome 1: Les faits et les mythes)*, Paris, Gallimard, 2 volumes
- BELOTTI, Elena, 1974 : *Du côté des petites filles*, Paris, Éditions des femmes, 251 p.
- BERENI, Laure, Sébastien, CHAUVIN, Alexandre, JAUNAIT, Anne REVILLARD, 2008 : *Introduction aux Gender Studies. Manuel des études sur le genre*, Bruxelles, de Boek, 247 p., collection : Ouvertures politiques
- BLÖSS, Thierry, 2002 : « L'égalité parentale au coeur des contradictions de la vie privée », *La dialectique des rapports hommes-femmes*, Paris, PUF, p. 45-70

- BOUQUET, Brigitte, 2007 : « Cachez-moi ce genre que je ne saurais voir... », *Empan. Prendre la mesure de l'humain*, mars 2007, no 65, p. 18-26
- BOURDIEU, Pierre, 2003 : « La fabrique de l'habitus économique », *Actes de la recherche en sciences sociales*, décembre 2003, no 150, p. 79-90
- BOURDIEU, Pierre, 2001: *Science de la science et réflexivité*, Paris, Raisons d'agir, 237 p., collection : Cours et travaux
- BOURDIEU, Pierre, 1998 : *La domination masculine*, Seuil, 177 p., collection : Points Essais.
- BOURDIEU, Pierre, 1992 : *Réponses*, Paris, Seuil, 270 p.
- BOURDIEU, Pierre, 1987 : *Choses dites*, Paris, Éditions de Minuit, 229 p.
- BOURDIEU, Pierre, 1980 : *Le sens pratique*, Paris, Éditions de minuit, 475 p.
- BONTE, Pierre et al., 2004 : *Dictionnaire de l'ethnologie et de l'anthropologie*, Paris, PUF, 842 p
- BRIZENDINE, Louann, 2008 : *Les secrets du cerveau féminin*, Paris, Grasset, 336 p.
- BUSHMAN, Brad J., Craig A. ANDERSON, 1998 : « Methodology in the study of Aggression : Integrating Experimental and Nonexperimental Findings », *Human Aggression*, sous la direction de Russel G. Green et Edward I. Donnerstein, San Diego, Academic Press, p. 24-48
- BUTLER, Judith, 2006 : *Défaire le genre*, Paris, Éditions Amsterdam, 311p.
- COHEN, J., 1988 : *Statistical Power Analysis for the Behavioral Sciences* (2^{ème} édition), Hillsdale, Erlbaum
- CAMPBELL, Anne, 1993 : *Men Women and Aggression*, New York, Basic books, 208 p.
- CARRIÉ, Jérôme, 2007 : « Du jeu à la norme : l'art du travestissement », *Empan. Prendre la mesure de l'humain*, mars 2007, no 65, p. 13-17
- CECI, Stephen J., Wendy, M. WILLIAMS, 2007a : « Are we Moving Closer and Closer Apart ? Shared Evidence Leads to Conflicting Views », , *Why aren't more Women in Sciences ?*, Washington, American Psychological Association, p. 213-236
- CECI, Stephen J., Wendy, M. WILLIAMS, 2007b : « Introduction : Striving for Perspective in the Debate on Women in Science », , *Why aren't more Women in Sciences ?*, Washington, American Psychological Association, p. 3-23
- CLARE, Anthony, 2004 : *Où sont les hommes ?* Montréal, Les éditions de l'Homme, 318 p.

- COHEN, J., 1969 : *Statistical Power Analysis for the Behavioral Sciences*, New York, Academic Press
- CONSEIL DU STATUT DE LA FEMME, 2008 : *Le sexe dans les médias : Un obstacle aux rapports égalitaires. Résumé*, Québec, Conseil du statut de la femme, 27 p.
- COPPENS, Yves, 1999 : *Le genou de Lucy. L'histoire de l'Homme et l'histoire de son histoire*, Paris, Éditions Odile Jacob, 250 p.
- CYR, Marie-France, 2005 : « Les modèles de relations homme-femme dans les images publicitaires de quatre magazines féminins québécois de 1993 et de 2003. Du couple Harlequin au couple égalitaire menacé. », *Recherches féministes*, vol. 18, no 2, 2007, p. 79-107
- CYR, Marie-France, 1999 : *Parades et modèles de relations homme-femme dans les magazines féminins québécois de 1993*, thèse de doctorat en communication, Montréal, Université du Québec à Montréal, 396 p.
- DAFFLON-NOVELLE, Anne, 2006a : « Littérature enfantine », *Filles-Garçons. Socialisation différenciée ?*, DAFFLON-NOVELLE, Anne (sous la direction de), Presses Universitaires de Grenoble, Grenoble, p. 303-324
- DAFFLON-NOVELLE, Anne, 2006b : « D'avant à maintenant, du bébé à l'adulte: Synthèse et implications de la socialisation différenciée des filles et des garçons », *Filles-garçons. Socialisation différenciée ?*, Grenoble, Presses universitaires de Grenoble, p. 361-391
- DARÉOUX, Évelyne, 2007 : « Des stéréotypes de genre omniprésents dans l'éducation des enfants », *Empan. Prendre la mesure de l'humain*, mars 2007, no 65, p. 89-95
- DELPHY, Christine, 2003 : « Penser le genre. Quels problèmes ? », dans : Hurtig, Marie-Claude, Michèle Kail et Hélène Rouch, *Sexe et genre : de la hiérarchie entre les sexes*, Paris, CNRS éditions, p. 89-101
- DOYLE, James A., Michele A, PALUDI, 1998 : *Sex and Gener. The Human experience*, Boston, Mc Graw-Hill, 341 p.
- DROLET, Roger, 2008 : *Propos sur la différence. Les deux dimensions*, Brossard, Un monde différent, 174 p.
- DWECK, Carol, 2007 : « Is Math a Gift ? Beliefs that Put Females at Risk », *Why aren't more Women in Sciences ?*, Washington, American Psychological Association, sous la direction de Stephen J. Ceci et Wendy M. Williams, p. 47-55
- ELLIS, Lee et al.; 2008: *Sex differences. Summarizing more than a century of scientific research*, New York, Psychology Press, 972 p.

- ERICKSON, Mark, 2005 : *Science, Culture and Society. Understanding Science in the Twenty-first Century*, Cambridge, Polity Press, 241 p.
- FALCONNET, Georges, Nadine LEFAUCHEUR, 1975 : *La fabrication des mâles*, Paris, Éditions du Seuil, 186p.
- FAUSTO-STERLING, Anne, 2000 : *Sexing the Body, Gender Politics and the Construction of Sexuality*, New York, Basic books, 473 p.
- FAUSTO-STERLING, Anne, 1997 : « How to Built a Man », dans Vernon A. Rosario, *Science and Homosexualities*, Londres Routledge, p. 219-225, cité par : GARDEY, Delphine, Ilana, LÖWY; 2000 : « Pour en finir avec la nature », dans *L'invention du Naturel. Les sciences et la fabrication du féminin et du masculin*, Paris, Éditions des archives contemporaines, p. 9-28
- FRIEDBERG, Claudine, 2004 : « Classification », *Dictionnaire de l'ethnologie et de l'anthropologie*, sous la direction de Pierre Bonte, Michel Izard et al., Paris, PUF, 842 p.
- GABORIT, Pascaline, 2009 : « Les stéréotypes de genre », *Les stéréotypes de genre: Identités, rôles sociaux et politiques publiques*, Paris, L'Harmattan, 15-37
- GARDEY, Delphine, Ilana, LÖWY; 2000 : « Pour en finir avec la nature », dans *L'invention du Naturel. Les sciences et la fabrication du féminin et du masculin*, Paris, Éditions des archives contemporaines, p. 9-28
- GEARY, David, 2010 : *Male, Female. The Evolution of Human Sex Differences*, Washington DC, American Psychological Association, 555 p.
- GILBERT, P.R. 2002 : « Discourses of Female Violence and Societal Gender Stereotypes », *Violence Against Women*, Vol. 8, no 11, nov 2002, p. 1271-1300
- GODELIER, Maurice, 2009 : « Comprendre l'altérité sociale et existentielle d'autrui », *Journal des Anthropologues (Montrouge)*, no 116-117, p. 35-54
- GOFFMAN, Ervin, 2002 : *L'arrangement des sexes*, Paris, La dispute/Les cahiers du DEDREF, 115 p.
- GOFFMAN, Erving, 1979 : *Gender Advertisements*, Cambridge, Harvard University Press, 84 p,
- GOULD, Stephen Jay, 1997 : *La mal-mesure de l'homme*, Paris, Éditions Odile Jacob, 468 p.
- GRAY, John, 2003 : *Les hommes viennent de Mars, les femmes viennent de Vénus*, Paris, J'ai lu, 342 p., collection : Bien-être, Psychologie

- GREEN, Russel G., 1998 : « Processed and Personal Variable in Affective Aggression », *Human Aggression*, sous la direction de Russel G. Green et Edward I. Donnerstein, San Diego, Academic Press, p. 2-23
- GUILLAUMIN, Collette, 1992 : *Sexe, race et pratique du pouvoir*, Paris, Côté-femmes, dans LÖWY, Ilana, 2006 : *L'emprise du genre. Masculinité, féminité inégalité*, Paris, La dispute, 276 p., collection : Le genre du monde
- GUIONNET, Christine, Erik NEVEU, 2004 : *Féminins/Masculins. Sociologie du genre*, Paris, Armand Colin, 286 p.
- GUIONNET, Christine, Erik NEVEU, 2e édition, 2009 : *Féminins/Masculins. Sociologie du genre*, Paris, Armand Colin, 340 p.
- HALPREN, Diane F. 2007 : « Science, Sex, and Good Sense : Why Women are Underrepresented in Some Areas of Science and Math », *Why aren't more Women in Sciences ?*, Washington, American Psychological Association, sous la direction de Stephen J. Ceci et Wendy M. Williams, p. 121-130
- HÉRITIER, Françoise, 2002 : *Masculin-Féminin. Dissoudre la hiérarchie* (tome 2), Paris, Éditions Odile Jacob, 443 p., deux tomes.
- HÉRITIER, Françoise, 1996 : *Masculin-Féminin. La pensée de la différence* (tome 1), Paris, Éditions Odile Jacob, 332 p., deux tomes.
- HERPIN, Nicolas, 2003 : « La taille des hommes : son incidence sur la vie de couple et la carrière professionnelle », *Économie et Statistique*, no 361
- HINES, Melissa, 2007 : « Do sex differences in cognition cause the shortage of women in science ? », *Why aren't more Women in Sciences ?*, Washington, American Psychological Association, sous la direction de Stephen J. Ceci et Wendy M. Williams, p. 101-112
- HINES, Melissa : 2004 : *Brain gender*, New York, Oxford University Press, 307 p.
- HOLT, B. M., 2003 : « Mobility in Upper Paleolithic and Mesolithic Europe : Evidence from the lower limb », *American Journal of Physical Anthropology*, vol. 122, no 3
- JODELET, Denise, 2005 : « Formes et figures de l'altérité », *L'autre. Regards psychosociaux*, sous la direction de : Margarita Sanchez-Mazas, Laurent Licata, Grenoble, Les presses de l'Université de Grenoble, 23-47
- KHOURI, Nadia , 1990 : *Le biologique et le social*, Longueuil, Le préambule, 321 p.
- KIMBALL, Meredith M., 1995 : *Feminist Visions of Gender Similarities and Differences*, New York/Londres, Harrington Park Press, 227 p.
- KIMMEL, Michael S., 2008 : *The gendered Society*, New York, Oxford University Press, 406 p.

- KIMURA, Doreen, 2007 : « "Underrepresentation" or Misrepresentation ? », *Why aren't more Women in Sciences ?*, Washington, American Psychological Association, sous la direction de Stephen J. Ceci et Wendy M. Williams, p. 39-46
- KIMURA, Doreen, 1999 : *Sex and cognition*, Cambridge/Londres, The MIT Press, 217 p.
- KRAUS, Cynthia; 2000 : « La bicatégorisation à l'"épreuve de la science". Le cas des recherches en biologie sur la détermination du sexe chez les humains », dans *L'invention du Naturel. Les sciences et la fabrication du féminin et du masculin*, sous la direction de Delphine Gardey et Ilana Löwy, Paris, Éditions des archives contemporaines, p. 187-213
- LABORIT, Pascaline, 2009 : « Les stéréotypes de genre », *Les stéréotypes de genre. Identités, rôles sociaux et politiques publiques*, Paris, L'Harmattan, p. 15-40
- LAHIRE, Bernard, 2002 : « Héritages sexués : incorporation des habitudes et des croyances », *La dialectique des rapports hommes-femmes*, sous la direction de Thierry Blöss, Paris, PUF, p.9-25
- LAPLANTINE, François, 2009 : « Le métissage comme modalité d'échange », *Les cahiers du musée des confluences*, volume 3, p. 21 - 30
- LAQUEUR, Thomas Walter; 1992 : *La fabrique du sexe. Essai sur le corps et le genre en Occident*, s.l., Gallimard, 355 p. Collection : essais
- LAQUEUR, Thomas Walter; 1990 : *Making sex: Body and gender from Greeks to Freud*, Cambridge, MA, Harvard University Press, 313 p.
- LAPRISE, Patrick, Brigitte BEAUVAIS, 2007 : « Les Québécois de plus en plus grands », *Portraits et Trajectoires*, Institut de la Statistique du Québec, nov. 2007, http://www.stat.gouv.qc.ca/publications/sante/pdf2007/portrait_nov07.pdf, Site consulté le 15 juillet 2010
- LEYENS, Jacques-Philippe et al., 1996 : *Stéréotypes et cognition sociale*, Sprimont, Pierre Mardaga Éditeur, 311 p.
- LIPPMANN, Walter (1922) 2008 : *Public Opinion*, s.l., Bibliolife, 352 p.
- LIPS, Hilary; 2008 : *Sex and Gender. An Introduction*, New York, Mc Graw-Hill, 655 p.
- LORBER, Judith, 1996 : « Beyond the Binaries. Depolarizing the Categories of Sex, Sexuality and Gender », *Sociological Inquiry*, Vol. 66, no. 2, April 1996, p.143-160
- LORBER, Judith, 1991 : « The Social Construction of Gender », *The Inequality Reader : Contemporary and Foundational Readings in Race, Class, and Gender*, Boulder, Westview Press, 276-283

- LÖWY, Ilana, 2006 : *L'emprise du genre. Masculinité, féminité inégalité*, Paris, La dispute, 276 p., collection : Le genre du monde
- LÖWY, Ilana, Hélène, ROUCH, 2006 : « Genèse et développement du genre », *La distinction entre sexe et genre. Une histoire entre biologie et culture*, Paris, L'Harmattan, Les cahiers du genre, n° 34, p. 6-15
- MACCOBY, Eleanor E., Carol N. JACKLIN, 1974 : *The Psychology of Sex Differences*, Stanford, Stanford University Press, 634 p.
- McCAUGHEY, Martha, 2008 : *The caveman mystique. Pop Darwinism and the Debates Over Sex, Violence and Science*, New York, Routledge, 167 p.
- McKAY, Jim, Suzanne LABERGE, 2006 : « Sport et société », *CLIO. Histoire, femmes et sociétés*, no 23, 2006, <http://clio.revues.org/index1908.html>, site consulté le 28 juillet 2010
- MANSFIELD, Alan, Barbara, McGINN, 2002 : « Pumping Irony », *Gender. A Sociological Reader*, Sous la direction de Stevi Jackson et Sue Scott, Londres/New York, Routledge, Collection : Routledge Student Readers, p. 429-439
- MATLIN, Margaret W., 2007 : *Psychologie des femmes*, Bruxelles, De Boeck, 675 p.
- MEALEY, Linda, 2000 : *Sex Differences. Developmental and Evolutionary Strategies*, San Diego, Academic Press, 480 p.
- MÉJIAS, Jane; 2005 : *Sexe et société. La question du genre en sociologie*, Rosny Cedex, Bréal, 128 p., Collection : Thèmes et débats sociologie
- MENNESSON, Christine, 2006 : *Être une femme dans le monde des hommes. Socialisation sportive et construction du genre*, Paris, L'Harmattan, 364 p.
- MENNESSON, Christine, Romain, GALISSAIRE, 2004 : « Les femmes guides de haute montagne : modes de socialisation et identités sexuées », *Recherches féministes*, vol. 17, no 1, 2004, p. 111-141
- MITCHELL, G., 1981 : *Human Sex Differences. A primatologist's perspective*, New York, Van Nostrand Reinhold Company, 220 p.
- MOIR, Jane, Bill, MOIR, 2000 : *Why Men Don't Iron: The Fascinating and Unalterable Differences Between Men and Women*, New York, Citadel Press, 320 p.
- MOLINIER, Pascale, Daniel, WELZER-LANG, 2004 : « Féminité, masculinité, virilité », *Dictionnaire critique du féminisme*, coordonné par Helena Hirata, Françoise Laborie, Hélène Le Doaré, Danièle Senotier, Paris, PUF, p. 77-82
- MOSSUZ-LAVAU, Janine, 2009 : *La guerre des sexes : stop !*, Paris, Flammarion, 125 p.

- NAVARRO, Pascale, 2002 : Pour en finir avec la modestie féminine, Montréal. Boréal, 117 p.
- OAKLEY, Ann, 1972: *Sex, Gender and Society*, Londres, Temple Smith, 225 p.
- OCDE, 2007 : PISA 2006. *Les compétences en sciences, un atout pour réussir. Volume 1, Analyse des résultats*, Paris, Les éditions de l'OCDE, 415 p.
- OLLIVIER, Michèle, Manon, TREMBLAY, 2000 : *Questionnements féministes et méthodologie de la recherche*, Paris/Montréal, L'Harmattan, 256 p.
- OWEN, Linda, 2005 : *Distorting the Past. Gender and the Division of Labor in the European Upper Paleolithic*, Tübingen, Kerns Verlag, 235 p.
- PEASE, Allan, Barbara, PEASE, 1999 : *Pourquoi les homes n'écoutent jamais rien et les femmes ne savent pas lire une carte routière*, Paris, Éditions générales First, 250 p.
- PEYRE, Évelyne, 2006 : « Du sexe et des os » dans *Féminin, Masculin. Mythes et idéologie*, sous la direction de Catherine Vidal, Paris, Belin, p. 35-47, Collection : regards
- PEYRE, Évelyne, Joëlle WIELS, Michèle, FONTON, 2003 : « Sexe biologique et sexe social », Sexe et genre, coordonné par Marie-Claude Hurtig, Michèle Kail, Hélène Rouch, Paris, CNRS Éditions, 27-49
- PEYRE, Évelyne, Joëlle WIELS, 1997 : « Le sexe biologique et sa relation au sexe social », *Les temps modernes*, no 593
- PINKER, Steven, 2005 : *Comprendre la nature humaine*, Paris, Odile Jacob, 602 p.
- POULIN DE LA BARRE, François, (1673) 1984 : *De l'égalité des deux sexes*, Fayard, Paris, 109 p., collection : Corpus des œuvres philosophiques de langue française
- PRÉJEAN, Marc, 1994 : *Sexes et pouvoir. La construction sociale des corps et des émotions*, Montréal, Les presses de l'Université de Montréal, 194 p.
- RICHMOND, B.G., JUNGERS, W.L., 1995 : « Size Variation and Sexual Dimorphism in Australopithecus Afarensis and Living Hominoid », *Journal of Human Evolution*, 29, 229-245, Cité dans Geary 2010
- ROANET, Sergio Paolo, 2001 : « Regards de l'autre, regards sur l'autre », *Diogène*, vol. 1, no 193, p. 3-14
- ROUSSEL, Peggy, Jean, GRIFFET, 2004 : « Le muscle au service de la "beauté". : La métamorphose des femmes culturistes », *Recherches féministes*, vol. 17, no 1, 2004, p. 143-172
- RUSHTON, J. Philippe, 2009 : « Whole Brain Size and General Mental Ability : a Review », *International Journal of Neuroscience*, no 119, p. 691-731

- RUSHTON, J. Philippe, 2006 : « Males have greater *g* : Sex differences in general mental ability from 100, 000 17- to 18-year-olds on the scholastics Assessment Test », *Intelligence*, no 34, p. 479-486
- PRUVOST, Geneviève, 2007 : *Profession : policier. Sexe : féminin*, Paris, Les éditions de la maison des sciences de l'homme, 307 p.
- REDDY, Gayatri, 2005 : *With Respect to Sex. Negotiating Hijra Identity in South India*, Chicago, University of Chicago Press, 310 p.
- SALADIN D'ANGLURE, Bernard, 2006 : « Réflexions anthropologiques à propos d'un « 3e sexe social » chez les Inuits. », *Conjonctures*, no 41-42, hiver-printemps, p. 177-205
- SHELTON, Beth Anne, 2006 : « Gender and Unpaid Work », *Handbook of the Sociology of Gender*, sous la direction de Janet Saltzman Chafetz, New York, Springer, p. 375-390
- SHIBLEY HYDE, Janet, 2005 : « The genders similarities Hypothesis », *American Psychologist*, vol. 60, no. 6, p. 581-592
- SIMPSON, Sally S., Denise C. HERTZ, 2006 : « Gender, Crime and Criminal Justice », *Handbook of the Sociology of Gender*, sous la direction de Janet Saltzman Chafetz, New York, Springer, p. 537-562
- SINGLY, François de, 2007a : « Introduction », *L'injustice ménagère*, Paris, Armand Colin, p. 9-23
- SINGLY, François de, 2007a : « Un constat des inégalités domestiques », *L'injustice ménagère*, Paris, Armand Colin, p. 25-69
- SPELKE, Elizabeth, Ariel, D. GRACE, 2007 : « Sex, Math and Science », , *Why aren't more Women in Sciences ?*, Washington, American Psychological Association, sous la direction de Stephen J. Ceci et Wendy M. Williams, p. 57-67
- TANG, Joyce, 2008 : « Nobel Laureates », *Women, Science, and Myth*, sous la direction de Sue V. Rosser, Santa Barbara, ABC Clio, p. 295-318
- TRAVIS, Carol, 1992 : *Mismeasure of Woman, Why Women are not the Better Sex, the Inferior Sex or the Opposite Sex*, New York, Touchstone Books, 398 p.
- UHL, Magali, Jean-Marie BROHM, 2003 : *Le sexe des sociologues. La perspective sexuelle en sciences humaines*, Bruxelles, La lettre volée, 143 p.
- VALIAN, Virginia, 2007 : « Women at the Top in Science, and Elsewhere », *Why aren't more Women in Sciences ?*, Washington, American Psychological Association, sous la direction de Stephen J. Ceci et Wendy M. Williams, p. 27-37

- VIDAL, Catherine, Simone GILGENKRANTZ, 2005 : « Cerveau, sexe et préjugés », *M/S : médecine sciences*, vol. 21, no 12, 2005, p. 1112-1113
- VIDAL, Catherine, 2004 : « Cerveau, sexe, et idéologie », *Diogène*, 2004/4, no 208, p. 146-156
- VOSS, Barbara L., 2006 : « Engendered archaeology : Men and Women and Others », dans : *Historical Archaeology*, sous la direction de Martin Hall, Stephen W. Silliman, Malden, Blackwell Publishing, p. 107-127
- WELZER-LANG, Daniel, 2007 : « Intervention auprès des hommes... aussi... », *Empan. Prendre la mesure de l'humain*, mars 2007, no 65, p. 42-48
- WEST, Candace, Don, ZIMMERMAN, 2002 : « Doing Gender », *Doing Gender, Doing Difference. Inequality, Power, and Institutional Change*, sous la direction de Fenstermaker, Sarah et Candace West, p. 3-23
- WEST, Candace, Don, ZIMMERMAN, 1987 : « Doing Gender », *Gender and Society*, no 1, p. 125-151
- WIELS, Joëlle, 2006 : « La différence des sexes : une chimère résistante », *Féminin Masculin. Mythes et idéologie*, sous la direction de Catherine Vidal, Paris, Belin, p. 71-81, Collection : Regards
- WIKIPEDIA, 2010 : « Human height », http://en.wikipedia.org/wiki/Human_height, site consulté le 20 juillet 2010
- WILSON, Edward O. 2000 : *Sociobiology : The New Synthesis*, Cambridge, Harvard University Press, 697 p.
- WOŹNIAKOWSKI, Henryk, 2008 : « L'altérité à l'européenne : entre la différence et l'indifférence », *L'invention de l'autre*, sous la direction de : Joanna Niwicki et Czesław Porębski, Paris, Cendre
- WYER, Mary, 2008 : « Feminist Science Studies », *Women, Science, and Myth*, sous la direction de Sue V. Rosser, Santa Barbara, ABC Clio, p. 399-404
- WYLIE, Alison, 2007 : « The constitution of archaeological evidence », dans : *The Archaeology of Identities : a Reader*, sous la direction de : Timothy Insoll, Londres, New York, Routledge, p. 97-18

Annexe I

Lips, 2008, p. 9

Table 1.2 Examples of intensified and relaxed prescriptions and proscriptions for women and men in American society.

Intensified Prescriptions		Relaxed Prescriptions	
<i>For Women</i>	<i>For Men</i>	<i>For Women</i>	<i>For Men</i>
Warm and kind	Having a business sense	Intelligent	Happy
Interested in children	Athletic	Mature	Friendly
Loyal	Having leadership ability	Having high self-esteem	Helpful
Sensitive	Self-reliant	Having common sense	Clean
Friendly	Dependable	Having a sense of humor	Warm and kind
Clean	Ambitious	Concerned for the future	Enthusiastic
Attentive to appearance	Having high self-esteem	Principled	Optimistic
Relaxed Proscriptions		Intensified Proscriptions	
<i>For Women</i>	<i>For Men</i>	<i>For Women</i>	<i>For Men</i>
Yielding	Rebellious	Rebellious	Emotional
Emotional	Solemn	Stubborn	Approval seeking
Impressionable	Controlling	Controlling	Impressionable
Childlike	Stubborn	Cynical	Yielding
Shy	Promiscuous	Promiscuous	Superstitious
Naive	Self-righteous	Arrogant	Childlike
Superstitious	Jealous		Shy

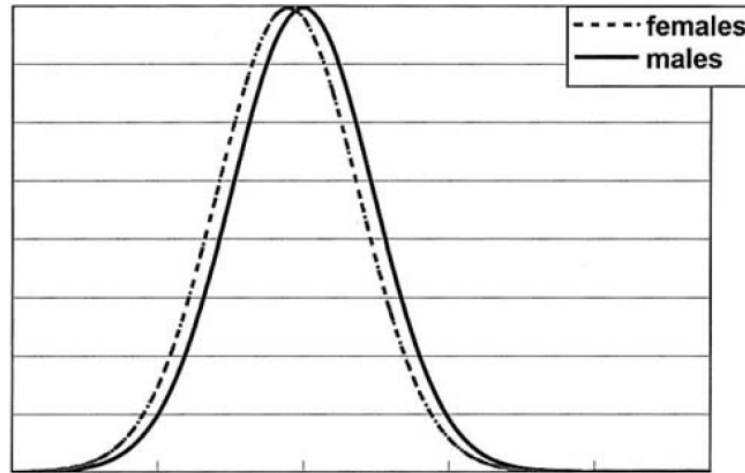
Source: Adapted from Tables 2 and 3 in Prentice & Carranza (2002).

Annexe II

Shibley-Hyde, p. 587

Figure 1

Graphic Representation of a 0.21 Effect Size

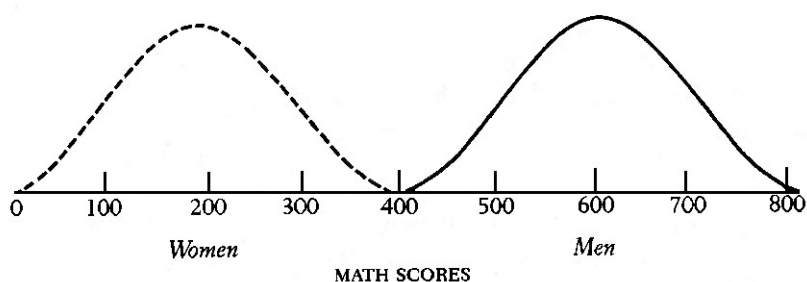


Note. Two normal distributions that are 0.21 standard deviations apart (i.e., $d = 0.21$). This is the approximate magnitude of the gender difference in self-esteem, averaged over all samples, found by Kling et al. (1999). From "Gender Differences in Self-Esteem: A Meta-Analysis," by K. C. Kling, J. S. Hyde, C. J. Showers, and B. N. Buswell, 1999, *Psychological Bulletin*, 125, p. 484. Copyright 1999 by the American Psychological Association.

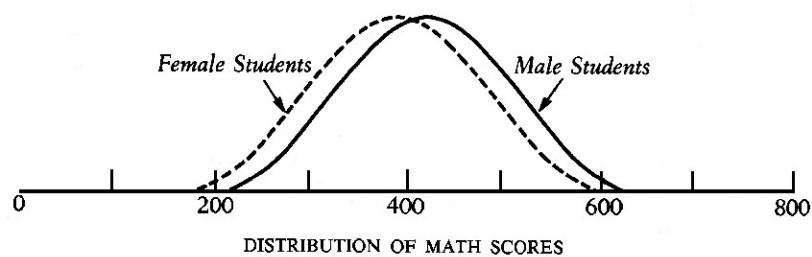
Annexe III

TRAVIS, Carol, 1992 : *Mismeasure of Woman, Why Women are not the Better Sex, the Inferior Sex or the Opposite Sex*, New York, Touchstone Books, 398 p.

Graphique imaginaire: représentation populaire des différences de résultat en mathématique entre les hommes et les femmes. Travis 1992, p. 41



Graphique réel, représentation scientifique des différences de résultat en mathématique entre les hommes et les femmes, d'après des données de 1992. Travis 1992, p. 42



Annexe IV

Liste des répondants

Le numéro (deuxième colonne) représente l'ordre dans lequel se sont déroulées les entrevues, et il identifie aussi tous les participants d'une même entrevue. Il est à noter que deux des répondants sont en couple, il s'agit de Philippe et Marie.

<u>Nom</u>	N°	âge	Occupation	Formation	Milieu de socialisation	Frères et sœurs
<u>Myriam</u>	1	28	Étudiante au second cycle en anthropologie	Bac en anthropologie	Classe moyenne	2 frères 4 sœurs
<u>Allie</u>	1	25	Étudiante au second cycle en anthropologie	Bac en anthropologie	Classe moyenne	2 sœurs
<u>Anne</u>	1	25	Étudiante au second cycle en anthropologie	Bac en anthropologie	Classe moyenne	1 frère 1 sœur
<u>Bertin</u>	2	60	Papetier d'art	Bac en arts plastiques	Classe ouvrière	3 frères 2 sœurs
<u>Brice</u>	2	67	Retraité	Bac en architecture, et bac ès art	Classe moyenne	5 frères 4 sœurs
<u>Élise</u>	3	47	Opératrice de machinerie lourde	Bac en biologie	Milieu agricole	6 sœurs
<u>Frédérique</u>	3	51	Comptable	Bac en comptabilité	Classe moyenne	5 frères 4 sœurs
<u>Marie</u>	4	57	Sans emploi	AEC intervention socio communautaire	Classe ouvrière	1 frère 2 sœurs
<u>Philippe</u>	5	55	Sans emploi	Secondaire II	Classe ouvrière	4 frères 3 sœurs
<u>Guillaume</u>	5	64	Locateur (propriétaire d'appartements)	Bac éducation physique	Classe ouvrière	2 frères 2 sœurs

Annexe V

Entrevues de groupe, les questions

- 1) Selon vous qu'est-ce qu'être un homme en général et qu'est-ce qu'être une femme en général. Considérez que je suis parfaitement ignorante du fait et expliquez-moi.
- 2) Les hommes et les femmes que vous connaissez, ressemblent-ils à la description générale des hommes et des femmes que vous avez donnée à la question 1, ou bien en différent-ils, souvent, parfois, rarement, et sous quels aspects ? Peut-on dire que certains hommes ont des qualités de femme et certaines femmes des qualités d'hommes ?
- 3) Qu'est-ce que la féminité, qu'est-ce que la virilité ?
- 4) Que faites vous dans la vie (emploi, études, occupation principale) et comment vous y prenez-vous pour faire en sorte que votre travail soit bien fait et que vos aspirations professionnelles ou scolaires se réalisent?
- 5) Décrivez-vous en tant que personne et en tant qu'homme ou femme, quelles sont vos qualités, vos défauts, comment est votre physique, votre tempérament, quelles sont vos aspirations, vos goûts esthétiques pour votre personne ? De quel sexe sont vos amis en général ?
- 6) Avez-vous des enfants, si oui, décrivez votre vie avec eux ou les contacts que vous avez avec eux, comment vous participez à leur éducation et comment y participe votre conjoint(e) ou votre ex-conjoint(e)? (Si vous n'avez pas d'enfants décrivez comment vous pensez que cela se passera (ou devrait se passer quand vous en aurez))
- 7) Existe-t-il chez-vous des aspects qui ne correspondent pas à l'idée générale que vous avez des hommes et des femmes, ou bien, comment y correspondez-vous ? Existe-t-il chez votre conjoint (ou ex) des aspects qui ne correspondent pas à l'idée générale que vous avez des hommes et des femmes ou comment y correspond-il ou elle ? (Poils, sport télé, sport ?)
- 8) Vous êtes en couple ou avez déjà été en couple, décrivez votre relation (ou ce qu'elle était), ce que vous faites (ou y faisiez) avec l'autre. Quelles sont (étaient) vos aspirations, votre vécu à la maison etc. Ce qui est (était) réussi, ce qui l'est (était) moins, etc. (on peut aussi faire la comparaison entre plusieurs relations que l'on a eues) (En particulier le ménage)
- 9) Que pensez-vous de l'image des hommes et des femmes dans les films, la télé, les chansons, les publicités, la science et la vulgarisation scientifique ?
- 10) Selon vous, existe-t-il des similitudes entre les hommes et les femmes, si oui, de quel type ? Si les hommes et les femmes peuvent avoir les mêmes qualités, émotions, comportement, comment jugez-vous le fait de séparer ces attributs par sexe et l'humanité en deux sexes ?

